

Duquesne University:



Il a été tiré de cet ouvrage :

- 50 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 50 ;
- 125 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 51 à 175 ;
- 300 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 176 à 475 ;
- 1150 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 476 à 1625.

Il a été tiré en outre :

- 30 exemplaires sur papiers divers, numérotés de I à XXX, non mis dans le commerce.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— 15 —

LA VIE
DE JEAN RACINE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR .

ROMANS

chez B. GRASSET. — *L'Enfant chargé de chaînes.*
— *La Robe prétexte.*
— *Le Baiser au lépreux.*
— *Le Fleuve de feu.*
— *Genitrix.*
— *Le Désert de l'amour.*
— *Thérèse Desqueyroux.*
— *Destins.*

chez FLAMMARION. — *La Chair et le sang.*
— *Préséances.*

NOUVELLES

Un homme de lettres. (LAPINA.) Épuisé.
Coups de couteau. (TRÉMOIS.) Épuisé.

POÈMES

Les Mains jointes. Nouvelle édition. (HARTMANN.)
L'Adieu à l'adolescence. Épuisé.
Orages. Épuisé.

ESSAIS ET CRITIQUE

Le Jeune homme. (HACHETTE.)
La Province. (HACHETTE.)
Petits essais de psychologie religieuse. Épuisé.
La Vie et la mort d'un poète. (BLOUD.)

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1928.

FRANÇOIS MAURIAC

LA VIE DE JEAN RACINE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6^e

Tous droits réservés

Copyright 1928 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

VIE DE JEAN RACINE

*Vita hominum altos recessus
magnasque latebras habet.*

PLINE LE JEUNE.

Racine, à la fin de sa vie, ne pouvait souffrir que son fils Jean-Baptiste parlât légèrement des grands Anciens. L'écolier s'étant oublié, un jour, jusqu'à traiter Cicéron de poltron : « Je vous conseille, lui écrivit-il, de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles. » Et il ne cessait de rappeler la parole de Quintilien : « C'est avec modestie et circonspection qu'il faut porter un jugement sur de tels hommes. »

Nous eussions voulu n'oublier jamais cette maxime, en écrivant la vie de Jean

Racine. Mais il n'a rien de ces génies glacés en la compagnie desquels on n'est guère exposé à perdre son sang-froid. Si, comme beaucoup de ses contemporains illustres, nous voyons d'abord qu'il est un homme plein de passions, il vivait dans un siècle où l'on parlait très peu de soi et où les auteurs ne s'étaient pas encore avisés que leur vie privée pût un jour intéresser le public.

Enfin, pour notre malheur, il laissa deux fils qui détruisirent pieusement tout ce qui risquait d'altérer l'image édifiante de leur père qu'ils souhaitaient de léguer aux siècles futurs. Le mort à qui nous avons fermé les yeux, et dont nous soutenons d'un linge la mâchoire, après avoir joint ses doigts sur un chapelet, ne ressemble guère à l'être dévoré de désirs que nous avons connu. Ainsi ce pieux ivrogne de Louis Racine a-t-il traité la mémoire paternelle. D'où notre irritation, et parfois la témérité de cette enquête où il ne

faut voir que l'impatience de l'amour.

La plus grande charité envers les morts, c'est de ne pas les tuer une seconde fois en leur prêtant de sublimes attitudes. La plus grande charité, c'est de les rapprocher de nous, de leur faire perdre la pose.

Nous nous sommes gardé pourtant de donner à Jean Racine l'apparence de la vie, ainsi qu'à un personnage de roman. Si les hommes illustres, que c'est l'usage aujourd'hui de traiter comme des personnages romanesques, pouvaient être les témoins de leur résurrection, ils seraient confondus par l'image qu'ils nous ont laissée ; à peine se reconnaîtraient-ils dans le héros qu'on affuble de leur nom. L'auteur leur opposerait vainement une documentation scrupuleuse ; ils récuseraient jusqu'à leurs propres témoignages. Les lettres, les journaux intimes qu'un grand homme laisse derrière lui, souvent dupent son biographe. Même une lettre écrite sans arrière-pensée de publication posthume est

toujours à l'usage de celui à qui nous l'adressons ; il s'agit non de l'éclairer, mais de lui plaire, de lui fournir une image de nous-même conforme à ce qu'il souhaite. Le journal le plus secret est une composition littéraire, un arrangement, un mensonge. Nous tirons de notre chaos une créature harmonieuse et nous y complaisons. S'il existe un seul homme qui tienne son journal pour son agrément particulier et non pour le siècle futur (et nous doutons fort que cet homme existe) il lui reste toujours quelqu'un à duper, et c'est lui-même. L'amour qui a le plus marqué dans sa vie est souvent le seul sur lequel il garde le silence ; et ce qui l'expliquerait tout entier, c'est justement cela qu'il dissimule.

Sans doute nos arrière-neveux, qui auront à écrire la vie des hommes d'aujourd'hui, auront-ils plus de bonheur, puisque la sincérité envers soi-même est, comme chacun sait, la vertu de notre génération.

Mais ils n'en éprouveront peut-être que plus d'embarras : tout dire de soi équivaut à ne rien dire ; les biographes de l'an 2000 se débattront en vain contre des personnages épris de leur propre confusion. Nous doutons fort qu'ils réussissent à tirer un portrait à la fois fidèle et vivant de ces collections d'expériences contradictoires.

Mais la meilleure raison de ne point céder à cette mode des vies romanesques et qui aurait pu nous dispenser d'en dire aucune autre, est qu'il y faut un don particulier et que nous en sommes dépourvu. Un romancier accoutumé à donner la vie à des êtres qu'il appelle par leurs noms, perd tous ses moyens avec un héros qu'il n'a pas mis au monde, avec une créature qui n'est pas sienne et qu'il emprunte au Créateur. A moins de ne retenir que tels épisodes connus de cette vie, et de broder : ainsi avons-nous imaginé un soliloque de Racine, la nuit, dans la chambre royale où Sa Majesté l'obligeait de coucher parce

qu'elle avait des insomnies et qu'il était le meilleur lecteur du royaume. Le poète, attentif au ronflement auguste près de s'interrompre, se fût souvenu de son enfance obscure, de Port-Royal, des circonstances qui l'avaient amené, au milieu du chemin de la vie, à cette étrange veillée près de l'alcôve pompeuse, parmi tant de dorures et de courants d'air. C'eût été une belle histoire, mais il y aurait fallu de la fantaisie et un entraînement au sacrifice que le ciel ne nous a pas départi.

A propos des circonstances connues de cette vie, il reste de se poser modestement des questions, sans prétendre à éclaircir aucun mystère. Chaque destinée est singulière, unique ; mais un auteur ne se décide à écrire une biographie entre mille autres, que parce qu'avec ce maître choisi il se sent accordé : pour tenter l'approche d'un homme disparu depuis des siècles, la route la meilleure passe par nous-mêmes.

I

En 1649, un écolier de dix ans quitta la férule de messire Renault, maître d'école à la Ferté-Milon, et le chœur de l'église Notre-Dame où il servait la messe, pour gagner Beauvais dont le collège avait quelque réputation. Il dut coucher en route à Clermont, après avoir pris à Crépy-en-Valois la direction de Montdidier. Ce petit garçon, Racine, était orphelin. Treize mois après sa naissance, sa mère Jeanne Sconin était morte en mettant au monde une fille Marie. Son père, greffier du grenier à sel de la Ferté-Milon et procureur au bailliage, remarié en 1642 avec Madeleine Vol, mourut à son tour le 6 février 1643. La fille fut confiée aux Sconin, et Jean à son grand-père Racine, contrô-

leur du grenier à sel, et à sa grand'mère Marie des Moulins.

La première pensée du biographe, qui veut avancer dans la connaissance d'un homme, est de chercher d'abord du côté de ses descendants. L'individu le plus singulier n'est que le moment d'une race. Il faudrait pouvoir remonter le cours de ce fleuve aux sources innombrables, pour capter le secret de toutes les contradictions, de tous les remous d'un seul être. Mais cela dépasse notre pouvoir, ne s'agirait-il que de nous-même : qui ne s'est livré à des enquêtes sur sa famille, qui n'a lu ardemment de vieilles correspondances, dans l'espoir de découvrir, chez les morts, le mot de sa propre énigme ? Espoir toujours trompé, et qui doit l'être davantage lorsque celui qui nous occupe est endormi depuis plus de deux siècles. Aussi ne donnerons-nous point dans l'artifice d'expliquer Racine par l'opposition, en lui, des Sconin violents, brutaux, de

race franque et peut-être scandinave, et des dévots Racine, de race latine et cléricale. Il ne faisait pas façon de dire qu'il n'était pas d'une grande naissance, en dépit des armes parlantes de sa famille où un « vilain rat » grimpait sur un chevron. Mais un cygne prophétique y figurait aussi. Le bisaïeul de Racine les avait obtenues. Le côté Sconin a plus de brillant : l'aïeul Pierre fut procureur du roi des eaux et forêts, et président du grenier à sel. Mais le caractère des Sconin était redoutable et Racine les dénonce tous comme de francs rustres : « Otez le père qui en tient pourtant sa part. »

Il faut aussi nous épargner la peine de retrouver, avec tous ses biographes, dans le style de Racine et dans son génie, la lumière modérée, la grâce, la mesure du Valois : développement pour les manuels et pour les dissertations françaises.

Ce qui compte, c'est l'atmosphère de la maison Racine que tout enfant il a res-

pirée. Un esprit chrétien rigoureux y règle les moindres gestes de la vie quotidienne. Nous savons ce que c'est que de vivre, dès ses premières années, dans une sorte de terreur familière, en présence d'un Dieu dont le regard épie jusqu'à nos songes. D'une enfance toute tournée vers le ciel, qui ne garde encore aujourd'hui, en même temps que des souvenirs de délices, une impression d'effroi? Le jansénisme qui enlève tout à l'homme pour ne diminuer en rien la puissance de l'Être infini, et qui accoutume un jeune être à vivre dans le tremblement, a laissé plus de trace qu'on n'imagine, au fond de nos provinces. Aussi doux que fût le cantique de notre première Communion, il nous souvient que ses premiers mots renfermaient une menace : *Tabernacle redoutable...*

Une année avant la naissance de Jean Racine, la ville, et peut-être la maison où l'on s'occupait chastement à lui donner la vie, devinrent le refuge des jansénistes

pourchassés. M. de Saint-Cyran venait d'être emprisonné à Vincennes. Ces messieurs de Port-Royal se cachèrent à la Ferté-Milon : Lancelot s'établit dans la famille d'un de ses élèves, ce Nicolas Vitart, alors âgé de quatorze ans et que son cousin Jean Racine devait, un jour, beaucoup aimer ; MM. Antoine Le Maître et de Séricourt l'y rejoignirent. Fontaine raconte que ces pieuses gens édifiaient les habitants de la ville au point que ceux-ci, qui étaient sur leurs portes, se levaient par respect et faisaient grand silence pendant qu'ils passaient.

Ils quittèrent la Ferté peu de mois avant la naissance du poète. Mais dès que le petit Racine fut en âge de comprendre, il dut ouïr bien des anecdotes sur le séjour des saints persécutés : « MM. Le Maître et de Séricourt ne quittaient leur petite chambre que pour aller à la messe, les jours de fête, au prieuré Saint-Lazare. Dans l'été de 1639, ils sortirent quelquefois

après leur souper : ils allaient alors dans le bois voisin et sur la montagne, où ils s'entretenaient des choses du ciel. Vers neuf heures, ils revenaient marchant l'un derrière l'autre, et récitant leur chapelet. » Déjà sa tante Agnès Racine, la jeune sœur de son père, avait fait profession à Port-Royal des Champs sous le nom de mère Agnès de Sainte-Thècle. Son aïeule, Marie des Moulins, à qui l'orphelin avait été confié, et sœur de cette Mme Vitart qui donna l'hospitalité aux solitaires fugitifs, était si étroitement liée à Port-Royal que, devenue veuve en 1649, elle y vint habiter auprès de sa fille Sainte-Thècle. Elle avait eu huit enfants (dont Agnès et le père du poète) et méritait de finir dans la paix de Dieu. Ce fut alors que Jean Racine, écolier de dix ans, partit pour le collège de Beauvais. Sa sœur Marie demeura chez leur grand-père Sconin.

On ne sait rien de ce que fut sa vie à Beauvais, sinon qu'il joua un jour à la

bataille, avec ses camarades, singeant la guerre de la Fronde, et qu'il reçut, au-dessus de l'œil gauche, un coup de pierre dont il porta toujours la marque. Qu'il ait été un admirable élève, on le sait par cet exemplaire des *Géorgiques* découvert à Clermont, et dont il a couvert de notes érudites les marges.

Jean Racine avait déjà seize ans lorsqu'en 1655, il quitta Beauvais et rejoignit à Port-Royal son aïeule, Marie des Moulins (humble femme que la mère Angélique traite de haut), et la Mère Agnès de Sainte-Thècle, sa tante. Il allait (très peu de temps) recevoir aux Granges les leçons de M. Lancelot, l'helléniste ; celles de Nicole, d'Antoine le Maître, et de M. Hamon. Par le choix qu'un demi-siècle plus tard, il fit de sa sépulture, aux pieds du saint M. Hamon, Racine témoigna qu'il l'avait aimé mieux que tous les autres. Ce médecin érudit était le plus

tendre des solitaires, aussi attentif à consoler les cœurs des persécutés qu'à soigner leurs corps. Racine dut le préférer pour sa tendresse et parce qu'il présentait que ce pur entre les purs était tourmenté dans sa chair. Il aidait à mourir les sœurs qu'une autorité terrible privait des sacrements. Il composait à leur intention de petits traités pour les aider à souffrir d'être séparées les unes des autres et sevrées de l'Eucharistie. Il leur apprenait à ressusciter en elles les grâces de leurs communions passées : « Qui nous séparera de notre cœur? » leur écrivait-il. Comment le sensible Racine ne se fût-il attaché à ce saint si doux?

L'adolescent avait passé l'âge d'être écolier. D'ailleurs, en mars 1656, l'école des Granges fut fermée et les élèves dispersés. Jean ne demeure à Port-Royal que parce que sa famille y réside; et il n'y a point lieu de l'imaginer asservi à une règle conventuelle, aux levers nocturnes.

Ce jeune être s'éveille dans une solitude à demi vidée de ses saints. Il entend, derrière les murs, chanter les vierges invisibles qu'il appelle des anges mortels. Mais en même temps que son cœur s'ouvre aux impressions d'une foi tendre et terrible, la nature sauvage du fameux vallon s'accorde avec la poésie des Grecs dont il fait ses délices, pour éveiller en lui une passion encore engourdie et dont la puissance lui demeure inconnue.

Que Jean Racine soit venu vivre à Port-Royal des Champs à l'âge trouble où l'enfant se fait homme, cela nous invite à réfléchir sur ce drame dont une tradition séculaire nous empêche d'avoir conscience : l'attachement à une doctrine qui enseigne la haine de la chair, le dégoût du monde sensible, le goût des choses invisibles, dans l'instant même où le désir naissant cherche d'instinct son objet avec une tenace exigence. Nous nous donnons comme règle de ne jamais perdre de vue

la pensée de la mort et le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, à l'âge où la vie entrevue nous apparaît d'une richesse telle, qu'aussi vaste que soit notre désir, nous ne désespérons pas de son assouvissement. A seize ans, le drame de la Semaine Sainte réside, pour plusieurs, dans ce contraste du printemps adorable et de sa langueur, avec la nécessité d'attacher leur esprit au mystère d'un Dieu crucifié pour nous. Alors que tout, en eux et hors d'eux, s'efforce à rendre vaine la vertu de pureté, ils aspirent à cette perfection douloreuse. La rencontre du printemps avec la mort du Sauveur, c'est le drame de l'éducation religieuse, et c'est celui de Jean Racine adolescent.

Ce drame, beaucoup de ceux qui ont été élevés dans des sentiments chrétiens ne l'ont pas connu. C'est qu'en dépit des apparences, le nombre est infime des enfants que cette doctrine pénètre ; l'eau du ciel glisse sur leurs plumes de canards

sauvages. Rien ne leur en reste que des formules, des gestes. Mais le petit nombre des cœurs sensibles à Dieu sont presque toujours les plus passionnés. Les plus affamés se jettent aussi avec une excessive ardeur sur cette proie divine que la religion leur propose et qui leur est offerte avant aucune autre. En même temps qu'ils s'attachent de tout leur cœur à ce qui ne passera pas, ils sentent profondément les délices de ce qui passe : le sentiment de l'éternel qui leur est familier ne les rend que plus attentifs à ce qui est éphémère. Ainsi l'enfant Racine, dans ce désert que beaucoup de solitaires ont dû abandonner, lit les *Psaumes*, *Théagène et Chariclée*, la Bible, Sophocle, Euripide, les *Confessions* de saint Augustin, Virgile, attentif à l'appel de Dieu et à celui des dieux. Qu'il devait être charmant ce « petit Racine » (comme porte la suscription d'une épître d'Antoine le Maître : « Pour le petit Racine, à Port-Royal ») lui qui savait

attendrir jusqu'à ces hommes sévères : « Aimez toujours votre papa comme il vous aime... » lui écrivait Antoine le Maître.

Les premiers vers de l'enfant-poète sont à la gloire de ce Port-Royal qu'il appelle : « Saintes demeures du silence. » S'il invoque sa muse, c'est pour l'amour de Jésus :

Muse, c'est à ce doux Sauveur,
Que je dois consacrer mon cœur...

• • • • • • • • • •
C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lis,
La virginité sainte ;
C'est là que mille anges mortels,
D'une éternelle plainte,
Gémissent au pied des autels.

Mais il se souvient de Sophocle et que le soleil est l'œil du monde, et il nous le montre donnant lui-même des armes aux bois, contre « ses brûlantes beautés ». Il écrit que dans l'étang de Port-Royal la terre jointe avec le ciel fait « un chaos délicieux ». Et déjà ce chaos est dans son

cœur. Il poursuit Flore dans les prairies, s'attendrit des pleurs que l'Aurore a versés. Le grec et le latin dont M. Lancelot souhaite que la science lui rende familière la Sainte Écriture, lui deviennent une source de poésie qui n'a d'autre fin qu'elle-même. Il couvre ses livres de notes qui trahissent sa fièvre : « *l'Amour est le plus humain des dieux.* » On songe à ce cahier de Bonaparte adolescent où il a écrit : *Sainte-Hélène, petite île.*

S'il n'a pu apprendre par cœur l'énorme *Théagène et Chariclée*, dont ses maîtres voulaient lui défendre la lecture selon Louis Racine, retenons de cette anecdote qu'à Port-Royal déjà il ne se faisait pas des « mauvais livres » une idée exagérée. D'ailleurs, sur ce point, ces messieurs si rigoristes montrent une inconséquence étonnante ; et un jour, l'enfant méchant, dressé contre ses pieux éducateurs, pourra leur faire cette atroce raillerie (dans *la lettre à l'auteur des imaginaires*) : « Et

vous autres, de quoi vous êtes-vous avisés de mettre en français les comédies de Térence? Fallait-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de comédies? Encore si vous nous les aviez données avec leurs grâces, le public vous serait obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés; mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des empoisonneurs. »

M. de Saci qui met les psaumes en vers français ne trouve point ceux du petit Racine fort bons. Mais le petit Racine doute qu'il entende rien à ces sortes de beautés. Il commence de n'en plus pouvoir dans cette atmosphère de pénitence, de sainte haine. Sa jeune fièvre est près d'éclater.

Bien qu'en 1658 nous ne soyons plus très éloignés du Racine traître à Port-Royal, rien ne l'annonce encore. Si l'enfant solitaire, dans son désert, traduit Diogène Laerce, Philon et Eusèbe, il compose aussi une élégie latine *Ad Christum*, et s'exerce à des poèmes d'après les Hymnes du breviaire romain dont il donnera, dans ses dernières années, une version admirable. Il envoie aussi à Antoine Vitart des chroniques rimées où il décrit sans componction : « La honte et la déconfiture des pauvres Augustiniens. » Tous ces débats sur la grâce, ces pamphlets, et ces petites lettres, ces miracles et ces martyrs assomment le jeune garçon qui imagine d'autres plaisirs plus conformes à son âge et à son tempérament. Il n'empêche que Louis Racine, en dépit de ses supercheries, trahit moins la vérité que ceux qui font du poète, à ce tournant de sa vie, un fauve dont les griffes poussent, en proie à son instinct de puissance

et sur lequel la religion demeure sans prise. Dans ce jeune être déjà passionné, certes, chez cet auteur en herbe soucieux d'être connu et applaudi des hommes, et que commencent d'attirer l'amour, la gloire, tout ce que ses maîtres condamnent et méprisent, l'inquiétude chrétienne a pénétré ; elle s'est mêlée à son sang et il ne l'éliminera jamais.

Qu'il y ait eu du forcené dans Racine, nous le verrons ; et que ce grand poète n'ait pas toujours montré un grand caractère, ni ce grand amoureux un grand cœur, il faudra bien nous résoudre à ne pas le nier. Il n'empêche que l'expression de Pascal (que peut-être il eut le bonheur d'entrevoir aux Granges, en pleine fièvre des *Provinciales*), « l'usage délicieux et criminel du monde » prend pour Racine tout son sens. Dans ses plus folles années, une part de lui-même n'a jamais cessé de connaître que ces délices étaient coupables. L'excès même de son irritation

contre Port-Royal témoigne d'une inquiétude si puissante qu'elle saura mettre à profit les premières défaites de la vie pour tout envahir dans ce cœur ardent et faible.

II

En octobre 1658, Jean Racine, âgé de dix-neuf ans, quitte (sans doute avec une profonde joie) Port-Royal pour le collège d'Harcourt où il fait son cours de logique. Entre Port-Royal et le monde, il n'est point d'abîme : des milieux intermédiaires les séparent, comme cet hôtel du très pieux duc de Luynes dont le cousin de Racine, Nicolas Vitart, est l'intendant. Les mœurs en sont encore presque monacales, mais l'air du dehors y pénètre. Le jeune homme y vit, surveillé par Nicolas qui demeure, après l'abbé Le Vasseur, son plus cher ami. Peut-être en eut-il d'autres : les amitiés qui ont surtout compté pour nous sont souvent les mêmes qui ne laissent aucune trace. Disons que Nicolas

Vitart et l'abbé Le Vasseur n'ont pas déchiré les lettres qu'ils reçurent de Racine.

Voilà bien les deux types d'amis auxquels s'attache volontiers un adolescent. Nicolas a quinze ans de plus que son jeune parent ; il est fort avancé dans le monde, très prisé chez les Luynes, et d'une dévotion modérée qui lui attire de la considération, sans nuire à son avancement. Le petit Racine trouve auprès de lui des conseils, il en apprend tout ce dont ces messieurs de Port-Royal avaient négligé de l'avertir ; il cède à cet instinct qui porte les très jeunes gens à rechercher l'amitié d'hommes en passe de réussir et à nager dans leur sillage. Pourtant ne faisons pas notre poète plus intéressé qu'il ne fut en amitié ; car il s'éprit fort, cette année-là, d'un garçon qui comptait dix-huit années de plus que lui et de qui il n'avait rien de plus à attendre que les agréments de son commerce : Jean de la Fontaine, dont la femme lui était un peu parente, s'éva-

dait souvent de Château-Thierry et venait loger chez un oncle, non loin de l'hôtel de Luynes où était Racine. Il entraînait son jeune ami au cabaret avec un certain Pointrel, de la Ferté-Milon, et Antoine Poignant

Dans l'abbé Le Vasseur, à peine son aîné, Jean Racine trouve non plus un guide, mais sans doute un confident et un complice. Ce « petit collet » ne s'occupait guère que de rimer et que d'aimer. Qu'attendre d'un ami, à vingt ans, sinon une oreille complaisante à nos histoires de cœur et à nos manuscrits? A nos manuscrits surtout ; et il est piquant de voir ce tendre Racine inquiet de la maladie qui tient l'abbé Le Vasseur, pour cela seulement qu'elle le dispose mal à bien lire *la Nymphe de la Seine* : « Je crains furieusement le chagrin où vous met votre maladie et qui vous rendrait peut-être assez difficile pour ne rien trouver de bon dans mon ode. »

La Nymphe de la Seine, composée pour le mariage du roi et imprimée en 1660, enchantera Perrault et l'illustre Chapelain à qui Vitart l'avait apportée : « L'ode est fort belle, fort poétique, décrêta M. Chapelain, et il y a beaucoup de stances qui ne se peuvent mieux. Si l'on repasse ce peu d'endroits marqués, on en fera une fort belle pièce. »

Cependant Racine achève une tragédie, *l'Amasie*, à quoi s'intéresse une comédienne du Marais, Mlle Roste, et qui faillit être représentée. Une autre actrice, Mlle de Beauchâteau, propose à l'hôtel de Bourgogne *les Amours d'Ovide*. Nous voudrions que ce fût pour les beaux yeux de Racine ; mais il écrit à l'abbé Le Vasseur au sujet de Mlle Roste : « Ce sera vous seul qui l'en pourrez bien remercier, comme c'est pour vous seul qu'elle a tout fait. » Et que le petit Racine commence à se déranger, c'est ce qu'on peut conclure d'une lettre datée de Chevreuse où il surveillait les

ouvriers du duc de Luynes : « J'ai des divertissements plus solides (que le cabaret) quoiqu'il paraisse moins... » Les mots suivants sont effacés : « Si vous voulez savoir mes... » Mais sans doute ne confie-t-il à son abbé que ce qui ne compte guère : « Je lis *les Aventures d'Arioste*, et je ne suis pas moi-même sans aventures. Une dame me prit hier pour un sergent. Je voudrais qu'elle fût aussi belle que Doralice. » Ailleurs, il loue Le Vasseur d'adorer « une belle mignonne de quatorze ans ». C'est assez dire qu'il ne se fait plus des passions la même idée que ses maîtres et qu'il traite en badinage ce que ces messieurs jugent effroyable. Il y a un endroit comique où il raconte l'impression qu'une des lettres de l'abbé Le Vasseur, qu'on lisait à haute voix, a faite sur la femme de Nicolas Vitart, à la barbe de son mari ; et l'on voit bien que le petit Racine trouve fort plaisant que de ses deux plus chers amis, l'un fasse l'autre cocu.

Dans son cœur, le divorce avec Port-Royal est déjà consommé. Eliacin tourne mal et Joad le gronde. Il n'a pas attendu pour le gronder que l'enfant ait commis de grands crimes : il a suffi d'un malheureux sonnet en l'honneur de Mazarin pour lui mettre la tante Sainte-Thècle et tous ces messieurs aux chausses. Il confie à Le Vasseur : « J'étais près de consulter (sur mon Ode) une vieille servante qui est chez nous, pour assurer mon jugement, si je ne m'étais aperçu qu'elle est janséniste comme son maître (le duc de Luynes) et qu'elle pourrait me déceler : ce qui serait ma ruine entière, vu que je reçois encore tous les jours lettres sur lettres, ou pour mieux dire excommunications sur excommunications, à cause de mon triste sonnet. »

C'est ici que les détracteurs de Racine le guettent. Tous ceux qui, en réaction contre la légende du Racine doux et tendre, imaginent à propos de lui un félin

féroce, ont tiré le plus possible de son insolence et de son ingratITUDE à l'égard de Port-Royal. Et il est très vrai qu'ils ne pouvaient trouver, pour leur attaque, un meilleur terrain. Quand M. Masson-Forestier, d'une lettre où Racine querelle légèrement sa jeune sœur, demeurée chez les Sconin à la Ferté-Milon, tire mille preuves d'une méchanceté et d'une ladrerie singulières, il nous paraît injuste presque autant qu'il est ridicule lorsque, plus tard, il établit le cynisme et le sadisme du poète sur l'audace qu'il aurait eue, au lendemain de ses noces, d'installer sa jeune femme dans l'hôtel où avait vécu la Champmeslé, sa maîtresse. M. André Hallays sut établir, depuis, que Racine n'avait jamais habité cette maison, et toute l'argumentation de M. Masson-Forestier en fut détruite du coup. Mais, pour ce qui touche à Port-Royal, nous ne pouvons d'abord nous défendre de juger Racine sans indulgence.

Le 8 mai 1661, pour prévenir un ordre de la Cour qui l'exilait en Bretagne, M. Singlin, celui qui fut directeur de Pascal, s'était retiré faubourg Saint-Marceau, dans une maison de Mme Vitart, la mère de Nicolas et la grand'tante de Racine. Le jeune homme en mande la nouvelle à Le Vasseur sur un ton pénible d'impertinence : « Il n'est plus dessus le trône de saint Augustin, et il a évité, par une sage retraite, le déplaisir de recevoir une lettre de cachet par laquelle on l'envoyait à Quimper. Le siège n'a pas été vacant bien longtemps... Tout le consistoire a fait schisme à la création de ce nouveau pape, et ils se sont retirés de côté et d'autre, ne laissant pas de se gouverner toujours par les monitoires de M. Singlin, qui n'est plus considéré que comme un antipape. *Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis.* » Ceci n'est rien, sans doute, au prix des injures que nous lirons plus tard dans *la lettre à l'auteur des hérésies ima-*

ginaires. Mais comment souffrir d'un cœur léger qu'il parle avec moquerie de ses bienfaiteurs persécutés?

Considérons pourtant l'âge de notre auteur, qui est celui où nous sentons le moins vivement notre cruauté. L'année même où les religieux qui nous élevèrent furent dispersés et exilés, les « grands » eurent l'inconscience de faire imprimer une sorte de revue satirique où nos maîtres étaient assez lourdement moqués. La plupart d'entre nous n'étaient pourtant pas de mauvais enfants, et ne sentirent pas d'abord l'odieux de cette publication. Il n'empêche que Racine, en 1661, n'est plus un petit garçon : il a vingt-deux ans. Mais ne lui trouverons-nous point quelque excuse? Le voici tout bouillant de génie ; un monde s'agit en lui ; il est comme chargé de sa création future. Déjà l'a touché le premier rayon de la gloire. Et voici que pour un pauvre sonnet ils sont tous à le retenir par les basques, au seuil

d'une destinée dont il entrevoit peut-être la grandeur, et sûrement les profits. Et au nom de qui? au nom d'un Dieu qui n'est pas celui des honnêtes gens avec lesquels il a commerce, ni même celui de l'Église universelle. Certes Pascal a raison de dénoncer ceux qui veulent faire les braves contre Dieu; mais un jeune être rempli d'audace et d'insouciance, ne sera-t-il pas tenté justement de faire le brave contre l'Être impitoyable auquel les jansénistes tremblants prétendent, à leur exemple, l'asservir? S'il était vrai, comme ces hérétiques l'enseignent, qu'on ne comprend rien au christianisme quand on ne voit pas que Dieu a voulu sauver les uns et aveugler les autres, et quand on refuse d'admettre qu'il y a assez d'obscurité dans les Écritures pour que les prédestinés à la damnation n'y voient goutte, mais assez de clarté pour qu'ils demeurent sans excuse de n'y avoir rien vu, il resterait à un garçon plein de génie et plein de sang,

sinon de faire le brave contre l'Être infini, du moins de céder au penchant de ne plus penser à Lui, de remettre à plus tard l'affaire du salut, et de mener son jeu sans plus s'encombrer de chimères. Ainsi fait Jean Racine : désespéré par l'hérésie janséniste, il décide enfin de ne plus perdre le peu de temps qui lui est accordé pour être aimé et glorieux, à ratiociner sur des mystères dont la Foi nous enseigne qu'ils sont impénétrables à la raison, et dont l'étude attire contre ceux qui s'y livrent les anathèmes de l'Église et les rigueurs du Roi très chrétien.

Jean Racine aurait pu entrer dans de tels sentiments sans jamais s'interrompre de témoigner aux saintes gens de Port-Royal la déférence qui leur était due. Il l'eût fait, sans doute, s'il avait été aussi dégagé de leur influence qu'il affectait de l'être. Nous ne nous sentons d'aigreur que contre les maîtres qui nous tiennent encore. Il est vraisemblable qu'à vingt-deux ans,

Racine, s'il souffre d'être dépendant à l'égard de Port-Royal, c'est d'abord pour ce qui touche à son avenir temporel. Mais n'eût-il pas été conscient d'une emprise spirituelle, elle n'en existe pas moins. Il a beau se débattre, le Dieu de Saint-Cyran le tient plus fortement qu'il n'imagine. Port-Royal laisse aller le fil et le jeune fou feint d'être libre ; mais quinze ans seront à peine écoulés, que cette belle proie sera tirée lentement hors de l'eau jusqu' sur la berge, et ne se débattra plus.

Racine, en 1661, ménage encore ces messieurs et ne les traite mal que dans le privé : c'est qu'il pense à sa fortune. Il a de l'ambition, de la conduite ; il ne perd jamais le souci de bien asseoir sa vie ; en quoi il ressemble à la plupart des hommes, et c'est une grande hypocrisie que de se voiler la face comme ont fait quelques-uns de ses biographes. Le jeune Racine songe à son avancement, ainsi que

tous les garçons de son âge. Il est fort désireux de se pousser dans le monde et ne néglige aucun de ceux qui le peuvent servir. Cela est de tous les temps, mais nous paraît excusable surtout dans la société la plus hiérarchisée qui fut jamais, où les plus orgueilleux ne pouvaient se passer de protecteurs, et où il n'appartenait à personne, sauf au Roi, de se dire indépendant. C'était alors une grande entreprise, pour un jeune homme, que de s'élever au-dessus de l'échelon où l'avait placé sa naissance. Le mérite comptait pour peu, si d'abord l'on ne possédait l'art de plaire. Racine souple, flatteur, gentil, est à l'image de son siècle.

A vingt-deux ans, encore tout empêtré dans Port-Royal, il n'imaginait pas qu'il pût rien espérer en dehors de lui, c'est-à-dire de sa famille. Ainsi se résigna-t-il à prendre la route d'Uzès. Cette note, retrouvée dans les papiers de son fils aîné Jean-Baptiste, résume clairement les cir-

constances qui l'amenèrent à cet exil : « Quand mon père eut achevé ses études à Port-Royal, il vint faire sa philosophie à Paris et la fit au collège d'Harcourt. On songea après cela à le mettre dans l'état ecclésiastique ; et comme il avait un oncle fort âgé à Uzès, qui y possé-dait un bénéfice assez considérable, étant outre cela prévôt de la cathédrale, on l'en-voya passer quelque temps auprès de lui dans la vue d'engager le bonhomme à lui résigner un bénéfice. Cet oncle s'appelait le Père Sconin ; il était religieux de Sainte-Geneviève, et avait été général de l'ordre ; et comme c'était un homme fort austère et naturellement remuant, on craignait qu'il ne voulût faire des changements dans l'ordre ; et pour se défaire honnêtement de lui, quand le temps de son généralat fut expiré, on l'envoya bien loin et on lui donna le bénéfice dont je parle. »

Antoine Sconin avait été en effet un personnage puissant. Supérieur général et

abbé triennal de la congrégation de Sainte-Geneviève, il avait porté la crosse et la mitre, et même tenu tête à l'archevêque de Paris dans une question de préséances, à la procession de la châsse. Exilé à Uzès par ses ennemis, cet homme excellent mais d'humeur batailleuse devint la proie des moines dont il s'exténuait à payer les dettes. C'est vers ce protecteur qui aurait eu besoin lui-même d'être protégé, qu'un jour d'automne de 1661 Jean Racine, le cœur léger, se mit en route.

III

Il voyagea le plus commodément du monde, et c'est un trait de sa nature que l'habitude qu'il prit chaque soir de galoper devant les autres pour aller retenir le meilleur lit à leur barbe. Ce qui l'affligea d'abord, ce fut, dès Lyon, de ne plus entendre le langage des gens, au point qu'à Valence, ayant demandé, à l'auberge, un pot de chambre, la servante glissa un réchaud sous son lit : « Vous pouvez imaginer, écrit-il à La Fontaine, les suites de cette maudite aventure et ce qu'il peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. »

Il ne s'accoutuma jamais à ce langage qu'il jugeait être aussi peu français que

le bas-breton et, tout le temps de son séjour, appréhenda fort de gâter son style au contact des gens du Midi. Mais cet enfant, né dans l'Ile-de-France, fut surtout sensible à ce climat de feu, dès que revinrent les beaux jours. Il y réagit, comme un homme de son temps, simplement, et sans y chercher, ainsi que nous faisons, le prolongement de ses passions, ni sans vouloir en tirer des effets littéraires : « L'été est fort avancé ici. Les roses sont tantôt passées et les rossignols aussi. La moisson avance, et les grandes chaleurs se font sentir. » Et une autre fois à M. Vitart : « Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons, et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un *miserere* et se relèvent aussitôt. Pour moi je ne vois cela que de nos fenêtres, car je ne pourrais pas être un moment dehors sans mourir : l'air est à peu près aussi chaud

qu'un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour. » Dans une chronique rimée à l'usage de son ami, éclate ce vers divin :

Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

Mais en Languedoc, les femmes surtout l'intéresseraient : ce ciel en fait des passionnées. Pourtant il s'est juré d'en détourner son cœur : il n'est point venu ici chercher l'amour, mais un bénéfice. Son oncle a commencé par l'habiller de noir de la tête aux pieds, et par le jeter dans saint Thomas. Cet excellent homme a sur les bras toutes les affaires du diocèse et toutes celles du chapitre ; il s'épuise à débrouiller des intrigues et des procès, mais les bonnes dispositions qu'il marque à son neveu dépassent peut-être les pouvoirs que celui-ci lui prête. Le jeune homme ne se fatigue pas encore d'espérer. Le danger est que, tout vêtu de noir qu'il soit, il lui faut reconnaître que ce pays est

le pays de Cythère, comme il l'écrit à La Fontaine : « Toutes les femmes y sont éclatantes, et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde ; et pour ce qui est de leur personne, *color verus, corpus solidum et succi plenum.* Mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage : aussi bien ce serait profaner une maison de bénéficier comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matière. *Domus mea domus orationis.* C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : « Soyez aveugle. » Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet ; car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères. *Adiousias.»*

Lorsqu'il fait le voyage de Nîmes, lors des fêtes qu'on y donne pour la naissance

d'un dauphin, à peine trouve-t-il à dire un mot des arènes, et il s'intéresse bien moins aux fusées qu'aux visages charmants qu'elles éclairent. Il est tenté, rôde autour du piège, songe à son bénéfice et ne se laisse pas prendre. Il confie à son ami Le Vasseur : « Il y a ici une demoiselle fort bien faite et d'une taille fort avantageuse. Je ne l'avais guère vue que de cinq ou six pas et je l'avais toujours trouvée fort belle. Son teint me paraissait vif et éclatant, les yeux grands et d'un beau noir, la gorge et le reste de ce qui se découvre assez librement en ce pays, fort blanc. J'en avais toujours quelque idée assez tendre et assez approchante d'une inclination... Je m'approchai d'elle et lui parlai... mais sitôt que j'ouvris la bouche et que je l'envisageai, je pensai demeurer interdit. Je trouvai sur son visage de certaines bigarrures, comme si elle eût relevé de maladie, et cela me fit bien changer mes idées... Pour vous dire la

vérité, il faut que je l'aie prise en quelqu'un de ces jours fâcheux et incommodes où le sexe est sujet. »

Racine fut toujours sensible, en fait de peau, à ce qui était « fort blanc », et dans les *Amours de Psyché* La Fontaine met sur ses lèvres ces vers embaumés :

Jasmins, dont un doux air s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale
Et vous m'en faites souvenir...

Le clerc-malgré-lui rapporte d'assez atroces histoires avec beaucoup de complaisance. Le jeune homme qui porte en lui Hermione, Roxane et Phèdre, admire l'humeur des gens de Languedoc, et les loue de ce qu'ils poussent les passions aux derniers excès ; telle cette jeune fille qui prend de l'arsenic parce que son père l'avait querellée : « On croyait qu'elle était grosse, et que la honte l'avait portée à cette furieuse résolution. Mais on l'ouvrit tout entière, et jamais fille ne fut

plus fille. » Il y a là un ton de détachement et de curiosité froide qui ne laisse point de nous éclairer cet esprit clairvoyant, glacé, un peu sadique ; des mieux faits pour bien connaître le cœur des autres. Il sait être attentif à ce qui les atteint, sans s'y intéresser de trop près, sans y prendre même beaucoup de part, si ce n'est pour en jouir. On sent qu'il mépriserait bien ce pays et ses habitants, n'était la folie dont ils sont capables en amour. Stendhal eût dû s'accorder avec Racine au moins dans ce goût-là : « Vous saurez qu'en ce pays-ci on ne voit guère d'amours médiocres : toutes les passions y sont démesurées... »

Cependant le Père Sconin ne réalise rien de ce qu'il a promis : la distribution des bénéfices lui échappe. Il songe à traîner son neveu à Nîmes pour le faire tonsurer. Peut-être pourrait-il trouver un bénéficier séculier qui voulût de son bénéfice, à condition de résigner à Jean Racine celui qu'il aurait ? Ce n'est pas le bon vouloir

qui lui manque ; le jeune homme n'en disconvient pas, mais s'irrite ; il est au moment d'obtenir le prieuré d'Oulchy, et tout échoue par la malveillance d'un certain Dom Cosme. Racine s'aigrit ; les gens d'ici, décidément, lui font horreur ; il écrit à Le Vasseur qu'il ne faut qu'un quart d'heure de conversation pour lui faire haïr un homme, tant les âmes d'Uzès sont méchantes et intéressées. Surtout son innocence commence à lui peser. Il néglige saint Thomas pour écrire un poème dont nous ne connaissons que le titre, mais qui laisse à penser : *les Bains de Vénus*.

Enfin l'habit noir (et peut-être la tonsure), comme il arrive toujours chez les clercs sans vocation, l'emplit de malice à l'égard des gens d'Église : « Nos moines sont plus sots que pas un, et qui plus est, des sots ignorants, car ils n'étudient point du tout. Aussi je ne les vois jamais... » C'est vrai qu'il écrit cela à propos des *Lettres provinciales*, dont on

sent bien, ici, l'influence directe qui était déjà anticléricale, et non pas seulement tournée contre les jésuites. Racine note qu'en Languedoc, on ne les voit que dans les mains des huguenots ; et cela en dit long sur le rôle que jouait Port-Royal dans l'Église, même en son plus beau temps. Mais ce qui porte à son comble l'exaspération du jeune loup fait ermite, ce sont les pieuses missives de la tante Sainte-Thècle, et la nécessité où il se trouve de lui répondre de la même eau bénite. Quelle fureur contenue, quelle rage froide, dans cet endroit d'une lettre à M. Vitart : « Je tâcherai d'écrire cet après-dîner à ma tante Vitart et à ma tante la religieuse, puisque vous vous en plaignez. Vous devez pourtant m'excuser si je ne l'ai pas fait, et elles aussi ; car que puis-je leur mander ? C'est bien assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire encore à Paris par lettre ; car j'appelle hypocrisie d'écrire des lettres où il ne faut parler que de

dévotion, et ne faire autre chose que se recommander aux prières. Ce n'est pas que je n'en aie bon besoin ; mais je voudrais qu'on en fît pour moi sans être obligé d'en tant demander. »

Parfois il s'adoucit, et trouve pour son ami Le Vasseur des paroles presque tendres. Il commence à chercher quelque sujet de théâtre et serait assez disposé à y travailler : « Mais j'ai trop sujet d'être mélancolique en ce pays-ci. » Il est pourtant probable qu'il rapporta dans son bagage le manuscrit des *Frères ennemis* ; et aussi les *Stances à Parthénice*.

Parthénice, il n'est rien qui résiste à tes charmes :
Ton empire est égal à l'empire des dieux ;
Et qui pourrait te voir sans te rendre les armes,
Ou bien serait sans âme, ou bien serait sans yeux.

· ·

Les nœuds de tes cheveux devinrent mes liens.

· ·

Je ne voyais en toi rien qui ne fût aimable,
Je ne sentais en moi rien qui ne fût amour.

· ·

Je respire bien moins en moi-même qu'en toi.

IV

En 1663, Racine est rentré à Paris, gros Jean comme devant, et loge d'abord chez le duc de Luynes. Sa nature contenue à Uzès rompt les dernières digues. Il en a pour quinze ans à ne plus guère subir d'autre frein que celui de l'intérêt. Son génie ne tremblera plus devant personne. Nous allons le voir braver du même front la gloire jalouse de Corneille, l'amitié d'un aîné tel que Molière, Port-Royal, enfin. C'est le temps où un créateur prend conscience de ses dons redoutables, et ne se reconnaît plus de devoirs qu'envers son œuvre. L'homme de lettres n'a pas commencé de se faire Dieu, au siècle de Voltaire et de Rousseau ; un Racine sent profondément, sinon ce qu'il apporte à la

France, du moins ce qu'il se doit à lui-même. Tout adversaire de ses tragédies devient son ennemi déclaré et il l'assomme avec les ressources d'un esprit dont la malice touche au féroce. Nul n'a sur lui de pouvoir que ce Boileau auquel un pacte le lie ; un pacte, et non plus ce léger et tendre lien de l'adolescence qui l'attachait à Le Vasseur. Il a trouvé en Boileau cet admirateur à la fois passionné, lucide, exigeant, dont nul écrivain ne se passe sans dommage. Un auteur a besoin d'être admiré, mais à bon escient.

Gardons-nous d'ailleurs de faire du jeune poète revenu à Paris un monstre d'insensibilité : en cette année 1663, il se montre fort affecté par la mort de sa grand'mère, Marie Desmoulins. Mais déjà il est à son affaire ; et la *Renommée aux Muses* rend grâces à Louis XIV des libéralités qu'avait values au débutant son *Ode sur la convalescence du roi*. Chapelain s'était entremis dans cette affaire. Une

gratification de six cents livres marque les premiers pas de Racine dans ce métier de courtisan où il ne montrera pas, quoi qu'on ait dit, une adresse égale à son génie. En cours de route, et dans le temps de ses plus grands désordres, il obtiendra sans effort ce que toute sa contention d'Uzès n'avait pu lui mériter : le jeune amant de la Du Parc fut aussi prieur de Sainte-Madeleine de l'Épinay ; et lorsqu'il fut dépouillé de ce bénéfice, à la suite du procès dont il tira l'inspiration des *Plaideurs*, il devint prieur de Saint-Jacques de la Ferté.

Mais *la Renommée aux Muses* lui valut beaucoup mieux qu'une gratification : l'admiration du comte de Saint-Aignan qui l'introduisit à la Cour, et l'amitié de Boileau à qui Le Vasseur avait apporté l'ouvrage de son ami.

Vers la même époque, Molière acceptait de jouer *la Thébaïde ou les Frères*

ennemis. A-t-il reçu le sujet de Molière lui-même? L'avait-il traité déjà à Uzès? Molière a-t-il retouché cette très médiocre pièce, imitée de Rotrou et, à travers lui, de Sénèque, et dont la lecture est aujourd'hui à peu près insoutenable? Le certain, c'est qu'à son propos se noua la brève amitié des deux hommes dont, l'année suivante, une nouvelle tragédie, *Alexandre le Grand*, devait consommer la rupture. Même, si tout l'odieux n'en devait point appartenir à notre poète, le culte aveugle qu'en France nous rendons à Molière eût, avant tout examen, dressé l'opinion contre Racine. Il avait confié l'*Alexandre* à la troupe de son ami. Dès le lendemain de la première représentation, il vit sa tragédie vouée au désastre. Pourtant elle avait été lue à l'hôtel de Nevers, chez Mme de Plessis-Guénégaud, et écoutée avec une faveur extrême par une assemblée où figuraient La Rochefoucauld, Pomponne, Mme de La Fayette, Mme et Mlle de Sé-

vigné. Mais tous les acteurs, sauf Mlle Du Parc, durent être au-dessous du médiocre. Aucune loi n'assurait alors la propriété d'une pièce au théâtre qui l'avait reçue. Le jeune Racine, sans vergogne, sacrifia à la fortune de sa tragédie l'amitié de Molière, et fit représenter *l'Alexandre* à l'hôtel de Bourgogne dont la troupe l'emportait de beaucoup, pour le tragique, sur celle du Palais-Royal. Il y triompha, en effet, avec Floridor, Montfleury, Mlles des Œilletts et d'Ennebaut.

Trouverons-nous à Racine une autre excuse que ce que l'on peut dire en faveur du poète pour qui rien au monde n'importe autant que ce qu'il crée, et qui ne connaît pas de devoir supérieur à celui de servir son ouvrage et d'empêcher qu'il périsse? Il en est une autre, en effet : notre Racine n'a pu trahir l'amitié de Molière parce que Molière lui était un camarade excellent, un illustre aîné dont il écoutait les conseils avec plus ou moins

d'approbation et de patience, mais non sans doute un ami, au sens profond. Nous avons peine à ne pas avoir devant les yeux, depuis le collège, cette image d'Épinal : Boileau, La Fontaine, Racine, Molière et Chapelle attablés au *Mouton blanc*, à la *Pomme de Pin*, à la *Croix de Lorraine*, et se divertissant à écrire de concert la farce de *Chapelain décoiffé*.

La Fontaine, au début des *Amours de Psyché et de Cupidon*, se souvient de ces agapes : « Quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées et tout ce qui sent la conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelques

points de sciences ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était, toutefois sans s'arrêter longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autres comme des abeilles qui rencontreraient sur leur chemin diverses sortes de fleurs... »

Il est ici question de quatre amis et non de cinq et ils ne sont peut-être pas les grands hommes que la tradition désigne.

D'ailleurs quel auteur ne se plaît à boire et à rire avec des confrères auxquels son cœur ne s'intéresse pas le moins du monde? Nous avons des raisons de ne pas croire qu'il y ait eu un vrai commerce d'amitié entre les deux écrivains, dont l'une est précisément la conduite de Racine à l'égard de Molière. Il ne traita jamais de la sorte Vitart, Le Vasseur ou Boileau. Aussi aveugle que fût son attachement à la tragédie qu'il voulait sauver, pour un homme qui lui aurait été cher, il se fût mis en frais de quelques ménagements ; mais au contraire, il redouble

de mauvais procédés à l'égard de l'auteur des *Précieuses* puisque, l'année suivante, il lui enleva Mlle Du Parc, étoile du Palais-Royal, et dont Molière était vainement épris.

Même avant qu'aucun nuage ne se fût élevé entre eux, Racine déjà ne parlait pas de son illustre confrère comme de quelqu'un qui lui fût cher : « Montfleury a fait une requête contre Molière, écrit-il à l'abbé Le Vasseur, et l'a donnée au roi. Il l'accuse d'avoir épousé la fille, et d'avoir autrefois couché avec la mère ». Et sans doute ce « potin » renferme moins de poison que ce qu'y substitua, par pudibonderie, ce pauvre fraudeur de Louis Racine dans la version qu'il donne de cette lettre : « Il accuse Molière d'avoir épousé sa propre fille. » Pour ne pas vouloir que son père ait écrit « couché avec », le nigaud lui prête un ragot beaucoup plus atroce que celui dont nous ne pouvons nier qu'il soit coupable. Mais enfin Racine eût-il ainsi

parlé d'un homme qui lui aurait été cher? L'eût-il fait, du moins, sans un mot de réprobation et de dégoût? Nous ne le pensons pas. Dans une autre lettre, il raconte à Le Vasseur qu'au lever du roi il a trouvé Molière, « à qui le roi a donné assez de louanges; et j'en ai été bien aise pour lui : il a été bien aise aussi que j'y fusse présent... » Ce petit trait, pour innocent qu'il soit, ne témoigne pas d'une particulière bienveillance. Ne peut-on conjecturer que Racine et Molière sortaient de deux mondes trop différents pour se comprendre et pour s'aimer? Quelle entente profonde eût pu se fonder entre le comédien qui avait roulé sa bosse et couru toutes les routes de France dans le char de Thespis, et ce jeune grand bourgeois de la Ferté-Milon, fils spirituel de M. Le Maître, et en dépit de son déchaînement contre Port-Royal, suprême fleur d'une lignée provinciale et janséniste? Deux auteurs, fussent-ils touchés de la même

gloire, gardent presque toujours entre eux la distance que le sort mit dans leur première jeunesse. Leur amitié ne saurait être que de surface. Vit-on jamais les anciens « truands » même nantis, se lier par le cœur avec ceux qui ne connurent jamais la vie errante ni la faim?

Voici que se lève, pour Jean Racine, le jour de la révolte. Elle avait dû être préparée de loin par les coups de butoir de la Mère Sainte-Thècle, tels que ce fragment de lettre non datée mais qui doit être de 1663. (Louis Racine en a donné une version inexacte ; nous en publions ici le texte intégral) :

« Gloire à J.-C., au Très Saint-Sacrement.

« Ayant appris de Mlle ... que vous aviez dessein de faire ici un voyage avec M. son mari, j'étais dans le dessein de demander à notre Mère de vous voir, parce que quelques personnes nous avaient assuré

que vous étiez dans la pensée de songer sérieusement à vous, et j'aurais été bien aise de l'apprendre par vous-même, afin de vous témoigner la joie que j'aurais, s'il plaisait à Dieu de vous toucher sensiblement, et je vous écris ceci dans l'amer-tume de mon cœur, et les larmes aux yeux, que je souhaiterais pouvoir répandre en assez grande abondance devant Dieu pour obtenir de Lui votre salut, qui est la chose du monde que je souhaite avec le plus d'ardeur. J'ai donc appris avec douleur que vous fréquentiez plus que jamais des personnes dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison, puisqu'on leur interdit l'entrée de l'église et la communion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnaissent. Jugez donc, mon cher neveu, dans quelle angoisse je peux être, puisque vous n'ignorez pas la tendresse que j'ai toujours eue pour vous, et que je n'ai jamais rien désiré, sinon

que vous fussiez tout à Dieu dans quelque emploi honnête. Je vous conjure donc, mon cher neveu, d'avoir pitié de votre âme, et de rentrer dans votre cœur, pour y considérer sérieusement dans quel abîme vous vous êtes jeté. Je demanderai à Dieu cette grâce pour vous. Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai ; mais si vous êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui vous déshonneure devant Dieu et devant les hommes, vous ne devez penser à nous venir voir, car vous savez bien que je ne pourrais pas vous parler, vous sachant dans un état si déplorable et si opposé au christianisme. Cependant je ne cesserai pas de prier Dieu qu'il vous fasse miséricorde, et à moi en vous la faisant, puisque votre salut m'est si cher. »

Ces sortes d'épîtres manquent toujours leur but et ne servent qu'à persuader un libertin que ce christianisme si farouche

est incompatible avec la vie des honnêtes gens, et même avec la vie tout court : Dieu peut-il vouloir que le monde finisse ? Et qu'un jeune homme a de peine à croire qu'il est abominable d'aimer et d'être aimé ! Si, comme il est probable, Jean Racine était déjà engagé dans ses amours de théâtre, il devait sentir vivement l'injure faite à l'objet de sa tendresse. Nul doute qu'il ait inventé, à ce moment-là, ce que chacun trouve, en de telles circonstances, contre une religion dont nous nous persuadons qu'elle calomnie tout ce qui a du prix à nos yeux ; et notre révolte est d'autant plus furieuse que nous sentons plus résistante la chaîne qui nous lie au Dieu de notre enfance. Faut-il choisir ? devait songer le jeune Racine. Dieu ne peut exiger que je me détruise et c'est me détruire que d'étouffer l'œuvre que je porte. Suis-je même libre d'empêcher qu'elle naisse ? Est-il une force au monde pour empêcher cette naissance ?

Lorsque toutes mes créatures vivront, que j'aurai donné tout mon fruit, qu'il ne restera plus que de me répéter, alors peut-être, s'il est temps encore, songerai-je sérieusement à désarmer le Dieu impitoyable de M. Singlin et de la tante Sainte-Thècle, et éviterai-je du même coup d'écrire, à la fin de ma carrière, d'aussi mauvaises tragédies que celles du vieillard Corneille.

Pour l'instant, en cette année 1665, il cède à l'irritation qu'une attaque imprudente de Nicole va porter à son comble. Nicole qui avait répandu, sans beaucoup de succès, de petites lettres anonymes sur *l'Hérésie imaginaire*, s'avisa d'en écrire huit autres, sous le titre de *Visionnaires*, où il attaquait en ces termes un ennemi de Port-Royal, Maret de Saint-Sorlin : « Chacun sait que sa première profession a été de faire des romans et des pièces de théâtre, et que c'est par où il a commencé

à se faire connaître dans le monde. Ces qualités, qui ne sont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens, sont horribles étant considérées selon les principes de la religion chrétienne et les règles de l'Évangile. Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, ou qu'il a causés en effet ou qu'il a pu causer par ses écrits pernicieux. Plus il a eu soin de couvrir d'un voile d'honnêteté les passions criminelles qu'il y décrit, plus il les a rendues dangereuses et capables de surprendre et de corrompre les âmes simples et innocentes. Ces sortes de péchés sont d'autant plus effroyables qu'ils sont toujours subsistants, parce que ces livres ne périssent pas, et qu'ils répandent toujours le même venin dans ceux qui les lisent. »

Cette doctrine, pour sévère qu'elle appa-

raisse, n'est pas janséniste : Bossuet ne traite pas mieux dans sa lettre au Père Caffaro ceux qui font métier de peindre les passions, et nous savons bien que dans l'Église le débat dure encore et qu'il est de ceux qui irritent le plus un écrivain. Racine, hors de lui, répondit par une lettre sans nom d'auteur où, nous dit son fils ainé Jean-Baptiste : « Il turlupinait ces messieurs de la manière la plus sanglante et la plus amère. » Cette lettre à l'auteur des *Hérésies imaginaires* et des *Deux visionnaires* est écrite avec une verve emportée qui l'apparente aux *Provinciales*. Encore traite-t-elle d'un sujet qui nous tient plus à cœur que le débat de la Grâce. Où l'on voit la jeunesse de Racine, c'est que la prudence qu'il avait eue de ne pas signer céda à son amour-propre d'auteur lorsqu'il vit que l'abbé Testu s'appro- priaît le libelle : il cria sur les toits qu'il était de lui.

Ceci d'abord nous frappe ; la riposte va

bien au delà de l'attaque. Que Racine devait en avoir gros sur le cœur ! Il lâche d'un coup tout le venin qu'il accumulait contre les dévots ennemis de son œuvre. Il ne reste pas sur la défensive, court droit au point faible de l'adversaire, et lui assène ce coup : « Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots d'*empoisonneur public*, et de *gens horribles parmi les chrétiens*. Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole ? Non, non, monsieur, on n'est point accoutumé à vous croire si légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les Cinq Propositions ne sont pas dans Jansénius ; cependant on ne vous croit pas encore. » Il a cette raillerie qui sent déjà Voltaire : « Hé ! monsieur, contentez-vous de donner les rangs dans l'autre monde : ne réglez point les récompenses de celui-ci. » Où il passe toute mesure, c'est lorsque sa haine déterre les morts, comme le lui reproche le janséniste Du Bois dans sa

réponse, et s'en prend à la mémoire de M. Le Maître qui avait tant aimé le petit Racine. Mais ne va-t-il pas jusqu'à railler la mère Angélique, par une histoire de Capucins, la plus divertissante qui soit?

Il réfuta la réponse de ce Du Bois et une riposte de l'avocat Barbier d'Aucour par une nouvelle lettre aussi féroce que la première, où il avait beau jeu de montrer qu'aux yeux de ces Messieurs, un auteur était innocent ou coupable selon qu'il était ou non de leurs amis. Port-Royal veut bien qu'on rie quelquefois : « quand ce ne serait que d'un jésuite ». Les *Lettres provinciales* sont-elles autre chose que des comédies? « Dites-moi, messieurs, qu'est-ce qui se passe dans les comédies? On y joue un valet fourbe, un bourgeois avare, un marquis extravagant, et tout ce qu'il y a au monde de plus digne de risée. J'avoue que le Provincial a mieux choisi ses personnages ; il les a cherchés dans les couvents et dans la Sorbonne... Tantôt il

amène un jésuite bonhomme, tantôt un jésuite méchant, et toujours un jésuite ridicule. »

Cette lettre ne parut pas; on nous assure que Racine se rendit à cette réflexion de Boileau que ceux qu'il attaquait étaient les plus honnêtes gens du monde. Mais nous doutons que le Racine de ce temps-là ait pu être si aisément désarmé. Sans doute vaut-il mieux en croire cette lettre d'un janséniste inconnu à Nicolas Vitart, où il apparaît bien que Port-Royal agit en sous-main pour obliger Racine à se taire. On détenait de lui un écrit imprudent où il jurait ses grands dieux qu'il n'était pas l'auteur de la lettre à Nicole. On priait M. Vitart de faire remarquer à son cousin que le monde n'a jamais d'estime pour ceux qui déchirent les personnes à qui ils ont de l'obligation. Le correspondant de Vitart rappelle que Racine s'est vanté plus d'une fois de fonder sa fortune aux dépens de Port-

Royal, et d'entrer, grâce à ses attaques, dans les charges ecclésiastiques. Racine vieilli, en pleine Académie, put dire à l'abbé Tallemant que cette lettre à Nicole était l'endroit le plus honteux de sa vie, mais nous ne doutons pas qu'il fût fort éloigné de ces sentiments lorsqu'il consentit à ne pas publier sa seconde dia-tribe : alors le jeune ambitieux cédait à des raisons où son cœur ni sa conscience n'avaient rien à voir.

Le tort de Racine, en ce débat, est qu'ayant dans le fond raison, il se soit beaucoup moins soucié de le démontrer que de porter à l'adversaire des coups sanglants. Aujourd'hui où nous ne cessons d'être en butte aux mêmes attaques dont il s'exaspérait, nous aimerions à invoquer son témoignage ; mais ses rairgeries ne servent à rien qu'à nous confirmer ce qui est hors de cause : que M. Racine avait bien de l'esprit, et du plus méchant. Ce peintre de l'homme

aurait eu beau jeu pourtant à soutenir qu'il nous est impossible de faire mieux connaître l'homme sans servir la religion catholique. Il aurait pu faire entendre à des jansénistes, au lieu de railler les *Provinciales*, que Pascal n'a rien tenté d'autre dans son apologie (dont on devait commencer à s'entretenir, bien que les *Pensées* ne dussent paraître que trois ans plus tard) que de prouver la vérité de la religion en portant à la lumière la conformité de ses mystères avec ceux de notre cœur ; et enfin qu'un romancier et qu'un dramaturge peuvent y atteindre comme lui, et même à leur insu. Peut-être lui eussent-ils donné raison, eux qui devaient plus tard se sentir quelque faiblesse pour *Phèdre*, « malgré soi perfide, incestueuse. »

V

Cette implacabilité du jeune Racine triomphant contre Molière, contre Port-Royal, bientôt contre Corneille, peut-être révèle-t-elle un cœur, par ailleurs comblé. Un seul être accapare toutes ses puissances de tendresse ; « on n'aime plus personne quand on aime. » Notre amour confisque à son profit toutes nos réserves de faiblesse et de miséricorde. Les autres ne comptent guère ; nous n'en prenons conscience que comme d'obstacles. Rien de si factice que cette opposition entre le tendre Racine et le cruel Racine où la critique se complaît. Souvent un homme est irritable dans la mesure où il est tendre. Il ne supporte rien d'autrui parce qu'il supporte tout d'une personne unique.

Mais ce Racine qui, l'année d'*Andromaque*, en 1668, entre dans une gloire qui jusqu'en 1677 ne connaîtra pas d'éclipse, entre en même temps pour nous dans une obscurité étrange. Nous ne connaissons presque plus rien de ce triomphateur, hors ses triomphes. Son histoire se confond avec celle de ses tragédies : *Andromaque*, les larmes dont Madame en honora la lecture, les sanglantes épigrammes de Racine ; *Britannicus*, la pièce des connaisseurs, son demi-échec, les Préfaces qui chargent furieusement le vieux Corneille ; *Bérénice* : les allusions aux amours du roi et de Marie Mancini ; le jeu cruel que joue Madame de mettre aux prises sur le même sujet le jeune poète, au comble de la gloire et un vieillard illustre mais fourbu ; *Bajazet* et ses Turcs qui ne sont pas de vrais Turcs, et cette grande tuerie dans les raisons de quoi Mme de Sévigné n'entrait pas ; *Mithridate*, *Iphigénie*, les fêtes de la Cour et tous les pleurs que fait

répandre la Champmeslé ; *Phèdre*, et dans l'éclair de cette première défaite, Jean Racine, non plus l'auteur, mais l'homme qui reparaît à nos yeux, avec ce beau visage vieilli, torturé, tel que l'a peint de Troy dans le portrait qui est à Langres, et que nous reconnaissons enfin après dix ans d'une gloire qui, mieux qu'aucune ténèbre, nous le déroba.

Mais ces tragédies seules ne nous éclairent-elles point déjà le cœur qui les conçut ? Louis Racine, avec plus de subtilité qu'il n'a coutume d'en montrer, soutient que la tendresse qui règne dans le théâtre de son père ne saurait être attribuée à un caractère plein de passion et dénonce le préjugé de ceux qui s'imaginent qu'un auteur se peint dans son ouvrage. Mais il ne s'agit point d'attribuer à Racine (bien qu'on l'ait fait et non, comme nous le verrons, sans quelque apparence de fondement) aucune des violences d'une Hermione ou d'une Roxane. Les actes des

personnages sont le plus souvent, dans un drame, la part de l'invention. Intrigue, péripéties, c'est affaire de métier, et chez Racine c'est même souvent ce qu'il emprunte aux anciens, ce qu'il imite. Tant de suicides et d'assassinats nous pourraient être aussi bien contés par l'auteur le plus douceâtre, pourvu qu'il ait lu les Grecs. Mais nous verrons, quand il sera temps d'en parler, que Jean Racine, le premier chez nous, osa regarder en face les passions de l'amour ; le premier, il dépouille l'amour de ses oripeaux ; et ce qui détourna ses contemporains de s'en rendre compte, ce fut sans doute la perfection même d'une poésie inimitable ; perfection si haute qu'elle nous paraît préétablie et qu'il semble que certains vers de Racine furent non pas inventés, mais découverts. Ce miracle, aujourd'hui encore, nous entretient dans une euphorie qu'il faut vaincre pour mesurer l'apport immense de Racine. Nous y reviendrons à

loisir. Mais marquons déjà, contre Louis Racine, que l'homme qui donnait des passions une peinture si nouvelle, en avait subi le feu. A qui sut peindre l'amour, rien n'est venu de l'extérieur ; rien de neuf ne s'observe en dehors de nous ; toute découverte s'accomplit sur notre propre chair ; nous empruntons aux autres des tics, des ridicules, des manies. Un auteur qui ne fait métier que d'observer les hommes ne dépassera guère la caricature ; sans doute peut-il s'élever jusqu'à peindre des *caractères* ; mais malgré tout ce que nous devons au mérite de l'admirable La Bruyère, il a raison d'assurer qu'il rend au public ce que le public lui a prêté, et ce n'est pas beaucoup dire. Ce que les hommes espèrent de nous, c'est une vérité qu'ils puissent s'appliquer, mais une vérité dont notre unique cœur renferme les éléments : une seule parole profonde sur l'amour est le prix de tout un destin passionné.

La Du Parc, la Champmeslé : toute l'expérience amoureuse de Jean Racine tient-elle dans ces deux noms? S'il aima passionnément la première, elle mourut en 1668, l'année même d'*Andromaque*. Faut-il admettre que jusqu'à *Phèdre*, le cœur de Racine fût occupé entièrement par cette Champmeslé dont il partageait les faveurs avec beaucoup d'autres, en la compagnie desquels il faisait volontiers la débauche? C'est surtout dans ce qui touche aux choses du cœur que nous admirons l'assurance des biographes et des critiques. Parce que ces deux seuls noms de femmes ont surnagé, nous ne nierons pas l'existence de celles qui nous demeurent inconnues. La Du Parc, la Champmeslé furent les interprètes de Racine; elles doivent à ce titre de n'avoir pas sombré avec tant d'autres êtres charmants qui, mieux qu'elles peut-être, surent guider Racine dans ce labyrinthe des passions où il s'est perdu à leur suite, puis enfin, retrouvé.

Les historiens de la littérature admettent tous que « son caractère était plein de passion », selon le témoignage de Valincour, mais qu'il fut une flamme sans aliment. Il n'existe pourtant pas d'être créé pour l'amour, doué pour l'amour, qui n'ait passé sa vie à aimer. Ne soyons pas dupes des images, ni des symboles : l'amour est une flamme, mais une flamme qui crée ce qui la nourrit, et qui le créerait dans la pire solitude. Si nous admettons, avec tous ses contemporains, que Jean Racine au comble de la gloire, jeune et d'un visage noble et charmant, au milieu d'une cour la plus galante du monde, sous un roi qui déifiait ses maîtresses, si nous admettons qu'il fut rempli de la passion dont il nous a donné une peinture éternelle, reconnaissons aussi que cette passion trouva d'autres personnes à qui se prendre que ses deux interprètes officielles.

N'avons-nous point d'ailleurs le témoignage de Mme de Sévigné? Elle écrit à

propos de *Bajazet* : « Si jamais il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose ». La question ne se posait même pas pour cette vivante gazette de la Cour et de la ville : Racine jamais ne cessait d'être amoureux. Rapelons-nous ce qu'elle écrivait après *Es-ther* : « Il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. » La Du Parc étant morte alors, depuis vingt et un ans, s'il n'y avait eu que la Champmeslé pour occuper le cœur de Racine jusqu'à sa conversion, la dame n'eût-elle pas écrit : « Comme il aimait sa maîtresse »?

Dans les *Amours de Psyché* de La Fontaine, Acante (qui est peut-être Racine) s'émeut d'un récit amoureux : « Acante, qui se souvint de quelque chose, fit un soupir... » Ainsi ses amis voyaient-ils Racine : un cœur toujours troublé.

Mais avant d'atteindre cette crise de 1677 qui nous permettra d'aller plus avant dans « l'intérieur » de Jean Racine,

suivons rapidement ce faîte étincelant de son destin d'*Andromaque* jusqu'à *Phèdre*. Que le lecteur ne se choque point de cette marche précipitée : nous referons, par le dedans, toute la route.

VI

Andromaque naquit en 1668, sous les auspices d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans : « On savait que Votre Altesse Royale avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie. On savait que vous aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements. On savait enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes, dès la première lecture que je vous en fis... »

La pièce fut d'abord représentée dans l'appartement de la reine, puis en novembre, à l'hôtel de Bourgogne. Mlle Du Parc, que Racine amoureux avait enlevée l'année précédente à Molière, tenait le rôle d'Andromaque ; la Des Œillets fut Hermione, Floridor Pyrrhus et Mont-

fleury Oreste. Admirateurs et adversaires, tous passionnés, s'accordaient au moins pour reconnaître l'importance de l'ouvrage. Le parti de Corneille courut aux armes : d'Angleterre, Saint-Évremont rendit l'oracle que Racine devait avoir plus de réputation qu'aucun autre, mais *après Corneille*. Toutes les attaques contre Racine étaient inspirées par le lion devenu vieux, qui n'entendait point laisser la place et traitait son adversaire d'enjoué et de doucereux. Il avait eu en mains le manuscrit de l'*Alexandre* et avait jugé que ce débutant, dépourvu de talent pour la tragédie, ferait bien de cultiver un autre genre. Le condamné avait fait appel de cette sentence, avec un succès accablant pour son vieux juge. Soutenu par Madame et par toute la jeune cour, Racine fit front, audacieux parce qu'il était heureux. Au vrai, reproches et louanges s'attachaient à des vétilles ; pour les contemporains, le tout est de savoir si Pyrrhus n'est pas

un prince amoureux trop brutal, ou si au contraire ce roi barbare ne fait point figure d'un Céladon. Les gens du dix-septième siècle étaient bien plus préoccupés que nous ne le sommes de ce qui s'est appelé depuis : couleur locale. Ils n'acceptaient point, comme nous faisons, que la tragédie classique soit, pour tout ce qui touche au dehors, le comble du convenu et de l'artifice, et qu'elle n'ait à chercher la vérité que dans les sentiments. A propos de *Britannicus* et de *Bajazet*, les thuriféraires de Corneille s'acharneront à quereller Racine sur ses Romains et sur ses Turcs.

Il fallait que le jeune poète se sentît soutenu par toutes les puissances de l'État pour s'offrir le plaisir d'écraser des censeurs tout-puissants à coups d'épigrammes atroces. Celle qu'il décocha contre Créqui et d'Olonne passe toute mesure, si l'on se souvient que le duc de Créqui avait beaucoup moins que de l'inclination pour

les femmes, et que d'Olonne était un mari célèbre par son infortune :

La vraisemblance est choquée en ta pièce.

Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui :

Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

Le Racine de ce temps-là unit beaucoup de souplesse envers les puissants à une témérité folle ; et quoiqu'on en ait dit, cette merveille de courtisan aura toujours de ces échappées qui compromettent ses trames les mieux ourdies et qui finiront par le perdre.

Cependant Molière se vengeait de Racine en donnant à son théâtre une absurde parodie de Subligny : *la Folle querelle*. Qu'importait à l'auteur d'*Andromaque* ? Les femmes continuaient de pleurer à sa pièce, et jusqu'à Mme de Sévigné qui, bien qu'engagée dans le parti de Corneille, avouait à sa fille qu'elle avait versé « plus de six larmes », et c'était à Vitré, aux représentations d'une troupe de campagne.

Le 11 décembre 1668, Mlle Du Parc mourait en couches. Nous avons un témoignage de la douleur de son amant par la chronique rimée de Robinet qui nous montre, derrière le cercueil, les poètes du théâtre :

Dont l'un, le plus intéressé,
Était à demi trépassé.

Racine avait veillé cette agonie, sur laquelle se penchèrent de louches figures. Était-ce le fruit de leurs amours qui coûtait la vie à la malheureuse? Quand elle eut expiré, commit-il l'imprudence d'enlever une bague de cette main chaude encore? Disputa-t-il des *souvenirs* à la meute qui entourait l'alcôve?

Actrice assez médiocre, mais qui avait su tirer profit des leçons de Racine (elle l'avait connu, à l'âge de vingt-cinq ans, étant veuve déjà de l'acteur Du Parc) elle était la fille d'un certain Giacomo de Gorla, marié en secondes noces à Benoîte

Lamarre. C'est cette Benoîte Lamarre qui aurait, selon la Voisin, accusé Racine d'avoir empoisonné sa maîtresse. Il faut attendre douze ans encore pour connaître le retentissement terrible de cette mort dans la vie du poète. Notons seulement que le jeune Racine, en même temps qu'il lisait ses pièces à Madame et se poussait à la Cour, fréquentait aussi un milieu plus que suspect, puisque la Voisin y avait ses entrées. Nous savons qu'il tint sur les fonts un enfant dont la fille de la Du Parc était marraine. De même qu'entre Port-Royal et le monde, il existait des régions intermédiaires où le petit Racine fit sa mue, le milieu des honnêtes gens n'était pas plus qu'aujourd'hui séparé par des abîmes de celui des irréguliers, ni même de la crapule. Racine devait payer cher, un jour, les plaisirs troubles, les profits clandestins qu'il dut trouver alors dans de telles fréquentations.

Sa douleur ne l'empêchait pas d'être

sensible au succès des *Plaideurs*, conçus d'abord, durant cette folle année de 1668, comme une farce pour Scaramouche ; mais le fameux italien quitta Paris. Racine écrivit alors une pièce plus régulière, imitée d'Aristophane, et se servit de tous les ridicules dont il avait été le témoin au cours d'un procès « que ni mes juges ni moi, dit-il, n'avons jamais bien entendu. » Bien qu'il se flatte qu'on ait beaucoup ri à sa pièce, nous savons qu'il fallut le rire du roi pour déridier les courtisans ; et à vrai dire, s'il n'y avait pour soutenir la gloire de Racine que cette farce... Il ne laissait pas pourtant d'en être assez fier, et sans doute se flattait-il d'avoir égalé, sinon battu sur son propre terrain, Molière auquel il lance, dans sa préface, un coup de patte : « Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez longtemps réjoui le monde. Mais je me sais quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équi-

voques et de ces malhonnêtes plaisanteries qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude d'où quelques auteurs plus modestes l'avaient tiré. » Molière dut grommeler : « *Tartuffe !* »

L'année suivante, *Britannicus* échoue plus qu'à demi. C'est le temps de la grande offensive des amis de Corneille et de Corneille lui-même qui assistait dans une loge à cette première représentation dont Boursault nous a laissé un récit fameux : quoique adversaire de Racine, il reconnaît que si l'assistance est clairsemée, c'est que les marchands de la rue Saint-Denis sont allés en place de Grève assister au supplice du marquis de Courboyer. Racine, dans sa préface, répondit à Corneille par une attaque de front, et non plus par des allusions : « Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne

faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui s'avancant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros libre, qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur (allusion à l'*Attila*) ; un lacédémonien grand parleur (*Agésilas*), un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour (César dans *Pompée*), une femme qui donnerait des leçons de

fierté à un conquérant (Cornélie dans *Pompée*). Voilà sans doute de quoi faire écrier tous ces messieurs. »

Britannicus plut surtout à la Cour où Agrippine, Néron, Narcisse, Burrhus ni même « la fameuse Locuste » n'étonnaient personne. Nous savons par le témoignage de Boileau que la fureur de Néron à monter sur le théâtre détourna Louis XIV de figurer dans les ballets. Tel était alors le prestige de Racine. Il entre dans le jeu cruel de Madame lorsqu'elle songe à lui donner la joie de vaincre Corneille à la face du monde. On assure qu'elle choisit elle-même ce sujet de Bérénice fait à souhait pour Racine. Elle l'avertit qu'il pouvait oser des allusions aux jeunes amours du roi avec Marie Mancini et avec elle-même. Mais la mort allait la sevrer du plaisir de se reconnaître sous les traits de la reine de Palestine.

Les dés étaient pipés et le grand Corneille d'avance battu. Non content d'ac-

caparer la seule troupe qui sût jouer le tragique : celle de l'hôtel de Bourgogne, Racine réussit à faire passer sa pièce huit jours avant le *Tite et Bérénice* de Corneille (22 novembre 1670). D'ailleurs, cette élégie dialoguée n'alla pas aux nues et Boileau même fit des réserves. Il ne suffit pas à Racine de l'emporter sur Corneille ; dans la préface, il charge encore son vieil ennemi à terre, il le piétine : « Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher durant cinq actes

leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. »

Ce n'était point, pour Racine, le temps d'avoir pitié : La Champmeslé prêtait au rôle de Bérénice une voix qui, nous dit La Fontaine, allait droit au cœur. Cette petite fille de Des Mares, président au parlement de Normandie, et femme du médiocre mais intelligent acteur Champmeslé (ou Chammelay) avait enchanté Racine en interprétant le rôle d'Hermione. Louis assure qu'elle ne fût arrivée à rien si son père ne s'en était mêlé ; il n'y mit peut-être d'abord que de la patience, puis ne laissa pas d'y trouver bientôt de l'agrément. Que lui fut au juste une femme dont les contemporains ne semblent guère avoir aimé que la voix, et dont ils s'accordent pour témoigner que sa peau n'était pas blanche et qu'elle avait les yeux extrêmement petits et ronds ? Aima-

t-il farouchement une personne que Mme de Sévigné, qui ne prenait point au tragique les amours de son fils Charles, appelait plaisamment sa belle-fille, et cela en avril 1671? A propos de la Champmeslé, Boileau écrivit un jour à Charles-Amédée de Broglie : « Vous étiez alors assez épris d'elle et je doute que vous en fussiez rigoureusement traité. » Il y en eut d'autres, sans compter M. de Clermont-Tonnerre qui fut du dernier bien avec elle long-temps avant de supplanter ouvertement Racine. Le poète qui buvait beaucoup de champagne parmi tout ce beau monde à la table des Champmeslé, doutait si peu d'être la sixième roue du carrosse, qu'il écrivit à ce sujet une épigramme grossière ou tout au moins qu'il y collabora. Une femme dont il se montrait si peu avare, put-elle être sa profonde passion? L'auteur et l'interprète, comme c'est encore souvent l'usage, « étaient ensemble ». Mais le drame secret de Racine a pu se

jouer ailleurs. Aussi dévot qu'il fût devenu en 1698, nous admirons qu'il ait osé parler à son fils Jean-Baptiste de la Champmeslé mourante sur ce ton détaché : « M. de Rost m'apprit avant-hier que la Chamellay était à l'extrême, de quoi il me parut très affligé ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guère apparemment, je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie. » Et quelques jours plus tard : « ...Je vous dirai, en passant, que je dois réparation à la mémoire de la Champmeslé qui mourut avec d'assez bons sentiments après avoir renoncé à la comédie, très repentante de sa vie passée, mais surtout fort affligée de mourir. »

C'est vrai qu'il l'avait quittée alors depuis plus de vingt ans et que peut-être il ne répugnait pas à donner le change aux siens, comme en témoigne l'insistance naïve de Louis, dans ses mémoires, pour

nous persuader qu'il n'y eut rien de coupable dans les relations du poète et de la comédienne. On reproche à un fils d'embellir l'image de son père, sans songer que presque toujours c'est le père qui, de son vivant, a tracé de lui-même le modèle idéal auquel ses héritiers devront se conformer. L'instinct de l'homme le plus sincère n'est pas de l'être avec ses enfants ; et il est remarquable que de notre temps où les écrivains montrent une telle passion de sincérité et une si forte inclination à exhiber le pire d'eux-mêmes, ils semblent s'être donné le mot pour ne pas donner la vie. S'il n'avait abandonné sa progéniture, Rousseau eût-il osé écrire *les Confessions* ?

Et si André Gide...

Ce fut d'ailleurs la chance de Racine de laisser un fils bien propre à être dupé et qui eut la naïveté d'écrire : « De tous ceux qui ont fréquenté (mon père) dans le temps qu'il travaillait pour le théâtre,

aucun ne m'a nommé une personne qui ait eu sur lui le moindre empire... » Comme si les gens eussent osé rapporter à ce fils dévot ce qu'ils savaient à ce sujet !

C'est en 1672-73, dans le plein de sa passion pour la Champmeslé, et alors qu'il témoigne de si médiocres dispositions pour la jalousie, que Racine crée la jalouse Roxane de *Bajazet*. Le clan de Corneille recommença sur tous les tons l'absurde reproche touchant ces Turcs qui ne sont pas de vrais Turcs ; au vrai, aucun drame romantique atteignit-il jamais à nous rendre cette atmosphère de sérail lourde, confinée, étouffante, avec son peuple tremblant et féroce d'esclaves, d'eunuques, de muets ? L'obstination nous frappe des salons de ce temps-là à n'aborder un ouvrage que par ses plus petits côtés. Bien que les critiques fissent rage, il est remarquable que les préfaces de Racine deviennent modérées de ton, et laissent

en paix Corneille. Sans doute est-il au comble de la faveur ; le voici, en 1674, trésorier de France à Moulins, titre qui confère l'anoblissement transmissible aux enfants. Le grand Condé l'adore et les plus grands seigneurs sont de ses amis : les Mortemart, Mmes de Thianges et de Montespan, d'Effiat, le duc de Chevreuse, Colbert. Pourtant, nous allons voir, au moment de *Phèdre*, que le succès ne diminue en rien l'irritabilité du poète ; l'apaisement qui se fait en lui, vers 1673, annonce les douces mais passagères influences que jamais n'a cessé d'épandre de loin l'Académie française sur ceux qui en tentent l'approche. Alors les plus fieilleux montrent de la suavité, et les plus vindicatifs remettent leur vengeance au lendemain du jour où ils occuperont enfin leur fauteuil. Racine s'assit dans le sien le 12 janvier 1673, succédant à La Motte le Vayer. Sa harangue fut si médiocre qu'elle n'a pas même été conservée ; au

témoignage de Louis Racine, il la prononça à voix basse et tout le succès de la journée fut pour Fléchier, reçu à la même séance.

L'année suivante, le roi exigea pour Versailles la primeur d'*Iphigénie*. Ce fut à l'occasion des divertissements qu'il donna à toute sa Cour, au retour de la conquête de la Franche-Comté. Félibien a laissé une relation de la fête et décrit le théâtre dressé pour *Iphigénie* au bout de l'allée qui va dans l'orangerie. C'est un étrange assemblage de grottes rustiques, de candélabres, de grenadiers, de statues d'or, de fontaines et de tritons. Que le poète eût encore ses puissantes griffes, nous le savons par l'épigramme fameuse dont il accabla l'académicien Leclerc et Coras qui avaient eu le front d'écrire eux aussi une *Iphigénie*; première ébauche de ce qui allait être tenté bientôt, par la même méthode, mais avec plus de bonheur, contre *Phèdre*.

Bien que deux années dussent encore s'écouler avant *Phèdre*, il ne faut pas croire que Racine ait pu changer durant ce temps-là au point d'être un autre homme en 1677 que le mauvais coucheur qu'il fut toujours, et de rejeter sur ses ennemis seuls tout l'odieux de la fameuse dispute. Il est certain qu'à l'instigation du grand seigneur poète et bel esprit, Philippe Mancini, duc de Nevers, et de l'orgueilleuse duchesse de Bouillon, sa sœur, Mme Deshoulières alla chercher un jeune poète rouennais, Pradon, auteur de deux tragédies misérables, pour opposer un second Hippolyte à celui de Racine. Mais enfin c'était recommencer, à leurs risques et périls, le jeu de *Bérénice*. Quelles raisons avait donc Racine pour redouter d'être battu? Ceci est indéniable; il intrigua auprès de Louis XIV, s'efforça d'obtenir que défense fût faite à son obscur rival de faire jouer sa pièce. Voilà une des actions les plus basses de

Racine. La duchesse de Bouillon et sa cour de beaux esprits sans doute était dangereuse. Il reste à Racine la honte d'en avoir eu peur.

Phèdre qu'on étouffait même avant que de naître,
Par l'ordre de Louis sut se faire connaître,

dit Pradon dans son Épître à Madame la Dauphine. On lui mit encore bien d'autres bâtons dans les roues : « Mon lecteur, a-t-il écrit, ne pourra pas apprendre sans rire que ces messieurs veulent ôter la liberté aux auteurs de faire des pièces de théâtre, aux comédiens de les jouer, aux libraires de les imprimer, et même au public d'en juger. »

Cependant Racine réussissait, comme pour *Bérénice*, à faire passer sa pièce quelques soirs avant que Pradon pût donner la sienne. Est-il vrai, comme l'assure Louis, que la duchesse de Bouillon ait loué les deux salles de l'hôtel de Bourgogne et du Palais-Royal, pour les six

premières représentations, et qu'il lui en coûta quinze mille livres? Le fait a été contesté, au moins pour la première. Le certain est que Valincour vit Racine « au désespoir » du succès de son rival. L'eût-il été, s'il ne s'était agi que d'une réussite obtenue par le stratagème de la duchesse de Bouillon? Pradon paraît avoir triomphé tout le mois de janvier 1677. A un sonnet du duc de Nevers (ou de Mme Deshoulières) contre *Phèdre*, Racine et Boileau, ou tout au moins les amis de Racine et de Boileau : le chevalier de Nantouillet, Fiesque, d'Effiat, Guilleragues et Manincamp, répondirent sur les mêmes rimes par un autre sonnet dont Bussy-Rabutin assure qu'il n'y eut jamais rien de si insolent : « Deux auteurs, écrit Bussy au Père Brûlart, reprochent à un officier de la Couronne qu'il n'est ni partisan, ni guerrier, ni chrétien ; que sa sœur, la duchesse de Mazarin, est une coureuse, et qu'il a de l'amour pour elle, quoiqu'il

soit Italien. Et bien que ces injures fussent des vérités, elles devaient attirer mille coups d'étrivière à des gens comme ceux-là... » Si Racine ni Boileau ne furent bâtonnés, comme le duc de Nevers se vanta de l'avoir fait, ils le durent à une protection toute-puissante : « Si vous n'avez pas fait le sonnet, leur écrivit le fils du grand Condé, venez à l'hôtel de Condé, où M. le prince saura bien vous garantir de ces menaces, puisque vous êtes innocents ; et si vous l'avez fait, venez aussi à l'hôtel de Condé, et M. le prince vous prendra de même sous sa protection, parce que le sonnet est très plaisant et plein d'esprit. »

C'est trop simple de dire que le dépit fit tomber la plume des mains de Racine. Aucun doute qu'en ce mois de janvier 1677 il ait senti passer la défaite ; mais si le vent n'en eût soufflé que du côté des Mancini, des Deshoulières et des Pradon,

il était homme à s'irriter certes, à perdre toute mesure, non à rendre les armes. Racine, à ce moment-là, heurte du front un obstacle que nous ne voyons pas d'abord. Durant les deux années mystérieuses entre *Iphigénie* et *Phèdre*, des événements mal connus ont agi sur cet ambitieux : des événements d'ordre intérieur, un sourd réveil de cette religion qui, une fois reçue dans l'enfance, peut ne s'éliminer jamais? Ce sera à voir. Des menaces du dehors? mais lesquelles? Peut-être ce tacticien, à un tournant périlleux, ne cède-t-il à la poussée de la Grâce que parce qu'il s'agit aussi de son salut temporel. Nous commençons à le connaître un peu, Jean Racine : ceux de sa race s'agitent encore au milieu de nous ; ceux qui ne se résignent pas à perdre la partie, qui n'acceptent pas que la vie soit une partie qu'il faut toujours perdre. Jean Racine jamais ne consentit à être battu. A toute extrémité, la religion peut lui

être apparue comme la chance suprême, comme la carte dernière. Non qu'à trente-sept ans, il juge raisonnable de mettre là-dessus tout son enjeu ; l'art de vivre c'est de ne s'éloigner d'une source que lorsqu'elle paraît épuisée ; s'il en est une qui s'épuise peut-être : la poésie dramatique, à laquelle Racine buvait à longs traits, la religion, du moins, ne semble jamais tarie ; il en restera toujours cela : une espérance. Tout est peut-être concerté dans la conduite d'un Racine ; ce qui ne signifie pas que tout soit le fait de sa volonté libre. Pascal disait des événements qu'ils sont des maîtres que Dieu nous donne de sa main ; il en est de plus d'une sorte que nous allons voir fondre sur Racine, à ce tournant de son destin ; mais il n'a pas souffert d'en être dominé : Racine le lucide. Toujours il fut, comme l'Ulysse de son cher Homère, à la hauteur des circonstances ; il a su être tout ce qu'il a voulu.

Il n'empêche que son renoncement à la poésie est un sacrifice démesuré, la plus grande exigence de Dieu. Son renoncement à la poésie? Osons d'abord affirmer qu'il n'appartient à aucun créateur de décider, à froid, qu'il ne créera plus. Lorsqu'il a dit son dernier mot, qu'il a donné tout son fruit, il peut s'imiter lui-même et, grâce au métier, continuer de produire : ainsi fit Corneille. En revanche, aucune volonté de sacrifice ne peut retenir de force en lui ce qui déjà y prend vie, et demande à voir le jour. Que restait-il de puissance créatrice à Racine au moment de *Phèdre*? ou du moins quelles ressources lui réservait encore la Tragédie? Pour y voir clair, il faut remonter à la naissance de toute l'œuvre racinienne, la plus *achevée* qui existe dans notre littérature et qui atteint dans *Phèdre* son achèvement.

VII

A une société dont les poètes, les auteurs de romans et de tragédies, considéraient l'être aimé comme un objet qu'il faut conquérir, *Andromaque* enseigna qu'il est inaccessible. Selon le jeu d'amour chevaleresque et précieux, il n'était guère de maîtresse qui ne se laissât vaincre de haute lutte, ni de cruelle qu'on ne pût à la fin adoucir. Aussi long que fût le temps d'épreuve, un amant passionné recevait un jour la récompense d'avoir servi fidèlement sa belle « sous des cheveux châtais et sous des cheveux gris ». L'impuissance sans nom d'Oreste devant Hermione, l'inexistence même d'Hermione devant Pyrrhus, c'est cela que le monde n'osait plus regarder en face, qu'il avait

oublié depuis les grands anciens et que Racine dérobe à Euripide. Racine rompt avec cette convention d'un jeu d'amour tendre et charmant où il ne faut jamais désespérer. Il ne rompt pas d'un coup : le faux dans les sentiments dépare encore *Alexandre*, et il ne cessera d'y avoir, dans toutes ses tragédies et jusque dans *Phèdre*, des roucoulements.

Il n'empêche que, dès les premières paroles, nous savons qu'Oreste n'attend rien d'Hermione, ni Hermione de Pyrrhus, même lorsqu'ils s'efforcent de se duper. Dès l'entrée de cet enfer, ils ont perdu toute espérance. Ce que certains jugent, dans la tragédie classique, comme le comble de l'artifice : les « fureurs », les « imprécations », voilà qui, dans Racine, paraît le plus humain ; que peuvent tenter ces malheureux ? Rien ne sert de rien ; ni tendresse ni menaces. C'est que l'être chéri ne nous voit pas, ne nous entend pas. Il est lui-même orienté vers

un autre ; possédé lui aussi, il appartient à son soleil, à son aimant. Aucune force au monde ne peut le détourner de ce qu'il aime, ni le tourner vers ce dont il est aimé. Si parfois il jette un regard sur le cœur qu'il torture, c'est qu'il songe à s'en servir pour vaincre le cœur par lequel il est torturé. Sa victime n'existe à ses yeux que pour désarmer son propre bourreau ; ainsi Hermione consent à écouter Oreste ; ainsi Pyrrhus feint de revenir à Hermione. Trêve illusoire ; eux-mêmes n'y croient pas ; sauf Pyrrhus parce que lui seul a une raison de ne pas désespérer : son Andromaque est, elle aussi, possédée, mais par un mort. Oreste n'a aucune réalité pour Hermione, ni Hermione pour Pyrrhus ; mais Pyrrhus existe aux yeux d'Andromaque : le dernier des vivants a toujours des chances de l'emporter sur un souvenir, fût-ce le souvenir d'Hector ; rien n'entretient les souvenirs, hors le désir d'une chair vi-

vante. Le temps travaille pour Pyrrhus, il a l'oubli comme allié. Andromaque s'aide, il est vrai, de sa vertu, et songe à sa gloire ; c'est justement l'espèce d'obstacle qu'un grand amour à la fin surmonte. Cela seul demeure infranchissable à la passion : le barrage d'une autre passion, puisque aux yeux de l'objet cheri, elle nous frustre de la première chose indispensable : de l'existence. Rien n'est si beau, dans *Andromaque*, qu'un cri d'Hermione au quatrième acte. Pyrrhus, revenu pour toujours à sa chère troyenne, tente auprès d'Hermione une visite de convenance ; le maladroit ne prononce pas une parole qui n'atteigne en plein le cœur de sa victime. Il juge habile de prendre à la lettre ses ironies et feint de croire qu'elle ne l'a jamais aimé. Hermione éclate alors, se livre toute à une fureur d'adoration (« je t'aimais, inconstant, qu'aurais-je fait, fidèle ! ») Mais soudain, la folle s'interrompt ; elle découvre que Pyrrhus, la

tête un peu détournée, *ne l'écoute même pas*; l'entend-il seulement? Il est ailleurs, à mille lieues de cette furie; alors seulement peut-être saisit-elle que son corps, que son cœur, que tout ce qui est Hermione n'existe pas aux yeux du bien-aimé, qu'elle ne possède à ses yeux aucune réalité :

Vous ne répondez point? perfide, je le voie,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi!
Ten cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus...

Elle n'attend rien, désormais, du poignard dont elle arme Oreste, que ceci : obliger Pyrrhus expirant à penser que c'est elle, Hermione, qui le tue, le forcer de croire à l'existence d'Hermione, à la passion d'Hermione, au moins durant cette seconde-là.

Racine, qui avait une connaissance habituelle, quotidienne, du pouvoir absolu, fut

hanté par le néant de cette toute-puissance devant les passions de l'amour. Si Oreste pour attendrir Hermione, si Hermione pour flétrir Pyrrhus ne possèdent rien que leur tendresse même, en revanche Néron, Mithridate, Roxane détiennent le suprême pouvoir et peuvent dire à ceux qu'ils chérissent : « Aime-moi ou meurs. » Mais il n'appartient pas à l'être aimé de choisir de vivre. Bajazet le voudrait, lui qui s'efforce de feindre, qui consent à courber la tête devant l'animale petite esclave de qui dépend tout son destin. Il s'abaisse vainement : rien n'est si lucide que la passion d'une Roxane, ni moins aveugle que cette fureur. Ceux qui se laissent prendre à des simagrées, c'est qu'ils n'aiment guère ; ou ce sont des lâches que cela repose d'être dupes. Le feu connaît le feu, on ne le trompe pas. Roxane n'eût-elle découvert le secret d'Atalide et de Bajazet, n'en aurait pas moins connu leur trahison, avant même de posséder Ba-

jazet. Nous ne savons pas toujours qu'on nous aime, mais nous savons presque toujours que nous ne sommes pas aimés.

Racine, semble-t-il, ne voit profondément la passion qu'arrêtée, que refoulée. Il n'en prend conscience que comme d'une vague toujours furieuse, toujours vaincue. Il n'y sait voir que cette obstination aveugle, cette immense force inutile qui se résout en écume. Ses amants heureux n'existent guère et, n'était l'adorable vers racinien, nous souffririons mal tant de fadeur. Racine ignore le frémissement de Juliette quand Roméo l'approche. Seule de ses amantes aimées, la reine Bérénice existe parce que, toute chérie qu'elle soit, sa passion trouve une résistance et que Titus la sacrifie à Rome. La seule vivante des amantes aimées, elle l'est beaucoup moins, pourtant, que les désespérées, Hermione, Roxane et Phèdre. Pour Junie et Atalide, elles ne sont palpitantes que de-

vant leurs bourreaux : Néron, Roxane. Les héroïnes raciniennes prennent corps, prennent vie, en proportion de l'obstacle contre lequel leur passion se précipite et se brise.

Des hommes rêvent de capter la puissance des marées ; ainsi, autour de ces passions furieuses et vaines, des habiles rôdent, des politiques, persuadés que ces forces obscures aideront à leur avancement. Mais tout comme le pouvoir suprême de Néron ou de Roxane, les profonds calculs de Burrhus, d'Agrippine, de Narcisse, d'Acomat, sont vaincus par ces lames de fond qui emportent tout.

Non moins que dans ses « amantes insensées », Jean Racine s'est exprimé dans ses courtisans et dans ses affranchis, observateurs glacés des passions de leurs maîtres. Leur passion, à eux, est de jouer dangereusement avec le feu, et de se pousser le plus loin possible en utilisant

les cœurs désordonnés de qui dépendent leur fortune et leur vie. A quoi sert de s'aveugler? Racine, certes, ne fut pas que cela ; mais il fut aussi cela : un homme qui passe du service de la Montespan à celui de la Maintenon. Il fut l'écrivain dont Saint-Simon nous rapporte « qu'il prêta sa belle plume pour polir les factums de M. de Luxembourg », et aussi que le roi et Mme de Maintenon « envoyoyaient chercher Racine pour les amuser » ; il fut le courtisan qui, au dire de Spanheim, envoyé de l'électeur de Brandebourg, « complimente avec la foule, blâme et crie dans le tête-à-tête, s'accommode à toutes les intrigues dont on veut le mettre. » Directeur de l'Académie française en 1678, il terminait ainsi un discours : « Tous les mots de la langue, toutes les syllabes nous paraissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instruments qui doivent servir à la gloire de notre illustre protecteur. » Plus tard, en 1685,

il devait avoir le front d'appeler Louis XIV : « le plus sage et le plus parfait de tous les hommes. » Racine qui définit un jour le monde : « Une grande bête ! On étudie ses inclinations, on trouve bien ce qu'il trouve bien, mal ce qu'il trouve mal... » nous concevons qu'il n'ait point cherché seulement dans les auteurs anciens les maximes de Narcisse, ni les préceptes d'Acomat.

Acomat et Narcisse sont au dedans de lui, mais aussi Roxane et Hermione. C'est en lui que se meuvent les grandes forces obscures qu'il incarne dans ses princesses furibondes ; forces toujours pareilles d'une tragédie à l'autre. N'eut-il pas conscience de ce piétinement ? Sans doute, Racine, après *Bajazet*, craint de se répéter, cherche ailleurs : *Mithridate*, le moindre de ses chefs-d'œuvre, et dont Dangeau nous dit qu'elle était la comédie qui plaisait le plus au roi (comme aussi à Charles XII et au prince Eugène) en dépit de Monime, tire

son intérêt d'une peinture historique à l'usage des conquérants. *Iphigénie* marque mieux encore chez son auteur le parti pris d'étouffer en lui l'éternelle Hermione, l'éternelle Roxane et de ne plus laisser passage à leur monotone furie. *Iphigénie* est une étude parfaite d'après l'antique. Le poète se détourne de son propre cœur ; mais comme la Cour et la ville attendent sa tragédie de chaque année, il copie Euripide (comme un tel maître sait copier). Le monde ne s'y trompe pas et déjà les dévots se réjouissent de ce qu'il n'y a presque point d'amour dans cette pièce. Un jésuite, Pierre de Villiers, dans son *Entretien sur les tragédies de ce temps*, s'exprime ainsi : « On peut dire que le grand succès de l'*Iphigénie* a désabusé le public de l'erreur où il était qu'une tragédie ne pouvait se soutenir sans un violent amour. »

Racine résistera deux années encore à la femme qu'à plusieurs reprises il a mise

au monde, et qui demande une fois encore à renaître ; une dernière fois ? Et le poète le pressent-il ? Le certain est que sa créature, qu'il porte plus longtemps que les autres, se nourrit aussi de lui-même plus que n'ont fait Hermione et Roxane. Nous ne savons presque rien de ce que fut sa vie cachée de 1675 à 1677 ; mais cette *Phèdre* conçue durant ces années mystérieuses, de quelle expérience nous apparaît-elle chargée ! Ici, impossible de ne pas nous rappeler le visage souffrant du portrait de Langres.

Phèdre, cette reine mourante et dont se dérobent les genoux, si elle appartient à la même race que les autres amantes raciniennes, nous révèle dès ses premières plaintes qu'elle se meut dans un autre univers : Hermione, Roxane suivaient la loi de leur sang ; elles ne connaissaient aucune autre loi que la chair et le sang ; elles se précipitaient, somnambules, vers l'objet de leur faim ; elles n'imaginaient pas qu'elles pussent offenser personne.

Racine communique à Phèdre, durant les années qu'elle se forme en lui, cette certitude fatale au bonheur humain, que l'amour charnel est le mal, le mal que nous ne pouvons pas ne pas commettre.

Pour nous expliquer ce réveil du sang chrétien de Racine aux abords de la quarantaine, il ne serait besoin d'aucune raison que ces abords même. Tout autant que le démon de midi, existe l'ange de midi. Le jour de ses quarante-deux ans, Jules Renard écrit dans son journal : « La mort m'apparaît comme un grand lac dont j'approche et dont les contours se dessinent. » Alors l'homme sent la fatigue du passé qu'il tire après lui ; alors notre destinée prend figure ; elle revêt déjà pour nous son aspect éternel, et nous ne sommes plus assez aimés pour en être divertis. Étonnement de ne plus inspirer l'amour qui, dans la jeunesse, entretenait en nous cet enivrement léger, propre à nous détourner des pensers sombres. De la Champ-

meslé, il est certain que Racine, vers le temps de *Phèdre*, ne tire plus que de la douleur. Peut-être supporta-t-il moins aisément de n'être pas le seul aimé, quand il s'aperçut qu'il n'était pas le plus aimé. Les amants de cœur ne se résignent jamais à ne plus l'être. Il faudrait toute sa vie avoir été trompé, pour ne point souffrir de reconnaître dans son miroir, un triste matin, la tête repoussante d'Arnolphe. Que ce fût de Troy le peintre ou Clermont-Tonnerre, ce n'était plus Racine que la Champmeslé chérissait. Sur le déclin de leurs amours, nous ne savons rien, sauf ce que nous laisse entrevoir cette anecdote rapportée par Brossette : « La première représentation de la *Phèdre* fut donnée à Versailles devant le roi et Mme de Montespan. La Champmeslé ne voulait point absolument réciter ces vers :

...Je ne suis point de ces femmes hardies
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

mais M. Racine ne voulut jamais consentir qu'elle les retranchât. Bien des gens les remarquèrent dans la représentation. »

Nous imaginons aisément le ton d'une dispute entre les amants sur un tel sujet, qui est celui qu'une femme perdue de mœurs ne nous pardonne jamais de toucher à propos d'elle. Racine, surtout s'il souffrait, ne dut pas lui ménager quelques-unes de ces railleries mortelles qu'il n'était pas accoutumé à retenir. Sans doute avait-il déjà inspiré, sinon écrit, les vers obscènes qui couraient sur sa maîtresse :

De six amants contents et non jaloux
Qui tour à tour servaient madame Claude...

Rien de si propice au réveil des profondes impressions chrétiennes dans un cœur, que cette salissure d'une liaison finissante, que ce déclin boueux. Il faut alors avoir été, dès l'enfance, imperméable au christianisme, comme fut Stendhal, pour juger avec lui que la chasteté est une

vertu comique. Racine, en quittant au petit jour l'hôtel de la rue Visconti où vivait la Champmeslé, dut, vers ce temps-là, se souvenir souvent des « anges mortels », des vierges de Port-Royal dont, adolescent, le ravissaient les plaintes.

Mais Racine veut que la religion soit vraie, comme nous voulons que tel remède guérisse. *Il n'a pas la passion de la connaissance.* Avec Boileau, tous leurs discours tournent autour d'un cas de prosodie ou de l'interprétation d'un texte. Il ignore l'inquiétude religieuse et retrouve sa foi parce qu'il en a besoin. Nulle part, elle n'est mise en question par le poète qui, jusque dans ses désordres, pressentait que ce refuge lui serait ouvert un jour et qu'il s'y reposerait d'avoir été lui-même. Esprit positif, un instinct profond le pousse aux pâturages dont il sait que l'herbe lui est salutaire.

Qu'avant toute cabale, il fût désireux de faire la paix avec ses anciens maîtres,

la préface de *Phèdre* en témoigne. Il suffit de rappeler le passage fameux où après avoir assuré qu'il n'avait point fait de tragédie qui mette mieux en honneur la vertu, et s'être loué de ce que les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses, il ajoutait : « Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes, célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeraient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir... »

Durant ces deux années, nul doute que Racine enfante *Phèdre* dans une angoisse où la religion a sa part ; et ce Dieu qui le tourmente, n'est pas celui des jésuites ni du roi. Racine faux dévot ? Ce n'est pas soutenable. Que le roi ait fait beaucoup pour l'éloigner du théâtre, nous le verrons en

son temps. Mais c'est encore l'époque où il crée lentement sa dernière tragédie profane. L'esprit religieux dont il l'imprègne n'a rien de commun avec celui dont les habiles commencent de faire parade à la Cour. Le Dieu de Saint-Cyran pèse effroyablement sur Phèdre. Si Racine songe à séduire quelqu'un, ce n'est pas Louis XIV, mais le grand Arnauld et tous les saints qu'il a outragés.

Il n'a jamais cessé de croire à ce que Nicole, un jour, lui mit en tête : il est un empoisonneur, il a perdu des âmes ; il en perdra tant que ses ouvrages seront représentés au théâtre. Il est le poète de son siècle, d'un siècle où l'ambition et l'amour ont armé tant d'Orestes et de Roxanes, où le poison de Locuste a fait expirer tant d'esclaves et de princes : « *...la savante Locuste a redoublé pour moi de soins officieux...* »

Il y a de la terreur dans *Phèdre*. Racine, durant ces deux années, dut avoir peur.

Peut-être se sent-il tenu, tenu par un Dieu qui se sert contre lui des anciens complices de ses péchés. Nourri dans la foi en une providence qui agit sur nous par des volontés particulières, rien ne lui arrive qu'il n'y voie le signe de desseins adorables et terrifiants. Et il lui advint, en effet, une aventure faite pour impressionner de plus braves. Sans doute avait-il changé de vie depuis deux années déjà lorsque, le 21 novembre 1679, devant la Chambre Ardente, la Voisin l'accuse d'avoir, onze ans plus tôt, empoisonné sa maîtresse la Du Parc. Elle affirme que Racine « ayant épousé secrètement Du Parc, était jaloux de tout le monde et particulièrement d'elle, Voisin, dont il avait beaucoup d'ombrage et qu'il s'en était défait par poison, à cause de son extrême jalouse, et que, pendant la maladie de Du Parc, Racine ne partait point du chevet de son lit, qu'il lui tira de son doigt un diamant de prix, et avait

aussi détourné les bijoux et principaux effets de Du Parc, qui en avait pour beaucoup d'argent. »

C'est sans doute l'historiographe du roi, bien en cour, marié, déjà père de famille, que vise Louvois dans sa lettre écrite le 11 janvier 1680 au conseiller d'État Bazin de Bezons : « Vous trouverez ci-joint les ordres du roi nécessaires pour faire arrêter la dame Larcher ; ceux pour l'arrêt du sieur Racine vous seront envoyés aussitôt que vous le demanderez. » Mais de ce que la mine n'éclata que deux années plus tard, on ne saurait conclure que dans le temps qu'il écrivait *Phèdre*, le poète ignorait tout de cette menace souterraine : de celle-là, ou d'une autre. Nul auteur ne fit moins pour se faire pardonner son génie. Tant de malignité dans le triomphe risque de coûter cher à ceux qui n'ont pas une vie toute pure. Racine, sans doute, n'eut guère de peine à se disculper (d'autant moins que son accusatrice ne donnait

aucune preuve et que Bazin de Bezons était son confrère à l'Académie). Mais enfin ce qui remontait à la surface, du fond de sa jeunesse effrénée, avait de quoi le faire pâlir, lui qui avait appris dès l'enfance qu'il n'est point d'acte célé aux yeux de l'Être infini. Si nous ne sommes pas toujours coupables de ce dont le monde nous accuse, d'autres fautes inconnues du monde demeurent un secret entre Dieu et nous. Racine a-t-il fait avorter la Du Parc? A-t-il, sans le vouloir, causé la mort de sa maîtresse? Cela seul est certain : jeune, il avait adoré de vivre dans un monde interlope, il avait eu partie liée avec ces êtres qui ne lâchent pas toujours leurs complices du beau monde, quand ceux-ci les veulent lâcher. « Nos actes nous suivent. » Ceux du jeune Racine, après dix ans, n'avaient pas fini de proliférer. Comme alors il dut sentir croître son amour pour le roi! Quelle consolation que de se savoir chéri de lui, que de se

blottir dans l'ombre de son trône et de sa maîtresse et d'embrasser les genoux sacrés ! Le roi ; Dieu.

Ainsi *Phèdre* naît dans ce grand trouble : de toutes les tragédies de Racine, après *Iphigénie*, la plus fidèlement imitée d'Euripide (et de Sénèque), la moins originale en apparence ; et pourtant la plus « racinienne », celle où Racine livre tout son secret ; œuvre unique, irremplaçable ; copie qui ne ressemble à rien. Non peut-être le chef-d'œuvre de Racine, car le personnage de Phèdre concentre en lui toute l'humanité de la pièce. Le soleil luit pour elle seule, contre elle seule. Les autres humains n'existent pas. Hippolyte même n'apparaît que dans la fulguration du désir de Phèdre. Euripide pourtant fournit à Racine un adolescent chaste, trop chaste, un enfant qui court les forêts ; pure et trouble figure où la Cour peut-être aurait vu des allusions à tels sei-

gneurs qui, à l'exemple de M. de Créqui, ne tournaient pas vers Diane, hélas, la ferveur dont ils frustraient le sexe. « Qu'auraient pensé les petits maîtres d'un Hippolyte ennemi de toutes les femmes? » écrivait Racine. Quelles mauvaises plaisanteries n'auraient-ils point faites? » Au vrai, nous sommes bien résignés à ne voir personne, dans la pièce, hors la fille de Minos. Aricie a raison d'exister, puisque, sans elle, Phèdre n'eût pas poussé le cri immortel :

Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi!

La face exténuée de Phèdre attire toute la lumière : à l'entour, des ombres s'agitent. Les mots brûlants d'Hippolyte à Aricie (*Présente je vous fuis, absente je vous trouve...*) ne semblent pas lui appartenir : il les a dérobés à Phèdre.

Deux protagonistes : Phèdre et Dieu. Un poète soumet au tribunal de Dieu le procès de l'amour humain. Ce qui est par-

dessus tout interdit au chrétien, c'est cela même qui paraît le plus mêlé à son sang ; cela qui lui vient des morts dont il est issu ; qui, à la fois, intéresse les régions basses de son être et usurpe toutes ses puissances de sacrifice, de dévouement, de renoncement.

Le miracle de *Phèdre* est d'exprimer, en quelques centaines de vers, les plus beaux qu'aucun homme ait jamais conçus, les deux aspects du même amour qui tourmente les humains. Le plus simple amour, d'abord ; car en dépit de la fable, rien de moins criminel que le trouble de Phèdre ; rien de réel n'y répond à ce mot affreux d'inceste, puisque le sang de Phèdre ne coule pas dans les veines d'Hippolyte. Sa passion n'offre aucun caractère d'étrangeté. Ce qu'on appelle aujourd'hui un psychiâtre n'y saurait découvrir quoi que ce soit d'anormal, — sinon ce penchant d'une femme déjà au déclin pour un jeune être intact : maternité

du cœur, ardeur folle du sang. Il n'est pas dans Phèdre que de la frénésie, mais une faiblesse qui est celle de tous les cœurs aimants. Sans jamais ressembler à des monstres, toutes les femmes ont soupiré, à un moment de leur vie :

Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante...

Ainsi dans le plus ordinaire amour, Phèdre déjà dénonce une souillure. En elle, Hermione et Roxane s'éveillent à l'idée que leur tendresse offense un Ètre inconnu.

Mais Racine veut que sa dénonciation atteigne un autre aspect de la passion humaine. Si le sang ne lie pas à Hippolyte la femme de Thésée, il suffit que l'infortunée se croie incestueuse pour l'être en effet ; en amour, c'est souvent la loi qui crée le crime. D'ailleurs, l'anecdote ici ne compte guère ; la malédiction qui pèse sur cette femme la dépasse et s'appe-

santit sur sa race tout entière : la race des êtres voués aux erreurs étranges et tristes.

O haine de Vénus ! O fatale colère !

Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

Ces égarements de Pasiphaé que Phèdre ose rappeler devant Œnone, nous savons qu'ils touchent au fond de l'abîme, qu'ils atteignent le dernier cercle de notre enfer.

Dans Euripide, la nourrice balbutie : « Pour ce taureau, ô ma fille, est-ce là ce que tu veux dire... » Si coupable qu'elle soit, Phèdre n'est qu'un moment de sa race ; elle le sait, et que dans ces sortes de passions les hommes accomplissent à leur insu les gestes de tel mort qui les a précédés. Plus cette passion est monstrueuse, plus aussi sa misérable victime lui appartient comme une proie inerte et jamais secourue. A peine peut-elle dérober son mal, quelque temps, aux yeux des hommes ; jusqu'au jour où cela

même lui est retiré comme à la fille de Minos :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée...

Nous aimons Phèdre pour ses moments d'humilité. Elle ne se défend pas ; elle connaît son opprobre ; l'étale aux pieds même d'Hippolyte. L'excès de sa misère nous apparaît surtout lorsque lui ayant décrit son triste corps qui a langui, qui a séché dans les feux, dans les larmes, elle ne peut se retenir de crier à l'être qui est sa vie (rien de plus déchirant n'est jamais sorti d'une bouche humaine) :

Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.

Prodigieuse lucidité. Où cette nouvelle Hermione, cette dernière incarnation de Roxane, a-t-elle appris à se connaître ? Hermione n'erre plus en aveugle dans le palais de Pyrrhus. Roxane est sortie du sérail obscur. Sous les traits de Phèdre,

elles entrent en pleine lumière et soutiennent en frémissant la vue du soleil sacré. « Il faut aller jusqu'à l'horreur quand on se connaît... » écrit Bossuet au maréchal de Bellefonds. Phèdre va jusqu'à cette horreur. Elle est fille des dieux, fille du ciel ; elle le sait, de cette même science qui était celle de Racine dans le temps où il l'a mise au monde. Lui aussi, dès qu'il a commencé de balbutier, ce fut pour adorer le Père qui est au ciel ; et à travers tous les désordres où sa jeunesse l'engagea, il ne perdit point le souvenir de sa filiation divine. Dans le pire abaissement, le chrétien se connaît comme fils de Dieu.

Mais Phèdre ignore le Dieu qui nous aime d'un amour infini. Son cœur malade ne peut se tourner vers ce juge dont elle n'attend rien qu'un supplice nouveau propre à châtier son crime. Aucune goutte de sang n'a été versée pour cette âme. Elle est de ces misérables que les maîtres

du petit Racine frustrent sereinement du bénéfice de la Rédemption. Ils avaient une pire croyance : ils ne doutaient pas que le Dieu tout-puissant ait voulu aveugler et perdre telles de ses créatures. Leur Divinité rejoignait le *Fatum* : un Destin qui ne serait pas aveugle, terriblement attentif au contraire à la perte des âmes réprouvées dès avant leur naissance.

Phèdre traîne après elle une immense postérité d'êtres qui savent ne pouvoir rien attendre ni espérer, exilés de tout amour, sur une terre déserte, sous un ciel d'airain. Nous retrouvons, à chaque tournant de notre route, sa figure morte, ses lèvres sèches, ses yeux brûlés qui demandent grâce ; tristes corps perclus de honte et dont le seul crime est d'être au monde.

Qui sauverait Phèdre du désespoir ? Et soudain elle découvre une raison de s'y précipiter, du même élan qu'Hermione et que Roxane. L'obstacle surgit qu'elle ignorait ; le même contre lequel se sont bri-

sées ses deux furieuses sœurs. Elle se fiait à la chasteté d'Hippolyte, n'imaginait pas qu'elle pût avoir une rivale... Ah ! douleur non encore éprouvée !

Phèdre retombe du rang où sa qualité de fille du ciel l'avait élevée ; elle redevient cette bête jalouse qui ne souhaite que de mordre et que de détruire, avant d'être soi-même anéantie. Encore ce piétinement monotone devant une porte infranchissable.

Sans doute *Phèdre* l'a-t-elle entraîné au delà de ce qu'aucun de ses émules n'avait atteint (sauf Corneille dans *Polyeucte*) jusqu'à ces hautes régions de la prédestination au vice et de la Grâce. Mais si la fille de Pasiphaé l'incite à entr'ouvrir les portes sur ces mystères de la sensibilité, où nous nous sommes rués comme des brutes, Racine, lui, demeure sur le seuil. Il sait que l'artiste doit ignorer, oublier ce que l'homme connaît. Nietzsche a retrouvé le secret de Racine lorsqu'il assure que la vérité doit être voilée pour

demeurer vérité et qu'il admire les Grecs d'être superficiels par profondeur.

Voici donc la fille de Minos de nouveau confondue avec les autres créatures raciniennes. L'expression d'« amante insensée » dont se servait Hermione pour se peindre, Phèdre en use aussi. Racine recommence Racine. Et il ne saurait en être autrement : le théâtre, et surtout la tragédie classique avec ses règles étroites, est de tous les genres celui où un auteur atteint le plus tôt sa limite et trouve le moins de facilité pour se renouveler.

Racine a atteint, non seulement sa propre limite, mais celle de la tragédie. Il ne laisse après lui de place qu'à des pastiches. Voltaire n'est qu'un pasticheur. Sans doute ce théâtre racinien est à l'image d'une société qui, dès la mort de Racine, menace ruine ; ce genre languit et meurt avec le régime qu'il reflétait. Surtout il n'est plus à la mesure du cœur humain dont les modernes aspirent à con-

naître, non les lois générales traditionnelles, mais le plus particulier, le plus étrange, pour en tirer des lois inconnues.

Or, ce qui ne saurait être introduit dans la tragédie, c'est la durée. Impossible dans ces cinq actes qui fractionnent une seule journée et qui évoluent dans un seul endroit, de montrer à la fois la naissance de l'amour, ses progrès, ses reculs, ses reprises, son paroxysme, ses intermittences, sa diminution et sa mort. La passion n'y peut être saisie qu'au bord de la catastrophe dernière. Impossible surtout de peindre les personnages aux diverses époques de leur vie et de les montrer dans une autre dimension que l'espace.

Il n'a d'ailleurs servi de rien au théâtre d'être délivré du joug des trois unités. S'il y a perdu en puissance, en rigueur et en harmonie, nous ne voyons pas qu'en revanche il ait bénéficié de l'illusion du temps ; ou du moins le temps n'intervient-il qu'entre les actes. Les meilleures

pièces modernes donnent souvent l'impression que l'essentiel se joue quand le rideau est baissé. Tous les efforts pour se renouveler que tentent les écrivains de théâtre visent à nous rendre sensible cette dimension du temps dont Proust était obsédé et que l'on pourrait croire inexprimable dans un *spectacle*.

Et sans doute Racine n'a jamais envisagé ces sortes de difficultés. Il n'imaginait même pas qu'on pût rien changer aux règles du jeu où il excellait, pas plus qu'à la constitution du royaume ou qu'aux dogmes de la vraie religion. Mais ce qu'il a vivement senti, c'est le retour des mêmes effets d'une tragédie à l'autre ; et sans doute, dans les dispositions de cœur où il se trouvait alors, inclinait-il à en rendre responsable cette passion, l'unique sujet de ses pièces, et se persuadait-il déjà qu'il y aurait de quoi se donner carrière dans un drame dont l'amour serait exclu. Mais cela demeurait vague encore dans son esprit ; car lui qui

avait fait front avec une si joyeuse méchanceté dans toutes les cabales qu'il avait subies, montre au moment de *Phèdre* qu'il se sent touché, jusqu'à abandonner le champ de bataille. Savait-il qu'après cette œuvre, dont il connaissait l'unique beauté, il n'y avait plus pour lui de route et qu'il ne lui restait plus qu'à revenir sur ses pas? Le certain est que, de même qu'après *Bajazet* il avait génialement et patiemment copié l'*Iphigénie* d'Euripide, il s'appliquait déjà, après *Phèdre*, à des copies d'après le modèle antique : une *Iphigénie en Tauride*, une *Alceste*. (Et ce n'est pas très sûr qu'il ait eu grand mérite à les jeter au feu.)

Pourtant les angoisses cachées de sa vie, ses frayeurs, ses remords, bien loin d'amouvrir, dans un artiste, sa puissance pour créer, devrait, au contraire, l'exciter et la nourrir. Racine s'interrompt d'écrire en pleine crise, à l'heure où d'autres souhaitent le plus vivement de se délivrer par une œuvre. Sans doute est-ce là une idée de

moderne, que Racine aurait eu quelque peine à concevoir, mais les lois de la création sont de tous les temps ; l'instinct créateur nous pousse à mettre en lumière, à fixer le plus obscur, le plus trouble de nous-mêmes. Ici encore, la perfection de son art oblige Racine au silence. La tragédie racinienne est d'abord netteté et clarté. Elle ne saurait prétendre à exprimer ce qui, dans l'homme, relève des genres littéraires les moins purs. La limpide, la lumineuse tragédie fait son choix dans le cœur humain ; elle élimine telle passion, isole telle autre ; il lui faut des contours nets ; elle répugne à cette confusion, à ces remous, dont nous faisons aujourd'hui nos délices. Non seulement le Racine troublé de 1677 n'a pu même songer à son art comme à une aide et à un soulagement, mais il a peut-être craint que cet état de trouble intérieur nuise à son ouvrage : il ne s'est plus cru capable d'atteindre à la transparence, à la simple ordonnance des Grecs.

Peut-être, enfin, Racine s'était-il juré, un jour, au sortir d'une représentation d'*Attila* ou d'*Agésilas* : « Moi, avant qu'il soit trop tard, je saurai me taire. » Il se souvient, aujourd'hui, de Corneille, de cette vieillesse humiliée. Dans sa jeunesse l'instinct du créateur, cette nécessité intérieure d'accomplir son ouvrage, s'était unie en lui avec la passion d'aimer et de posséder ce qu'il aimait, non seulement pour tenir tête aux supplications et aux menaces de sa famille et de ses anciens maîtres, mais encore pour les accabler de ses moqueries. Dès que cette double concupiscence sous les coups redoublés du destin, s'affaiblit en lui, la Grâce de nouveau y pénètre. Impuissante contre une œuvre à faire, elle triomphe aujourd'hui que la création semble achevée. L'œuvre existe à jamais, toute belle, indestructible, même si son créateur la renie. Il peut maintenant vaquer à son salut.

VIII

A certaines heures de notre vie, tout en nous, et même le meilleur, se ligue contre Dieu. A d'autres moments, au contraire, Il se sert de notre misère pour nous attirer dans ses voies. Ce Racine de 1677 est encore bien éloigné de la sainteté. C'est peu de dire qu'il n'a pas renoncé au monde. Jamais ce joueur, sentant sa partie compromise, n'a plus ardemment désiré de la rétablir. Et là où son coup d'œil apparaît admirable, c'est lorsqu'il comprend que sa meilleure carte aux yeux de tous : le théâtre, est justement celle qui ne vaut plus rien et qu'il importe de détruire. Cela n'est pas si extraordinaire qu'il y paraît d'abord : un auteur a souvent conscience d'être débarrassé de tout ce

qu'il avait à dire ; il est souvent le premier à se sentir fini. Mais il faut vivre, et le métier survit au talent. Un roi de France dirait aujourd'hui à tel ou tel : « Laissez là votre roman annuel, je vous nomme gentilhomme de ma chambre et vous ne ferez plus rien que de raconter mes exploits... » Ah ! qu'il quitterait de bon cœur son écritoire ! Surtout si sa jeunesse ne fut pas toute pure, si d'inquiétantes figures rôdent autour de lui, s'il a le sentiment que le sol est miné sous ses pas.

Il est singulier que la Providence qui avait voulu que les traits de Jean Racine rappellassent l'auguste visage du roi son maître, ait réveillé presque en même temps dans leurs deux cœurs la crainte salutaire du jugement. Et s'il est vrai, comme le rappelle Pascal à la reine de Suède, que le pouvoir des princes sur leurs sujets est analogue à celui des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, il

apparaît que Louis XIV et que Jean Racine éprouvèrent à ce tournant de l'âge où ils étaient parvenus, le même remords à l'égard de tant de personnes subalternes qu'ils avaient scandalisées et peut-être engagées dans le libertinage.

Sans doute le Dieu de Jansénius, le seul que Racine connût, n'avait point les faveurs du maître. Ce n'est pas assez de dire qu'il faut tenir compte au poète de s'être jeté aux genoux d'Arnauld. Tout le monde, il est vrai, ne l'en admirera pas. L'envoyé de l'électeur de Brandebourg, Spanheim, écrit à ce sujet : « L'intrigue de la dévotion domine chez lui ; il tâche toujours de tenir à ceux qui en sont le chef. Le jansénisme en France n'est plus à la mode ; mais pour paraître plus honnête homme et pour passer pour spirituel (Racine), n'est pas fâché qu'on le croie janséniste... »

Le Brandebourgeois, ici, calomnie, et

il calomnie bêtement. Le culte d'adoration que Racine voue à Louis XIV n'est limité par rien, sauf par Port-Royal. Sur ce point-là seulement, et non pas une fois mais à chaque instant, et jusqu'à la fin, il tient tête, il se compromet. Cette rage de sa jeunesse contre ses anciens maîtres, nous voyons bien maintenant que c'était du dépit amoureux. Dieu n'a pas reconquis encore tout le cœur de Racine, que Port-Royal y est déjà rentré en maître. Durant ces quinze années, la tante Sainte-Thècle n'a pas désespéré de tirer sur la berge cette proie illustre. La voici maintenant dans sa nasse. Racine fit d'abord sa paix avec Nicole. Pour M. Arnauld « qui avait toujours sur le cœur les plaisanteries écrites sur la Mère Angélique, sa sœur », ce fut Boileau qui se chargea de la négociation et il prit prétexte de *Phèdre* pour lui amener l'auteur de la tragédie : « Ils vinrent chez M. Arnauld le lendemain, raconte Louis Racine, et quoiqu'il fût

encore en nombreuse compagnie, le coupable, entrant avec l'humilité et la confusion peinte sur le visage, se jeta à ses pieds : « M. Arnauld se jeta aux siens ; tous deux s'embrassèrent. »

Désormais la tante Sainte-Thècle, Arnauld, Nicole, ne laissent plus de répit à Racine, et il les sert en tremblant, mais il les sert. C'est par lui que la communauté obtient de M. de Noailles, archevêque de Paris, le directeur qu'elle désire. Se compromet-il devant le roi? Fénelon assure qu'il disait tout haut chez Mme de Maintenon qu'il allait souvent à Port-Royal. Il y fera des retraites et sa petite famille y suivra dévotement la procession. Jean-Baptiste Racine parle de la *passion* de son père pour M. Arnauld. On le vit parmi ceux qui, à la mort de l'exilé, osèrent accompagner son cœur, rapporté à Port-Royal. Il fréquentait chez Nicole avec tous les amis de la secte, au risque d'être accusé de ce crime que le roi appé-

lait « le ralliement ». Il le fut, en effet, et en mourut peut-être.

Mais ce courtisan, ce dévot dont Port-Royal et le roi se disputeront le cœur et qui périra de ce déchirement, l'année de *Phèdre*, il n'en souffre pas encore ; à ce déclin de la jeunesse et de l'amour, menacé de partout, dans son métier, dans son génie, peut-être dans son honneur et dans sa sécurité, il accepte tous les secours, d'où qu'ils viennent : Dieu et le monde, Louis XIV et le grand Arnauld, Mantespan et Sainte-Thècle, il saura plus tard accorder dans son cœur ces puissances ennemis. Il s'agit bien de cela ! Qu'est-ce donc qui le presse tant ?

La chute de *Phèdre* est du début de février 1677 ; Racine se marie dès le 1^{er} juin ; entre ces deux dates, il trouve encore le temps de songer à se faire chartreux. Mariage non bâclé, pourtant, et où rien n'est laissé au hasard. Mariage

de raison qui ne pèche que par excès de raison. D'autres hommes de lettres ont contracté des unions d'arrangement ; mais aucun, sauf Racine, n'est allé jusqu'à découvrir une femme qui ait à peine entendu parler des ouvrages de son prétendu et qui croie que c'est compromettre son salut que de les voir au théâtre. Telle était Catherine de Romanet dont Jean Racine devint l'époux en l'église Saint-Séverin, le 1^{er} juin 1677. Les Vitart lui avaient procuré cette jeune personne, fille d'un maire de Montdidier, ancien trésorier de France en la généralité d'Amiens, nièce de l'avocat général le Mazier. Tout ici est réuni pour le bon arrangement de la vie : Catherine de Romanet a de la fortune et n'a plus de parents. Orpheline et riche, féconde aussi : on l'allait bien voir. Louis nous assure qu'elle porta « l'indifférence pour la poésie jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'est qu'un vers ; et m'ayant entendu parler, il y a quelques années, de rimes

masculines et féminines, elle m'en demanda la différence : à quoi je répondis qu'elle avait vécu avec un meilleur maître que moi. Elle ne connut ni par les représentations, ni par la lecture, les tragédies auxquelles elle devait s'intéresser ; elle en apprit seulement les titres par la conversation. »

A ce tournant de son destin, Racine donne le coup de barre avec une si puissante et constante volonté, que lorsque nous le voyons consentir au caprice de Mmes de Montespan et de Thianges, et rimer un opéra sur le sujet de *Phaéton*, au lieu de crier au Tartufe comme on a beaucoup fait, mieux vaudrait sans doute chercher les raisons d'une telle discordance. Ses moindres gestes apparaissent alors trop prémédités pour qu'il ait consenti, sans de profonds motifs, à marcher ainsi sur les brisées de Quinault, à l'heure où il fuyait tout ce qui sentait le théâtre

et s'efforçait à rétablir sa vie sur des fondements plus sûrs. Le service du roi lui fournissait toutes les raisons de ne pas contenter une favorite dont la faveur déclinait ; et nous savons qu'il ne lui obéit qu'en rechignant, comme en témoigne Boileau dans un avertissement au lecteur : « Comme M. Racine n'entreprendait cet ouvrage qu'à regret, il résolut qu'il ne l'achèverait point que je n'y travaillasse avec lui. » Et il ajoute que si l'on n'a pas trouvé, à la mort de Racine, les quelques vers qu'il avait déjà écrits de cet opéra, c'est que vraisemblablement il les avait supprimés « par délicatesse de conscience, à cause qu'il y était parlé d'amour ».

Serait-il téméraire d'attribuer une raison cachée à cette inconséquence du poète repenti ? Voici qui est remarquable : Entre novembre 1679 et janvier 1680, Racine accepte la besogne de *Phaéton*. C'est aussi l'époque de la Chambre Ardente ; et préci-

sément le 11 janvier 1680, Louvois écrit à Bazin de Bezons que les ordres du roi pour l'arrêt du sieur Racine lui seront envoyés aussitôt qu'il le demandera. Comment Racine ne se garderait-il alors de s'attirer aucune inimitié? Il s'agit pour lui de ne déplaire à quiconque le peut servir ou lui peut nuire. Et de fait, il consent, vers la même époque, à traduire le *Banquet* de Platon pour l'abbesse de Fontevrault (qu'en eût pensé Sainte-Thècle, abbesse de Port-Royal?). Il s'humilie jusqu'à rimer des madrigaux comme préface aux *œuvres diverses d'un auteur de sept ans*, qui était le duc du Maine. Or il n'apparaît pas que le péril enfin conjuré, Racine, aussi courtisan qu'il s'efforce de paraître, ait une seule autre fois prêté la main à ces sortes de niaiseries.

Mais la peur qui l'entraîne à ces complaisances, du moins le rapproche-t-elle plus sûrement de Dieu. Nous ne doutons

pas que ce fût vers ce temps-là qu'il écrivit une Ode tirée du psaume XVII (elle est en tout cas bien antérieure aux *Cantiques spirituels*). On imagine assez le sens que prenait pour le « sieur Racine » des strophes comme celles-ci :

Déjà dans mon âme éperdue
La mort répandant ses terreurs,
Présentait partout à ma vue
Et ses tourments et ses horreurs :
Ma perte était inévitable;
J'invoquai ton nom redoutable,
Et tu fus sensible à mes cris :
Tu vis leurs trames sacrilèges,
Et ta pitié rompit le piège
Où leurs complots m'avaient surpris.

Et plus loin :

Malgré le siècle et ses maximes,
Tu vis mon cœur exempt de crimes...

Et encore :

Tu mets un terme à ta justice,
Et ton courroux s'est apaisé :
Ta main m'enlève au précipice
Que les méchants m'avaient creusé.

M. Mesnard s'étonne que le manuscrit de cette Ode, de la main même du grand Racine, se soit trouvé dans les papiers de Louis, et que pourtant celui-ci ne l'ait pas publié et qu'il n'en ait même jamais parlé comme d'un ouvrage de son père. Ne serait-ce pas qu'elle se rattachait à une époque affreuse, qu'elle faisait allusion à des événements sur lesquels les enfants et les amis du poète souhaitaient que règne le plus profond silence?

Désormais Racine se fortifie dans la dévotion. Peut-être en a-t-il d'abord accompli surtout les gestes ; ce n'est pas hypocrisie que d'incliner « l'automate », comme le veut Pascal. Il dépendait de lui de prendre une attitude pieuse, et ainsi qu'il arrive, la piété fut en lui le fruit de l'agenouillement. Beaucoup qui cherchent Dieu répondent à ceux qui les pressent de solliciter la Grâce que pouvoir prier, ce serait être déjà converti ; et ils désespèrent d'échapper à ce cercle : néces-

sité de prier pour obtenir la foi, nécessité de croire pour prier. Jean Racine, cédant d'ailleurs à des considérations qui n'étaient pas toutes surnaturelles, a su rompre ce nœud, et creuser d'avance, dans sa vie, les canaux où la Grâce d'elle-même afflue, dès que nous avons consenti à les lui ouvrir. Il sut donner tous les signes de la ferveur avant d'être fervent.

IX

Jean Racine persévère dans la piété ; le foyer qu'il fonde fait mentir Pascal écrivant à sa sœur Périer que le mariage est la plus basse des conditions du christianisme, vile et préjudiciable selon Dieu. Les plaisirs que lui procure, peut-être, le commerce de Catherine de Romanet, il les rachète par l'excès même de sa dévotion. Leurs enfants, on ne saurait dire qu'ils les mettent au monde ; ils les mettent au ciel, à la lettre, dès leur naissance. Rien ne compte que le salut. Que fussent devenues ses filles, Marie-Catherine, Nannette, Babet, Fanchon et Madelon, si elles n'eussent été à cette école ? Quatre devinrent religieuses ou demeurèrent filles, et si l'aînée consentit enfin au mariage

ce ne fut qu'après être passée par le Carmel et par Port-Royal. Des deux garçons, Jean-Baptiste et Louis, si l'aîné paraît s'être un peu — très peu — débattu contre la direction paternelle, il ne résista guère longtemps à cette sainte volonté de fer que secondait merveilleusement leur mère comme il apparaît dans ce que Racine mandait à Jean-Baptiste, le 10 mars 1698 : « Votre mère se porte bien. Madelon et Lionval (Louis) sont un peu incommodés, et je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre carême. J'en étais assez d'avis, mais votre mère croit que cela n'est pas nécessaire. » Madelon comptait alors dix ans, et Louis un peu plus de cinq ans ; ce qui donne à penser que Mme Racine, qui n'avait sans doute pas lu saint Augustin, n'en adhérait pas moins très fortement à la doctrine de ce docteur touchant les crimes que nous commettons dès l'âge le plus tendre, et à vrai dire dès que nous commençons

à prendre le sein. Il est admirable de penser que les idées de Freud sur la perversité sexuelle des nourrissons, et dont notre siècle se scandalise, n'eussent peut-être point étonné les bonnes gens de Port-Royal : « Lionval est toujours incommodé d'un dévoiement, écrivait, un autre jour, Mme Racine à Jean-Baptiste. Le pauvre petit vous fait bien ses compliments, et promet bien qu'il n'ira pas à la comédie comme vous, de peur d'être damné. » Telle était l'idée que se faisait du théâtre, dès l'âge de cinq ans, le dernier-né du grand Racine. A vrai dire, Nanette entra aux Ursulines de Melun, et Babet dans l'ordre de Fontevrault, au couvent des dames de Variville, en toute simplicité et joie ; Jeanne-Nicole-Françoise mourut à l'abbaye de Malnoue et Madelon, elle aussi, resta fille. Mais le drame d'une telle éducation apparaît dans l'aînée, Marie-Catherine, qui mit beaucoup de temps à comprendre que les exigences de sa nature

n'étaient point de celles qui se satisfont chez les carmélites du faubourg Saint-Jacques, ni à Port-Royal. Cette nature de feu la rendait plus chère à Racine qu'aucun de ses autres enfants, mais il la jugeait un peu extravagante. Son extravagance consistait à croire qu'il fallait coûte que coûte tourner vers Dieu une ardeur dont l'innocente s'obstinait à ne point connaître l'objet. Elle consentit enfin à vivre sous le toit paternel. « Il m'apparut que votre sœur aînée reprenait assez volontiers les petits ajustements auxquels elle avait si fièrement renoncé, écrit Racine le 16 juin 1698, et j'ai lieu de croire que sa vocation de religion pourrait bien s'en aller avec celle que vous aviez eue autrefois pour être chartreux. Je n'en suis point du tout surpris, connaissant l'inconstance des jeunes gens et le peu de fond qu'il y a à faire sur leurs résolutions, surtout quand elles sont si violentes. »

Enfin M. Colin de Morambert, seigneur de Riberpré, avocat au Parlement, qu'elle épousa le 16 janvier 1699, rendit la paix à Marie-Catherine. Son entrée en ménage ne différa pas beaucoup d'une entrée en religion, comme on le voit dans cette lettre de M. Villard, ami de la famille Racine, à M. de Préfontaine : « ...Tout finit donc le soir des noces par une courte et pathétique exhortation de M. de Saint-Séverin sur la bénédiction du lit nuptial qu'il fit. M. et Mme Racine se retirèrent à huit heures et demie. Les jeunes gens firent la lecture de piété ordinaire à la prière du soir avec la famille. Le père, comme pasteur domestique, répeta la substance de l'instruction de M. le curé ; et tout était en repos comme de coutume avant onze heures. »

Par les lettres qu'il adressa à Jean-Baptiste, son fils aîné, il n'est pas malaisé de voir comment Racine, à la fin de sa vie, concevait l'éducation. Il n'apparaît

à aucun moment gêné par le souvenir de sa propre jeunesse. Il ne songe point du tout à ce que peut découvrir d'attachant un jeune homme qui médite sur la destinée de son père, dans une vie qui, commençant par l'amour et par la gloire, s'achève dans une dévotion exacte, mais où l'ambition trouve son compte. Et s'il est évident qu'en rhétorique, Jean-Baptiste ne soupçonne pas les désordres dans lesquels son illustre père avait longtemps vécu, le jeune homme, du moins, n'ignorait rien des triomphes qu'il avait remportés au théâtre. Aussi devait-il être fort étonné de recevoir des semonces comme celle-ci : « Il me paraît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à Mlle de la Chapelle de ce qu'elle a lu plus de comédies et plus de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries... »

Un bon éducateur doit d'abord perdre la mémoire. Racine écrivait sereinement à son fils ces sortes de lettres qui le mettaient lui-même en fureur, quand il avait le même âge. Il ne se demandait pas si de si pieuses exhortations n'éveillaient pas dans l'adolescent des sentiments contraires, pareils à ceux qui, trente-cinq ans plus tôt, lui faisaient ronger son frein, à Uzès, et qui le poussèrent aux dernières insolences envers M. Nicole, ce Nicole, aujourd'hui, près de mourir, auquel il envoie des remèdes, et dont il ne craint pas d'écrire à son fils que « c'est un des meilleurs amis qu'il ait au monde ».

Mais sans doute avait-il raison de compter sur le prestige que lui avaient valu aux yeux de son fils aîné, ces *niaiseries* dont il affecte de faire si peu de cas. Jean-Baptiste se laissait pétrir par ces douces et puissantes mains. Pourtant, tout jeune qu'il était, ne jugeait-il pas que les raisons qu'alléguait son père, pour l'éloigner des

romans et des comédies, avaient certes moins de poids que celles dont s'était servi autrefois Nicole, et qui avaient mis hors de lui le bouillant auteur de l'*Alexandre*? « Croyez-moi, écrivait Racine, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. »

S'il ne s'agissait que de l'estime du monde, Jean-Baptiste eût pu répondre qu'à son âge ce n'était point par une trop rigoureuse dévotion qu'il avait chance de l'acquérir. Mais le plus curieux est l'endroit où Racine mande à son fils « qu'il n'a d'autre dessein que de le mettre en état de ne lui point faire déshonneur quand il viendra à paraître dans le monde. » En juin 1695, il insiste : « Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies qu'on dit que l'on doit jouer à Marly. Il est très important pour vous et pour moi-

même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et auraient très méchante opinion de vous si, à l'âge que vous avez, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments. »

Il n'est point douteux que le jeune homme respectueux, mais agacé, dut répondre qu'il cédait à cette dernière raison seulement et pour ne point nuire à la situation de son père, car celui-ci lui répond sur un ton piqué : « Je vous sais un très bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéras et des comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie serait complète si le bon Dieu entraît un peu dans vos considérations. Je sais bien que vous ne seriez pas déshonoré devant les hommes en y allant, mais ne comptez-vous pour rien

de vous déshonorer devant Dieu? » Et cette énorme naïveté : « Pensez-vous vous-même que les hommes ne trouvassent pas étrange de vous voir, à votre âge, pratiquer des maximes si différentes des miennes? » Jamais barbon n'oublia avec plus de candeur qu'il avait eu d'autres goûts à vingt ans.

Cette terreur du théâtre dénonce l'entreprise du jansénisme sur Racine vieillissant. Il s'est débattu longtemps contre l'accusation de Nicole, mais il reconnaît maintenant qu'il mérite d'être appelé *un empoisonneur public*. Le poison ! Qui sait si Hermione, si Roxane n'ont pas incité des amoureuses vivantes à monter l'escalier de la Voisin? Le théâtre peint les mœurs d'une époque, mais les mœurs ne s'inspirent-elles aussi du théâtre? Cette hantise des âmes perdues par lui et de celles qui se perdraient encore lorsqu'il ne serait plus du monde, possède Racine comme tout auteur catholique. Poison

non moins efficace que celui que ses détracteurs l'accusaient de répandre, et qui aurait suffi à le détacher du théâtre, même s'il n'avait obéi à des raisons plus humaines. Chez Racine, la foi et l'ambition commandent souvent la même attitude. La peur de Dieu et le goût du monde lui donnent les mêmes inspirations.

Cela le préoccupe par-dessus tout : que Jean-Baptiste fasse son salut et qu'il ne fasse rien qui puisse nuire à son père. On le vit bien dès que l'honnête garçon entra dans la carrière diplomatique. Chargé par M. de Torcy de porter des dépêches à M. de Bonrepaus, ambassadeur de France à La Haye, Jean-Baptiste s'arrêta plusieurs fois en route, à la grande fureur de Racine qui retrouva soudain toute sa méchanceté d'antan : « J'avais été fort en peine les premiers jours de votre voyage, dans la peur où j'étais que, par trop d'envie d'aller vite, il ne vous fût arrivé quelque accident ; mais quand j'appris

par votre lettre de Mons que vous n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai et que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande journée *je vis bien qu'il fallait se reposer sur vous de la conservation de votre personne.* » Ce dernier trait est sanglant ; et toute la raison de cette fureur la voici ingénument confessée en deux petites lignes : « Pour moi, je vous avoue que j'appréhende de retourner à la Cour, et surtout de paraître devant M. de Torcy. » Et il insiste dans une autre lettre : « Je crains toujours de paraître devant M. de Torcy, de peur qu'il ne me fasse des plaisanteries sur la lenteur de votre course. »

Ce n'est point que Racine ne s'intéresse, du fond du cœur, et plus qu'à tout le reste, au salut de son fils. Dès l'approche de Pâques, il rappelle au jeune diplomate ses devoirs. Jean-Baptiste est à La Haye, dans un pays où l'on est fort dissipé par les divertissements et par les affaires. « Mais on m'a dit mille biens de plusieurs

ecclésiastiques très vertueux qui sont en Hollande... Si vous aviez envie d'en connaître quelqu'un... » Ainsi Racine se mêle-t-il activement de tout ce qui concerne la vie spirituelle de Jean-Baptiste. Tout cela d'ailleurs n'a rien qui doive étonner dans un temps où un père pouvait écrire comme la chose la plus simple du monde : « J'ai pensé vous marier vous-même sans que vous en sussiez rien, il s'en est peu fallu que la chose n'ait été engagée... »

Racine n'était point de ces poètes qui ont horreur de la vie la plus quotidienne. Il est père de famille et bourgeois, sans ostentation ni gêne. Il entre dans les détails bas, s'inquiète des habits que Jean-Baptiste laisse gâter, s'informe de ses dépenses jusqu'au dernier sol. Il parle volontiers de ses purges et de toutes celles qu'on administre à la petite famille. Ce n'est en rien un « monsieur du Sublime ». Avec cela, bon parent, toujours occupé

à servir sa sœur demeurée à la Ferté-Milon avec son mari, M. Rivière. Il se souvient, dans son testament, de sa vieille nourrice, de ses parents pauvres. Il demeure de plain-pied avec tout ce monde provincial et n'a rien du bourgeois gentilhomme : sans doute vit-il trop près du soleil et de ses grands satellites pour nourrir aucune illusion touchant son propre néant. Il ne tarit pas sur ses enfants : « Votre mère mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eut belle peur de l'éléphant et fit des cris effroyables quand il le vit qui mettait sa trompe dans la poche du laquais qui le tenait par la main. Les petites filles ont été plus hardies et sont revenues chargées de poupées dont elles sont charmées... » Il faut se marier tard, comme a fait Jean Racine, pour savoir se reposer, s'endormir au plus épais d'une famille et attendre la mort dans cette « dernière auberge ».

X

Racine aimait le roi. Pourquoi tant de critiques se sont-ils, à ce propos, voilé la face? Nous parlons de cet amour du roi comme des couleurs et des formes un aveugle-né. Nous avons perdu ce sens, ou plutôt nous l'avons transposé. C'est un plus grand miracle d'être ému par une étoffe tricolore que de l'être par une créature de chair et de sang en qui s'incarne la France, né de ceux qui ont fait la France, et dont les enfants s'appellent fils de France. Jean Racine n'eût pas ressenti plus de surprise, si quelqu'un lui avait prédit le scandale où nous jette son attachement passionné à la personne du roi, que n'en éprouveraient les catholiques français d'aujourd'hui à voir leur

patriotisme taxé d'hérésie. A peine aurait-il compris qu'un théologien pût incriminer l'assurance qu'il donne dans sa lettre à Mme de Maintenon : « Dieu m'a fait la grâce de ne rougir jamais du roi ni de l'Évangile. » Le roi avant l'Évangile ! Sur ce point-là seulement, cet enfant de Port-Royal aurait peut-être convenu qu'il avait péché contre la primauté du spirituel.

Que la disgrâce royale ait hâté la mort de Racine, il faut, pour n'en être point surpris, mesurer le degré de faveur où il était parvenu au moment de *Phèdre*, où il sut se maintenir durant vingt années, et d'où il fut à la fin précipité. Tel était son bonheur : être aimé de son idole, être recherché par le roi des rois à toute heure du jour et de la nuit ; détenir presque seul le droit d'entrer librement au lever de Sa Majesté (au point de scandaliser l'huissier de la Chambre ; et il le faisait si bien sentir à Racine que celui-ci se réjouit

fort en apprenant que cet homme avait été embastillé pour crime de quiétisme !).

Le roi avait la bonté de faire coucher Racine dans sa chambre quand il avait des insomnies. Ce n'était point qu'il manquât de lecteurs à gages, mais Racine était un lecteur incomparable. A Auteuil, chez Boileau, Valincour l'entendit, un soir, lire l'*Œdipe* de Sophocle, à livre ouvert, avec une telle véhémence que toute l'assistance haletait, et un jour qu'il déclamait pour lui seul, aux Tuileries, les vers de *Mithridate*, des ouvriers le crurent fou, « prêt à se jeter dans un bassin... »

De la part de Louis XIV, il apparaît moins étonnant d'arracher au sommeil le plus grand poète français pour se distraire à l'entendre lire, que de lui ordonner de ne plus écrire désormais de vers et de se muter en historien. Rien ne témoigne mieux du sentiment que Louis XIV avait de sa grandeur, et le plus surprenant est que

personne à la Cour, ni à la ville, n'en ait montré la moindre surprise.

Le poète et Boileau durent surtout à l'insistance de Mme de Montespan le dangereux honneur d'être promus au rang d'historiographes, en ce mois de février 1677 où peut-être tant de raisons secrètes et publiques décidèrent Racine à sauver sa mise par un coup inattendu. Non, aucun scandale, mais seulement beaucoup de jalousies et de railleries. Les gens d'épée n'aimaient guère, en ce temps-là, que les gens de plume fussent mêlés aux choses de la guerre. L'héroïsme était encore un privilège dont les petites gens ne rougissaient pas d'être dispensés. Bussy-Rabutin jugeait inconcevable que le roi ne se fût pas adressé à un gentilhomme de sa trempe pour écrire l'histoire de son règne. Et le roi lui-même devait trouver fort plaisant de traîner après lui ces écrivains admirables qui n'étaient point d'admirables cavaliers. Ainsi, durant la

dernière guerre, le peuple roi, dans ses tranchées, riait parfois de voir passer de grands écrivains en jaquette, bien qu'ils eussent brûlé pour lui bien plus d'encens que ne firent jamais Boileau et Racine au nez du Roi-Soleil.

De 1678 à 1693, Racine fait campagne derrière le roi dans les Pays-Bas et au Luxembourg, presque toujours seul, Boileau étant retenu par un mal de gorge, et une extinction de voix qui est presque tout le sujet des lettres que nous possérons de ces deux grands hommes, de celles, du moins, qui ne roulent pas sur des détails de prosodie. Il doit y avoir du vrai dans cette malice de Segrais : « C'est à l'occasion de Despréaux et de Racine que M. de La Rochefoucauld a établi la maxime par laquelle il dit que c'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit. Tout leur entretien ne roule que sur la poésie ; ôtez-les de là, ils ne savent plus rien. »

Mais ce fut surtout au siège de Gand

qu'ils se couvrirent de ridicule aux yeux des gens de Cour et qu'ils s'attirèrent le sobriquet de Messieurs du Sublime. Le roi, avec une délicatesse relative, y fit allusion au lendemain même de la mort du poète : « M. Despréaux, écrit Jean-Baptiste à son frère Louis, ne pouvait se lasser d'admirer l'intrépidité chrétienne avec laquelle (Racine) était mort, et le dit même au roi qui lui dit : « Je le sais, et cela m'a étonné, car je me souviens qu'au siège de Gand vous étiez le brave des deux. »

Le meilleur ami que Racine eut parmi les courtisans, M. de Cavoye, fut de ceux qui, à la guerre, lui tendirent aussi le plus d'embûches pour faire rire le roi ; Louis Racine en rapporte quelques-unes qui ne valent guère qu'on s'y arrête. Mais les plaisanteries de Mme de Sévigné sont meilleures : « ...Ces deux poètes historiens suivent donc la Cour, plus ébaubis que vous ne le sauriez penser, à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles...

Ils font leur cour par l'étonnement qu'ils témoignent... Il me semble qu'ils ont assez l'air de deux Jean Doucet. Ils disaient l'autre jour au roi qu'ils n'étaient plus si étonnés de la valeur extraordinaire des soldats, qu'ils avaient raison de souhaiter d'être tués, pour finir une vie si épouvantable. Cela fait rire, et ils font leur cour » :

Le vrai est que Racine aux armées écrit des lettres où il montre bien plus d'humanité qu'on n'attendrait de lui. Ce qui faisait rire les Sévigné et les Scudéry chez ce poète trop sensible est ce qui éveille le plus notre sympathie. Sans doute lui échappe-t-il quelques traits comme celui-ci qu'on voit dans sa lettre au maréchal de Luxembourg pour le féliciter de la victoire de Fleurus : « ...Tout s'y rencontre à la fois (dans cette bataille), la grandeur de la querelle, l'animosité des deux partis, l'audace et la multitude des combattants... *un carnage horrible...* Jugez donc quel agrément c'est pour des historiens d'avoir

de telles choses à écrire... » Mais lorsqu'il ne s'agit plus de lettres officielles, nous voyons mieux le fond de son cœur. Ainsi interrompt-il le récit d'une revue passée au camp de Gevry, à deux heures de Mons, au mois de mai 1692 : « J'étais si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissai conduire à mon cheval sans plus avoir d'attention à rien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons, avec ma famille. »

Cette histoire qui eût été un panégyrique et que Racine avait tort de croire qu'il fallait voir se dérouler au bout de sa lorgnette (mais c'est Louis XIV qui l'avait cru pour lui) disparut en janvier 1726 dans l'incendie qui détruisit la maison de Valincour. L'argenterie même fut fondue,

et aussi tous les livres et tous les « anas » brûlèrent qu'avait accumulés ce charmant bavard. Racine, vers la fin de 1683, fut adjoint par Louvois à *la petite académie* (qui existait depuis 1663). Avec Boileau, Rainssant, Charpentier, Tallemant le Jeune, Quinault et Félibien, il s'occupa à inventer des inscriptions pour les médailles frappées en l'honneur des grandes actions du roi. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est née de ce cénacle de courtisans érudits.

Racine, à toute heure du jour et de la nuit, faisait donc sa cour ; et son travail même était une louange perpétuelle. La faisait-il aussi habilement qu'on l'imagine aujourd'hui ? Le brouillon d'une lettre à Mme de Maintenon et qu'il faudra lire de près, nous le montre fort maladroit lorsque vinrent les mauvais jours. Être toujours présent et ne jamais déplaire, c'est le fin du fin d'un métier qui ne

s'apprend pas : il y faut être né. « Il voudrait bien qu'on le crût propre à rendre service, écrit méchamment Spanheim, mais il n'a ni la volonté ni le pouvoir de le faire ; c'est encore beaucoup pour lui que de se soutenir. Pour un homme venu de rien, il a pris aisément les manières de la Cour. Les comédiens lui en avaient donné un faux air ; il l'a rectifié, et il est de mise partout, jusqu'au chevet du lit du roi. » Sans doute le Brandebourgeois est-il un juge qu'on peut récuser ; mais Louis XIV, qui devait s'y connaître mieux que personne au monde, a rendu cette sentence que rapporte Louis Racine : « Cavoye avec Racine se croit bel esprit, Racine avec Cavoye se croit courtisan. » La cause est entendue et ce n'est point pour diminuer le poète aux yeux de ceux qui l'aiment. Il s'exténuait à un métier à quoi sa famille bourgeoise, provinciale et janséniste ne l'avait point dressé. Du grand Arnauld, de Nicole, il recevait de discrets

avertissemens. On lui montrait l'excès de ses louanges. A propos d'un discours à l'Académie, le roi lui-même témoignait que la flatterie à trop haute dose n'a plus de goût. Ce qui dut porter le plus de tort à Racine partisan, n'était-ce point la sincérité même de sa tendresse pour Louis XIV? Il devait sentir profondément ce qu'il écrivit dans *Esther* :

Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois, qu'il s'écarte, qu'il fuie...

Lui-même avoue que devant le roi il perdait l'esprit. Nous l'allons voir, bientôt, épier l'auguste visage, cette bouche désormais sévère, ce regard qui fuit le sien, tourner autour de ce soleil qui luit encore mais ne l'échauffe plus. Comme Dieu eût pu faire, le roi lui a retiré la grâce. Et il ne dépend pas d'un pauvre homme d'en attirer de nouveau sur soi la surabondance. Le roi damne ou sauve ses adorateurs selon ses desseins impénétrables.

XI

Ce ne fut point la flatterie, mais l'esprit qui maintint longtemps Racine en faveur auprès du roi : *Esther* le servit plus sûrement que ses adorations. Mme de Maintenon, à Saint-Cyr, avait déjà fait jouer des tragédies de Racine : « Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque*, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus, ni aucune de vos pièces. » Elle souhaitait de lui un petit ouvrage pour ses pensionnaires. Boileau, consulté, fit les hauts cris et supplia son ami de ne point se déshonorer ; mais le poète entrevit qu'il pouvait à la fois ne nuire en rien à sa gloire, et ne point déplaire à la toute-puissante dame ; ne pourrait-il même la flatter par le choix d'un sujet propice

aux allusions? Celui d'*Esther* est admirable parce que, écrit Racine dans sa préface, cette histoire est « pleine des grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. » Tout ce que Mme de Maintenon souhaitait qu'on pensât d'elle tenait dans cette petite phrase. Et comme au cours de la pièce les allusions n'eussent peut-être pas suffi, Racine inventa le prologue où triompha Mme de Caylus, nièce de Mme de Maintenon. Le roi y est loué par la piété incarnée (Mme de Caylus était bien en chair) de ne combattre que pour la gloire de Dieu ; ses ennemis y sont voués à l'enfer, et jusqu'au pape Innocent XI, favorable au prince d'Orange, et à propos duquel le pieux Racine ne craint pas d'écrire :

Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.

Mme de Caylus joua tour à tour tous

les rôles, et remplaça, selon qu'elles étaient indisposées, Mlles de Weilhenne (*Esther*), de Lastic « belle comme le jour » (*Assuérus*), de Glapion (de laquelle Racine disait à Mme de Maintenon : « J'ai trouvé un Mardochée dont la voix va jusqu'au cœur), de la Maisonfort (qui manqua de mémoire et que Racine fit pleurer : « Ah ! mademoiselle, quel tort vous faites à ma pièce ! » Mais aimant jusqu'aux pleurs qu'il faisait verser, il essuya ce charmant visage avec son mouchoir et pleura lui-même de tout son cœur). Mlles d'Abancourt, de Marsilly et de Mornay tinrent les rôles d'Arnan, de Zarès et d'Hydaspe.

A partir du 26 janvier 1679, *Esther* fut le grand événement de la Cour. Comme il n'y avait que peu de places, ce fut une faveur insigne que d'être invité à Saint-Cyr. Nous imaginons le roi, à la porte du théâtre (c'était la vaste antichambre des dortoirs) tenant haut sa canne et surveil-

lant lui-même les entrées. Les « colombes timides », avant de pénétrer sur la scène, chantaient le *Veni Creator*. Le roi eut l'imprudence de mêler au troupeau des chanteuses de profession. Mlle de Sainte-Osmane se laissa entraîner à des légèretés et Mlle de Marsilly conquit le cœur du marquis de Villette. Les dames de Saint-Cyr, obligées d'assister à ces fêtes, affectaient de fermer les yeux et de dire leur chapelet. Mme de Maintenon comprit trop tard le péril. D'ailleurs, dès que la pièce fut imprimée, l'engoûment diminua. Cet engoûment, il est tout entier exprimé par la lettre de Mme de Sévigné dont chacun se souvient. La joie y éclate d'une dame à qui le roi a parlé ; et il est très vrai que le plaisir de se trouver là inclinait d'abord les esprits à l'admiration. Mais le spectacle devait plaire, même aux mal intentionnés, grâce à la parfaite correspondance entre ce texte sacré et les pieuses petites filles qui le psalmodiaient. *Esther* con-

centre tout ce qu'adore le roi au déclin ; le culte de sa propre personne et celui de Dieu s'y trouvent harmonieusement confondus. Le plus grand roi de la terre et le Roi du ciel reçoivent le même hommage, et grâce à quels délicieux truchements ! Louis XIV concevait soudain le plaisir de s'entendre louer au ciel et sur la terre, par le chœur éternel des vierges. Mais certaines personnes, à qui la fortune ne montait pas à la tête, et qui avaient autant de bon sens sous leurs fontanges, qu'avait d'esprit sous les siennes Mme de Sévigné, surent ne pas déraisonner à propos d'*Esther*. Mme de Lafayette remet les choses au point dans ce passage de ses *Mémoires de la cour de France* : « Mme de Maintenon, pour divertir ses petites filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, le meilleur poète du temps, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire, à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un histo-

rien très imitable. Elle a ordonné au poète de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux ; car à l'heure qu'il est, hors de la piété, point de salut à la Cour, aussi bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'histoire d'Esther et d'Assuérus, et fit des paroles pour la musique... Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de Mme de Maintenon ; mais comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font, ou qui les font faire, la place qu'occupe Mme de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena que jamais il n'y avait rien eu de plus charmant, que la comédie était supérieure à tout ce qui s'était jamais fait en ce genre-là... Le moyen de résister à tant de louanges ? Mme de Maintenon était flattée de l'invention et de l'exécution. La comédie représentait en quelque sorte la chute de Mme de Montespan et l'élévation de Mme de Maintenon. Toute la différence

fut qu'Esther était un peu plus jeune, et moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisait du caractère d'Esther, et de celui de Vasthi à Mme de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avait été fait que pour la communauté... »

Mais les plus touchantes allusions d'*Esther* nous paraissent être celles que Racine croyait faire pour lui seul. Non, il n'était pas fort bon courtisan, ce poète qui s'imaginait entendre les vierges persécutées de Port-Royal dans les chœurs de sa tragédie, sans redouter que le roi y prît garde. Même si Louis XIV ne s'en fût pas avisé, il y aurait eu de bonnes âmes pour l'en avertir sous cape, et elles n'y manquèrent pas. Ce fut sans doute un grief dont Sa Majesté ne fit pas état d'abord, mais qu'elle conserva dans un coin de sa mémoire. Et comme elle ne se lassait pas d'entendre *Esther*, elle dut, à la fin, re-

tenir ce que gémit une jeune israélite au premier acte :

Que de corps entassés ! que de membres épars !

Privés de sépulture !

Grand Dieu, tes saints sont la pâture

Des tigres et des léopards.

« Tiens, tiens, c'est une idée ! » pensa peut-être le roi vers la dixième représentation. On se plaît à imaginer qu'averti par quelque traître du dessein qu'avait Racine de dormir son dernier sommeil à Port-Royal, aux pieds de M. Hamon, le roi admira que son historiographe ait choisi un lieu de repos si peu sûr et, que dès lors, Sa Majesté décida dans son cœur que ce repos ne serait pas éternel.

Dès novembre 1690, Racine avait lu chez le pieux marquis de Chandenier un nouveau drame tiré de l'Écriture sainte. Mais aussi dévot que le fût devenu le grand tragique, il était dans sa destinée d'avoir toujours à ses chausses de plus

dévots que lui. Un sulpicien dont s'était entichée Mme de Maintenon et qu'elle fit évêque de Chartres, l'abbé Godet des Marais, la persuada de ne point exposer de nouveau ses petites filles au péril qu'*Esther* leur avait fait courir. *Athalie* fut jouée au début de 1691, mais à huis clos et sans costumes, dans la chambre de Mme de Maintenon, et quelquefois à Versailles (une fois même devant Leurs Majestés Britanniques). L'infaillible Boileau fut seul à comprendre ce chef-d'œuvre, et aussi, il faut bien le dire, Mme de Maintenon qui soutint contre l'opinion unanime que Racine n'avait rien fait de plus beau.

Il n'y a point de commune mesure aux deux drames sacrés du poète. *Esther* est une exquise pièce de circonstance (avec des morceaux sublimes, comme la prière d'*Esther*). Un grand génie appliqué à une petite tâche qu'on lui commande, réussit le chef-d'œuvre du poète de cour, de

cour dévote. Rien n'y est laissé au hasard, tout est pesé, tout est voulu. Mais avec *Athalie*, le vrai Racine, le grand Racine qu'on eût pu croire mort depuis quatorze ans, de nouveau se dresse et parle. Il a trouvé *Athalie* dans la Bible, mais l'a repêtrie, lui a communiqué de son sang. Le poète n'eût sans doute pas convenu que son vieux cœur s'exprimait dans cette vieille reine implacable, hésitante et vaincue ; et pourtant !

Peu de mois avant sa mort, Sarah Bernhardt interpréta le rôle d'*Athalie*. Ceux qui l'ont entendue se souviennent de la majestueuse grandeur dont elle revêtait la fille d'Achab. Nous nous rappelâmes alors que Voltaire avait déjà pris le parti d'*Athalie* contre le grand prêtre. Interprétation ingénieuse, pensions-nous, qui trahissait les intentions du poète.

Mais à relire de près ce drame terrible, il apparaît nettement que Racine a voulu que la vieille reine eût de la grandeur.

Aussi grande que Joad, certes, mais elle est seule ; et Joad, lui, se tient du côté le plus fort, du côté de Dieu. Phèdre, écrasée par Dieu, sentant peser sur elle une griffe effroyable, ne se débattait pas. Mais si nous imaginons une Phèdre qui ait survécu à Hippolyte, à Thésée, et qui, l'âge de la tendresse enfin passé, ait décidé de finir par l'ambition, — elle ne sera plus désormais aveuglée par ce mal d'amour qui, confondu avec la chair et le sang, échappe à notre emprise. L'ambition nous laisse le sang froid. L'héroïne racinienne relève la tête, se dresse contre l'aigle menaçant et prêt à fondre ; Athalie fait la brave contre Dieu. De prime abord, c'est à Agrippine qu'elle ressemble ; par son âge, par ses crimes, par sa folie de domination. Mais Agrippine appartient à un autre monde, un monde sans Dieu, ou peuplé de dieux mi-humains, qu'on amadoue à peu de frais. En revanche, Athalie a cela de commun avec Phèdre : un adver-

saire implacable et tout-puissant. Phèdre pliait, se voilait la face. La vieille Athalie, majestueuse, entourée de ses Syriens, songe à détruire le temple du Dieu ennemi, à écraser sous les pierres un peuple de prêtres fanatiques et insolents. Elle se croit libre encore d'agir, alors qu'elle est déjà, plus que Phèdre, étroitement ligotée. Elle ne fait aucun pas qui ne la rapproche à son insu de la fosse ouverte. Dès sa première parole, Racine nous incite à la plaindre :

...Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours, soupire-t-elle, s'appuyant sur Abner. Et tout de suite elle se défend, elle explique sa conduite avec la hauteur d'une Catherine de Médicis, d'une Christine de Suède, d'une Catherine de Russie :

Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire...

Enfin elle invoque la raison d'État, que Racine avait ses raisons de ne point juger

indigne d'examen. S'il ne souhaite point de justifier la reine, du moins la considère-t-il sans furie, avec d'autres yeux que ceux du grand prêtre : avec des yeux de gentilhomme ordinaire du roi.

Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse...

lui fait-il dire, après qu'elle s'est vantée d'avoir réduit tous ses voisins par une politique assez semblable à celle de Louis XIV. Elle ménage même ses ennemis plus que ne fait le grand roi :

Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.

(Louis XIV, lui, savait déjà, peut-être, qu'il ne laisserait pas, de Port-Royal, pierre sur pierre.)

Racine a conçu avec beaucoup de netteté ce que Nietzsche devait appeler un jour la morale des maîtres. Il vivait dans un temps où c'était, si l'on peut dire, la morale courante. Athalie, mais aussi Agrip-

pine, Burrhus, Narcisse, Bérénice, Titus, Acomat, Mithridate, Aman, Nathan, représentent cette humanité créatrice d'une morale de la puissance, à laquelle, tout chrétien qu'il était, Racine tenait par ses fibres les plus profondes. Et il est remarquable qu'un autre grand janséniste, que Pascal ait, à plusieurs reprises, énoncé des maximes faites pour enchanter Stendhal et Nietzsche, notamment dans le *Discours sur les passions de l'amour*, et dans sa dédicace de la machine arithmétique à la reine de Suède. Mais tout se passe comme si ces deux êtres de race conquérante eussent découvert un jour que ce sont les esclaves qui ont raison, ou plutôt que les maîtres n'existent pas, que nous nous sommes tous esclaves dans une chair corrompue ; que l'Être infini exige que sa créature avilie et rachetée lui immole tout ce dont elle tirait gloire.

Les calculs profonds d'Athalie ne résistent pas à un songe. Dieu a pris sur ce

grand esprit par ce qu'il y subsiste encore d'inquiétude superstitieuse et de trouble :
Un songe... me devrais-je inquiéter d'un songe?...

Il s'insinue en elle par la terreur, mais aussi par la tendresse, par la pitié : cette sanguinaire Athalie, le petit Eliacin l'émeut, la charme en dépit de ses insolences inspirées. « La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce » ouvrent ce cœur qui ne se croyait plus accessible à rien d'humain. Elle ignore que le Dieu de Joas s'arme contre nous de notre faiblesse même, de notre sympathie pour les faibles : c'est presque toujours par les autres et pour les autres que nous nous perdons.

Athalie résiste à ses remords ; elle plaide et proteste qu'elle a rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage. N'a-t-elle pas vu massacer son père, son frère,

Et dans un même jour égorger à la fois
Quel spectacle d'horreur ! quatre-vingts fils de rois...

Racine lui prête ici un accent de sincérité passionnée, il admet qu'elle soit certaine de son bon droit; mais il sait aussi que nul n'a jamais raison contre Dieu. Dieu n'est pas un adversaire qui puisse avoir des torts. Sa justice n'est pas notre justice. Rien ne sert de faire le brave, il a d'avance l'accès de notre cœur; nous lui sommes livrés avant même de le savoir; c'est par l'intérieur qu'il nous occupe. Le miracle d'*Athalie* tient dans la peinture de cet investissement d'une grande âme perdue d'avance, — plus que Phèdre, irrémédiablement perdue. Mathan, l'ennemi de Dieu, assiste, lucide, à cette destruction :

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme:
Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme.

Aussi haute que soit cette âme, Dieu la pourrait abattre d'un signe ; mais Il s'offre ce luxe de la ruse ; Il jette une proie à ce puissant fauve femelle, et se dissimule.

Tous les filets sont tendus : l'appât d'un enfant et d'un trésor attirent Athalie dans le temple qui paraît désert ; mais, dans ses profondeurs, un peuple de prêtres armés retient son souffle. Et ici encore la reine, dans ses invectives contre Joad, ne prononce pas une parole où n'éclate le sentiment de sa grandeur, jusqu'à ce vers dont Louis XIV devait pénétrer le sens profond :

Éternel ennemi des suprêmes puissances !

(Mais ce n'était pas au grand prêtre, c'était au grand Arnauld qu'il l'avait souvent adressé.)

Lorsqu'enfin une nuée de lévites s'acharne sur cette vieille femme et que tous l'abandonnent, elle dédaigne de con-

sidérer la foule délirante ; elle dénie même au grand prêtre sa victoire ; elle ne le voit plus et se retourne contre le seul ennemi qu'elle se connaisse :

Dieu des Juifs, tu l'emportes.

Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.
C'est toi qui me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée...

Mais même réduite à cette extrémité, elle ne consent pas à sa défaite ; elle ne se croit pas vaincue ; elle est sûre de n'être pas vaincue, sachant que l'esprit de révolte et d'orgueil ne saurait périr avec elle, et qu'il se dressera contre l'Éternel jusqu'à la fin des temps. Le petit Joas l'a reçu d'elle en naissant ; elle lui a transmis le flambeau, à ce porte-lumière, à ce Lucifer ; elle ne doute pas que cet enfant sera sa vengeance. O vision délicieuse ! le temple ensanglanté par le meurtre de Zacharie...

Qu'il règne donc, ce fils, ton soin et ton ouvrage...

Racine n'a peut-être pas conscience de son plaisir lorsqu'il souffle à la vieille reine indomptable cet affreux courage de braver Dieu, le couteau sur la gorge. Lui qui a choisi de se soumettre, de servir en tremblant, il ne sait pas qu'une part de lui-même se satisfait de ces blasphèmes et se grise de cette audace désespérée. Joad fait traîner hors du temple la tigresse ; ses membres vont être déchirés comme ceux de Jézabel, à même la boue, par la meute des agneaux. Racine s'associe aux agneaux qui ne périront pas, qui ne seront pas éternellement confondus. Il se range du côté des plus faibles, puisqu'au fond ils demeurent les plus forts :

D'un cœur qui t'aime,

Mon Dieu, qui peut troubler la paix?

Il cherche en tout ta volonté suprême,

Et ne se cherche jamais.

Sur la terre, dans le ciel même,

Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix

D'un cœur qui t'aime?

XII

« D'un cœur qui t'aime, mon Dieu, qui peut troubler la paix? » Mais ce cœur suffit à se troubler lui-même ; il ne chérit pas que Dieu, il souffre des moindres humeurs du Maître. Racine épie les plus légers signes de mécontentement et, anxieux, s'abandonne à qui le flatte et le caresse avec une confiance d'enfant nerveux. Mme de Maintenon souriait de la simplicité puérile que le poète apportait dans les choses de la Foi ; elle devait, en secret, admirer bien plus sa facilité à se livrer. Il savait pourtant comme elle avait traité Fénelon et qu'elle ne s'était jamais compromise pour personne. Elle dut voir, dès le temps d'*Athalie*, que Racine s'engageait dans une route périlleuse. Au

quatrième acte, Joad fait un cours bien imprudent sur la fonction royale :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné...

Aux approches de la Révolution, ces vers étaient interrompus par les applaudissements ; et sous l'Empire, Fouché menaça d'interrompre les représentations de la pièce. Il est impossible que Louis XIV n'ait pas, le premier, dressé l'oreille, d'autant qu'il savait que son historiographe avait partie liée avec les jansénistes. Sans doute lui donne-t-il le titre de gentilhomme ordinaire ; il avait accoutumé de laisser les gens s'enferrer ; et le terrible de ses disgrâces, c'était qu'il les avait longuement mûries. Louis XIV n'aimait point que les gens de lettres et d'Église appli-

quassent leur esprit ou leur vertu à la réforme de l'État. A vrai dire, presque tous les grands écrivains de son siècle partageaient ce sentiment. Nietzsche, au dix-septième siècle, n'eût scandalisé personne en rappelant que faire œuvre de savant ou d'artiste, c'est faire œuvre de subordonné, et que le gouvernement des hommes est une autre histoire. Racine, par sa nature même, devait plus qu'un autre partager cette opinion. Mais une part de lui-même avait pris parti, peut-être à son insu, pour Joad et pour Port-Royal contre Athalie et contre Louis XIV.

Le maladroit commençait de parler, chez Mme de Maintenon, des misères du peuple ; il cédait à la folie d'avoir des idées sur ce sujet. C'est extraordinaire que personne jusqu'ici n'ait soupçonné l'épouse du vieux roi, cette personne compliquée, d'avoir passé, de sang-froid, le lacet autour du cou de Racine, lorsqu'elle lui demanda de coucher par écrit ses touchantes ré-

flexions sur le pauvre peuple. L'étrange exigence ! Était-il bien assuré que l'écrit ne sortirait pas de ses mains ? La dame le lui jurait ; le fait est qu'il en sortit : Mme de Maintenon prétendit que le roi l'avait surprise pendant qu'elle le lisait et qu'il exigea qu'elle nommât l'auteur. Ce qui nous rend suspecte cette histoire, c'est une anecdote que rapporte Bussy-Rabutin, et où nous voyons la même dame se faire surprendre exprès par le roi, alors qu'elle lui écrivait des gentillesse. Peut-on douter de la supercherie ? Quoi qu'il en soit, Sa Majesté, mécontente du mémoire de Racine, fit alors une réflexion qu'il est difficile de ne pas admirer : « Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir ? Et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre ? » La France n'avait plus longtemps à attendre pour éprouver la sagesse de cette parole : Jean-Jacques Rousseau était bien près de naître.

Mme de Maintenon a plus tard montré le bout de l'oreille dans une lettre à Mme de la Maisonfort : « ... Vous auriez eu plus de plaisir dans le monde ; mais, selon toutes les apparences, vous vous y seriez perdue ; Racine vous aurait divertie et vous aurait entraînée dans la cabale des jansénistes... »

Mais Racine avait la confiance chevillée au corps ; ses contemporains ont souvent parlé de sa candeur ; c'était le courtisan, chez lui, qui était surtout candide ; il se laissait prendre aux apparences et ne se souvenait jamais de se méfier. Ce fut encore à Mme de Maintenon qu'il eut recours lorsqu'une requête qu'il avait fait faire pour être exempté de la taxe extraordinaire imposée sur les charges de secrétaire du roi, eut été repoussée sans aménité par Louis XIV. Le pauvre Racine en était déjà fort affecté, lorsqu'il apprit avec désespoir que le roi prêtait l'oreille à ceux qui le dénonçaient comme jansé-

niste. Nul doute que le roi et son épouse n'eussent leur siège fait depuis longtemps. Ne connaissaient-ils aussi des épigrammes féroces dirigées contre leur couple auguste? Il est bien difficile de les attribuer au Racine pénitent de cette époque. Mais le diable fait ermite peut avoir des retours terribles. Le certain est que jusqu'à la mort, le poète ne put retenir sa malice; en 1694, en 1695, le *Germanicus* de Pradon, la *Judith* de Boyer, le *Sésostris* de Longepierre excitent, d'ailleurs médiocrement, sa verve. Il faut tout attendre d'une sensibilité à vif. Ce Racine follement irritable, qui put autrefois tourner en dérision la Mère Angélique et M. Le Maître, qui insulta bassement sa maîtresse la Champmeslé, nous l'imaginons assez, un jour qu'il entrevoit la perfidie de Mme de Maintenon, l'ingratitude infinie du roi, nous l'imaginons d'un seul coup se débondant, et tout le fiel accumulé jaillit :

Il eut peur de l'enfer, le lâche, et je fus reine.

Il ne nous déplaît pas de croire qu'il ait pu prêter ce cri à Mme de Maintenon. Pourquoi l'homme accoutumé à dévoiler le secret des cœurs n'eût-il su, dans les heures où la courtisanerie ne l'aveuglait pas, percer à jour les intrigues de cette tortueuse personne? Les fils n'en étaient pas si minces et toute la Cour s'en gausait. M. Mesnard se voile la face; ce serait, dit-il, un sacrilège, d'examiner seulement si Racine a pu écrire une pareille infamie. Que nous sommes exigeants pour les morts illustres! Qui de nous songerait seulement à se brouiller avec un ami, sous prétexte qu'il aurait, en un jour d'exaspération, écrit un sonnet atroce contre une perfide grande dame?

En tout cas, Racine ne soupçonna la Maintenon que par éclairs; elle jouait serré avec lui. Le naïf acceptait qu'elle le vît en cachette, comme si ces cachotteries n'eussent point dû suffisamment l'éclairer sur ce qu'il devait attendre d'une

personne à ce point circonspecte : « L'ayant aperçu dans les jardins de Versailles, raconte Louis Racine, elle s'écarta dans une allée, pour qu'il pût l'y joindre. Sitôt qu'il fut près d'elle, elle lui dit : « Que craignez-vous? C'est moi qui suis cause de « votre malheur, il est de mon intérêt et « de mon honneur de réparer ce que j'ai « fait. Votre fortune devient la mienne. « Laissez passer ce nuage : je ramènerai le « beau temps. — Non, non, madame, lui « répondit-il, vous ne le ramènerez jamais « pour moi. — Et pourquoi, reprit-elle, « avez-vous une pareille pensée? Doutez- « vous de mon cœur ou de mon crédit? » Il lui répondit : « Je sais, madame, quel « est votre crédit, et je sais quelle bonté « vous avez pour moi ; mais j'ai une tante « (Sainte-Thècle) qui m'aime d'une façon « bien différente. Cette sainte fille demande « tous les jours à Dieu pour moi des « grâces, des humiliations, des sujets de « pénitence, et elle a plus de crédit que

« vous. » Dans le moment qu'il parlait, on entendit le bruit d'une calèche : « C'est le « roi qui se promène, s'écria Mme de Maintenon, cachez-vous. » Il se sauva dans un bosquet... »

Nous imaginons ce pauvre Racine essoufflé, derrière des arbustes, la main au côté droit qui commençait à le faire souffrir. Qu'on ne nous parle plus de son adresse. Ce n'est même plus de la maladresse, mais une sorte de sadisme qui le pousse ainsi à parler de sa tante Sainte-Thècle à la Maintenon, et à soutenir que l'abbesse janséniste a plus de crédit auprès de Dieu que la « servante-maîtresse » du roi. Il lui restait de se jeter, les yeux fermés, dans la gueule du loup ; c'est ce qu'il fit par une lettre dont le brouillon existe encore à la Bibliothèque nationale et dont le roi et sa femme durent bien rire. Il y ouvre le tréfonds de son cœur avec une naïveté désespérée. Le courtisan y fait la part du feu, renie la doctrine, crie bien haut qu'il

n'est pas janséniste, mais confesse un tel attachement pour ceux qui se réclamaient de ce nom que le roi dut commencer, après avoir lu cette épître, à le tenir pour beaucoup plus que suspect. C'est sans doute la seule fois que Racine se targue du pouvoir que Sa Majesté lui a octroyé de flatter plus ou moins son image aux yeux des siècles futurs : « Hé quoi ! madame, avec quelle conscience pourrai-je déposer à la postérité que ce grand prince n'admettait point les faux rapports contre les personnes qui lui étaient le plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ! » Qui eût cru que Racine perdrait un jour le sens jusqu'à risquer une menace si maladroite ? Et quelle apparence que Louis XIV pût jamais lui pardonner cette espèce de chantage à la Juvénal ? On trouve encore ceci dans cette fameuse lettre : « Je vous avoue que lorsque je faisais tant chanter dans *Esther* : « Rois, chassez la calomnie ! »

je ne m'attendais guère que je serais moi-même un jour attaqué par la calomnie. Je sais que, dans l'idée du roi, un janséniste est tout ensemble un homme de cabale et un homme rebelle à l'Église (le roi devait trouver fort mauvais que Racine voulût lui faire là-dessus la leçon ; il était sûr de voir clair et l'événement lui a donné raison)... Ayez la bonté de vous souvenir, madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'était une soumission d'enfant pour tout ce que l'Église croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété (*par votre ordre* est horrible et diminue notre pitié pour le vieux poète)... J'y ai parlé assurément de l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentiments dont j'étais le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y ait trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur de tout ce qui

s'appelle jansénisme? (Le naïf croyait-il que la police de Louis XIV ignorait cette *Histoire de Port-Royal* à laquelle il consacrait les loisirs que lui laissait l'histoire du roi?) Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut point être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au roi, à s'informer des grandes actions du roi, et à inspirer aux autres les sentiments d'amour et d'admiration qu'il a pour le roi? »

Que ce roi devait s'entendre à doser, à nuancer sa disgrâce! Au vrai, il ne lui restait guère plus que ce plaisir. Si la façade du poète demeurait brillante, sa situation était lentement rongée à l'intérieur. Gentilhomme ordinaire, il est de tous les Marly, il va à Fontainebleau. Triste satellite, il continue à tourner autour de l'astre, mais n'en reçoit plus aucun rayon. On l'imagine, entre deux portes, la main au côté droit, guettant une parole, un simple

regard. Il se décourage : « J'ai résolu d'être à Paris le plus souvent que je pourrai, écrit-il à Jean-Baptiste, non seulement pour y avoir soin de ma santé, mais pour n'être point dans cette horrible dissipation où l'on ne peut éviter d'être à la Cour... » Il fut un temps, même au plus fort de sa dévotion, où cette dissipation ne lui faisait pas peur. Le dernier lien se brise, l'impitoyable Sainte-Thècle est exaucée ; Dieu nous préserve, devait penser son neveu, de ces saintes personnes qui, non contentes de celles qui les écrasent, mendient au ciel des croix pour nous. Racine renonce à ce qui le rattachait encore à la terre. Le voici démuni, dépouillé, tel que Dieu et Sainte-Thècle le veulent voir. Il accepte de ne plus plaire ; il se détourne du soleil. C'est vers ce temps-là aussi qu'il jette au feu une édition de ses œuvres qu'il s'était plu à corriger. Pour ce qui est des biens de ce monde, il n'en était point aussi comblé que ses

ennemis l'ont prétendu : un peu plus de quatorze mille livres de revenus réguliers que lui valent sa trésorerie de Moulins, ses pensions d'homme de lettres, d'historiographe, de gentilhomme ordinaire et de secrétaire du roi. Mme Racine possédait de son chef quarante mille livres environ, et une maison rue de la Grande-Friterie. Elle vivra assez vieille pour voir les beaux jours de Law et pour perdre le plus clair de son bien dans le « Système ».

Dès octobre 1698, Racine souffre de coliques et d'une fièvre qu'il coupe à force de quinquina. Sa douleur de côté l'inquiète. Il fait tout de même le voyage de Melun pour assister à la profession de sa fille Nanette où il n'arrête pas de sangloter. On sait qu'il pleurait aux prises de voile, même quand il ne s'agissait pas ses filles. C'est une espèce de sensibilité qui fait que certains aiment à s'émouvoir du renoncement, de la pureté des jeunes

êtres : concupiscence particulière à un abbé Perreyve qui répète souvent, avec délectation : « J'aime les premières communions... » Racine, lui, aimait les prises de voile. « M. Racine, *qui veut pleurer*, aimerait mieux que ce fût vendredi — écrit Mme de Maintenon à Mme de Brinon au sujet d'une prise de voile (celle de Mlle de Lallie) — ce qui ne doit pourtant pas vous obliger à rien changer... » Mais la route de Melun est horrible ; le pauvre homme en revient anéanti : « Il m'est resté de ma maladie une dureté au côté droit... » Ainsi nomme-t-il, pour la première fois, dans une lettre à Jean-Baptiste, ce qui va le tuer.

Ce fils aîné voua plus tard une haine mortelle à Valincour, l'ami de son père, pour ce qu'il écrivit à l'abbé d'Olivet : « ...Un matin, étant entré dans son cabinet, pour prendre du thé selon sa coutume, et s'apercevant que cet abcès était séché et refermé, Racine fut frappé d'effroi et s'écria qu'il était un homme mort. Il des-

cendit dans sa chambre, et se mit au lit, d'où en effet il n'est pas relevé depuis. On reconnut bientôt que c'était un abcès formé dans le foie. Ses douleurs devinrent si cruelles qu'une fois il demanda s'il ne serait pas permis de les faire cesser en terminant sa maladie et sa vie par quelque remède. » Étranges chrétiens que ces fils de Racine qui acceptent que l'humanité du Christ ait crié devant la mort, et qui ne peuvent souffrir d'apprendre que celui qu'ils aimaient et qui était un faible poète, ait lui aussi frémi. Nous aimons mieux en croire cet honnête homme de Valincour, secrétaire général de la marine, chéri de Racine, mais aussi de Pontchartrain, du comte de Toulouse, de Daguesseau, de Bossuet, de Boileau, de La Bruyère, « aimable, doux, gai, salé, sans vouloir l'être... » écrit de lui Saint-Simon.

Racine ne quitte plus sa chambre. On ne voit plus, sur la route de Versailles, son carrosse-coupé, doublé de velours rouge

à ramages, que traînaient deux chevaux hongres sous poil blanc, à courte queue, vieux et caducs. En mars, Racine est malade à mourir ; toute la Cour s'intéresse à lui et le roi même lui marque quelque intérêt. Dodart, le médecin des Solitaires, lui fit une incision cruciale au côté droit, un peu au-dessous de la mamelle ; il en sortit une demi-palette de pus bien cuit.

Racine, dont chacun redoutait le caractère irritable, étonnait son entourage par sa patience et par sa douceur. Il répétait qu'il n'avait jamais eu la force de faire pénitence, et se louait de ce que Dieu lui faisait la miséricorde de l'y obliger. A son chevet se tenaient son gendre Moramber, Valincour, l'abbé Renaudot, et ce Willard, le voisin de la rue des Maçons qui, quatre ans plus tard, devait être jeté à la Bastille et y expier, jusqu'en 1715, l'année de sa mort, le crime d'être janséniste. Boileau vint d'Auteuil, et Racine

témoigna sa joie de mourir le premier à cet ami, « le meilleur homme, répétait-il, qu'il y ait au monde. » Son confesseur ordinaire, un prêtre de Saint-André-des-Arts, l'aidait à mourir (bien que sa maison de la rue des Marais dépendît de Saint-Sulpice). Mais il avait habité, auparavant, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, où avaient été baptisées ses trois premières filles, puis rue des Maçons.

Deux jours avant de mourir, M. Dodart étant au chevet de son lit, il dit à Jean-Baptiste d'aller chercher dans son cabinet une petite cassette noire, et il en retira un manuscrit qu'il remit à M. Dodart et qui était l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*.

Vers le même temps, comme son fils Jean-Baptiste voulait le rassurer, et invoquait le témoignage des médecins : « Ils diront ce qu'ils voudront, laissons-les dire ; mais vous, mon fils, voulez-vous me tromper, et vous entendez-vous avec eux ?

Dieu est le maître ; mais je puis vous assurer que s'il me donnait le choix ou de la vie ou de la mort, je ne sais ce que je choisirais : les frais en sont faits. »

Après quarante-cinq jours d'une patience exemplaire, il rendit le dernier soupir le 21 avril 1699, entre trois et quatre heures du matin. Il mourait au même âge que le saint M. Hamon, près duquel son dernier vœu fut de reposer. Il mourut dans la même paix, en répétant peut-être l'unique mot de *silence* qui était revenu plusieurs fois sur les lèvres de M. Hamon, durant sa nuit d'agonie. On le porta d'abord à Saint-Sulpice, puis, selon ce qu'il demandait dans son testament, à Port-Royal : « Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal-des-Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière, au pied de la fosse de M. Hamon. Je supplie très humblement la Mère abbesse et les religieuses de vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique

je m'en reconnaïsse très indigne et par les scandales de ma vie passée, et par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue autrefois dans cette maison, et des grands exemples de piété et de pénitence que j'y ai vus, et dont je n'ai été qu'un stérile admirateur. Mais plus j'ai offensé Dieu, plus j'ai besoin des prières d'une si sainte communauté pour attirer sa miséricorde sur moi. Je prie aussi la Mère abbesse et les religieuses de vouloir accepter une somme de huit cents livres, que j'ai ordonné qu'on leur donne après ma mort. Fait à Paris, dans mon cabinet, le dixième octobre mil six cent quatre-vingt-dix-huit. »

Toute la vie de Racine proteste contre la plaisanterie fameuse qu'on fit alors : « Il ne se serait pas fait enterrer à Port-Royal de son vivant. » Port-Royal l'a toujours tenu, même quand il en paraissait le plus éloigné. Il n'a jamais cessé d'y être enseveli.

XIII

« Despréaux, nous avons beaucoup perdu vous et moi, à la mort de Racine, » cria Louis XIV, du plus loin qu'il aperçut Boileau. Le vieux poète répandit partout que Sa Majesté avait parlé de Racine d'une manière à donner envie aux courtisans de mourir. Mais il ne revint jamais à Versailles : « Je ne sais plus louer... » répétait-il.

Une amitié si constante porte témoignage en faveur de celui qui l'inspira. Jusqu'à la fin, Boileau tint au foyer de son ami la place d'un vieil oncle un peu grincheux et secrètement tendre : « Nous allâmes l'autre jour prendre l'air à Auteuil, écrit Racine dans une des der-

nières lettres que nous ayons de lui, et nous y dinâmes avec toute la petite famille, que M. Despréaux régala le mieux du monde ; ensuite il mena Lionval et Madelon dans le bois de Boulogne, batinant avec eux, et disant qu'il les voulait mener perdre. Il n'entendait pas un mot de tout ce que ces pauvres enfants lui disaient. »

Pourtant, Boileau ne pèche guère par excès d'indulgence, et ce n'est point assez de dire qu'il jugeait Racine sans illusion. Du génie même de son ami, il ne se faisait pas une idée excessive, tant nous avons de peine à croire qu'il puisse y avoir de l'extraordinaire chez ceux qui nous touchent de près, même si nous les admirons. Jusqu'à son dernier jour, Boileau refusa à Racine la première place aux côtés de Molière et... de Despréaux. Il le dit même au roi qui s'en étonna : « ...Mais, ajouta Sa Majesté, vous vous y entendez mieux que moi... » Racine était, aux yeux de Boileau,

un élève éblouissant d'Euripide et de lui-même. Il se glorifiait de lui avoir appris « à faire difficilement des vers faciles ». Nous ne savons si Racine connut ce jugement ; peut-être ne s'en fût-il pas indigné. Jaloux de sa prééminence, surtout lorsqu'il s'agit de Corneille (il défendit âprement le discours de La Bruyère à l'Académie dont certains voulaient empêcher l'impression, parce que l'auteur d'*Andromaque* y était préféré à celui du *Cid*) Racine est toujours ramené à l'humilité par son culte des Anciens. Il soutint leur cause sans faiblir contre Perrault, et ne souffrait d'être égalé à aucun d'eux. Aussi jugeait-il peut-être que Boileau lui faisait déjà large mesure en osant prononcer le nom d'Euripide en même temps que le sien. Cet orgueilleux n'avait point l'exigence, l'insatiabilité des artistes d'aujourd'hui qui, grâce à leur peu de culture, se persuadent aisément de ne rien devoir à ceux qui les ont précédés : ignorant tout, ils s'imaginent tout inventer.

Racine, lui, ne rougissait pas du nom d'imitateur. Il ne trouvait pas déshonorant d'être un élève.

Quelle simplicité dans un Racine, dans un Boileau ! Si les vers qu'ils font et les médecines qu'ils avalent sont presque tout le sujet de leurs lettres et, sans doute, de leurs propos, il faut admirer cette pudeur, cette discrétion. Mais c'est aussi qu'il n'y a guère de labyrinthe en eux ; ou, plutôt, ils ne se glorifient pas de leur labyrinthe intérieur ; ils n'en subissent pas la hantise ; ils ne s'y perdent pas, comme c'est notre passion aujourd'hui. En cela, encore, ils sont les imitateurs des Grecs. Racine pensait-il aux drames cachés de sa vie, autrement que pour en demander pardon à Dieu ? Nous ne le croyons pas. Mais Boileau, témoin de sa jeunesse orageuse, devait les lui rappeler quelquefois, lorsque Racine se laissait aller à des râleries blessantes

Car l'amitié n'aveuglait pas Boileau sur

l'homme plus que sur l'auteur. « Il disait que Racine était venu à la vérité par la religion, son tempérament le portant à être railleur, inquiet, jaloux et voluptueux. » Il en savait plus long que nous sur son terrible ami. Familiar des enfants de Racine, peut-être fut-il leur complice et les aida-t-il à brûler certains papiers.

L'inquiétude, la jalousie, la volupté, c'est ce qui porte un être aux pires erreurs. Boileau, si parfois il jugeait excessive la dévotion de son ami, devait se dire que certains cœurs insatiables doivent s'engager à fond avec Dieu pour ne point périr. A vingt ans, un Racine, en dépit de cette sensibilité folle qui fait de lui une cible vivante, se soutient par la jeunesse, par le talent, par le succès, par l'amour. Ce moqueur de génie a de quoi prévenir toutes les attaques et, avant d'être touché lui-même, il fonce sur l'adversaire, le pique jusqu'au sang. Mais la

jeunesse décroît, et l'amour. Le vent du succès tourne ; le bel arbre porte ses derniers fruits ; il est affaibli, fatigué. Ses ennemis, peut-être lui ont-ils dérobé des armes mortelles. Pauvre poète ! D'autres peuvent vivre sans lieges qui les soutiennent ; leur peau est dure, ils naissent cuirassés. Racine est né frémissant : tout l'atteint, tout le blesse ; n'y aurait-il les hommes, la pensée de la mort suffit à le torturer ; la mort lui fait horreur... Ah ! que ce ne soit pas un trou, une fosse, une ténèbre immense. Qu'il y ait quelqu'un sur le seuil ; quelqu'un : des bras ouverts. Même si cet Être est terrible, Racine préfère sa présence au néant. Il a confiance dans son charme ; il préfère un Dieu injuste, un Dieu capable de l'aimer mieux que les autres. Il se flatte de savoir l'apaiser ; il s'en charge ; il se fera enfant, s'abaissera aux plus humbles pratiques. Ça ne lui coûte pas ; il a bien moins d'orgueil qu'on n'imagine. Au fond, il aime

plaire et se blottir. Il sait comment s'y prendre avec Dieu, ayant été dès l'enfance dressé à le séduire. Boileau l'en raille doucement : « J'aurais bon besoin de votre vertu, et surtout de votre vertu chrétienne pour me consoler, mais je n'ai pas été élevé comme vous dans le sanctuaire de la piété... » Racine y fut élevé. Ses cahiers d'écolier sont pleins de ces cantiques dont M. de Sacy était jaloux et que maintenant, au seuil de la mort, il remet sur le métier jusqu'à les rendre dignes du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Ces admirables *Cantiques spirituels* jallisent d'un cœur passionnément résolu à ne pas périr. Que Dieu fasse son esclave volontaire de cet « esclave de la mort ». Mais il ne suffit pas à l'homme d'être heureux, il faut aussi que les autres ne le soient pas ; les réprouvés aident les élus à sentir leur bonheur. Ainsi Racine, dans le sein du Père, se voit déjà écou-

tant la plainte tardive « des inconsolables morts » :

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile
Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée,
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.
De nos attentats injustes,
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes,
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Faibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement.

Racine, lui, ne sera pas confondu, il a été prévenu à temps ; il a fait le nécessaire et plus que le nécessaire. C'est fini des sources bourbeuses et de ces ombre

qui nous laissent plus affamés que devant ;
il sait de quoi se nourrir :

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment :
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui me veut suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez.

Le caractère, dit Novalis, c'est la destinée. Il était inscrit dans le caractère de ce garçon trop sensible, de ce Racine railleur, inquiet, jaloux, voluptueux, qu'il n'échapperait à Dieu que pour lui revenir. Le destin de cette espèce d'hommes est de jouer sur les deux échiquiers : celui du temps et celui de l'éternité, par des coups à la fois audacieux et concordants. L'incestueuse Phèdre lui rouvre le cœur de la vierge Sainte-Thècle, comme la concubine du roi le détourne d'un chemin de perdi-

tion où il ne lui reste pas le moindre laurier à cueillir et le pousse vers les charges de cour où, sans plus exposer sa gloire d'écrivain, ni le salut de son âme, il s'assure d'une grande fortune temporelle, en même temps que d'une éternité bienheureuse. Mais il y a plus : Racine, vers le temps de *Phèdre*, découvre qu'il est vulnérable, comme les faibles femmes, comme les prodigues enfants que Jésus préfère aux Pharisiens et aux hommes sûrs d'eux-mêmes. Jean Racine, dès sa trente-huitième année, a peur des ténèbres commençantes ; il cherche une main, la frange d'un manteau. Dieu ne peut retrouver que ceux qui se sont perdus.

XIV

« Le caractère, c'est la destinée... » Avons-nous eu raison de rappeler cette parole à propos de Racine? Sa destinée fut créée à l'image, à la ressemblance de son caractère, mais d'un caractère pénétré de christianisme, et non tel que l'avait conçu la nature. Jean Racine venu au monde dans un temps et dans une famille où Dieu n'eût pas occupé la première place, quel autre destin aurait-il connu! Sanglant peut-être; ou au contraire plus brillant, plus heureux, selon que ses passions furieuses ou que son goût de l'avancement et de la cautèle l'eussent emporté. Port-Royal, en tout cas, ne l'aurait pas entraîné dans sa disgrâce.

C'est la leçon qu'il faut retenir d'une

telle vie ; nous tissons notre destin, nous le tirons de nous comme l'araignée sa toile ; toutes nos amitiés, toutes nos amours portent notre marque ; un très petit nombre d'événements demeure imprévisible ; nous les appelons, nous les suscitions presque tous ; pour ce qui ne dépend pas de nous, notre manière d'y réagir est l'expression de notre caractère même ; et là encore, nous modelons la destinée. Une seule force au monde trouble quelquefois le jeu, arrête la fatalité, crée une fatalité nouvelle ; une seule : le christianisme. C'est qu'il s'attaque en nous à la nature. Il n'y a que la grâce pour surmonter quelquefois la nature. Et jusque dans ses échecs, il existe une minute d'oscillation où l'on peut croire que la destinée de celui en qui se déroule cette lutte contre Dieu va changer de face. Un homme converti devrait nous donner le même étonnement qu'un fleuve qui retourne vers sa source : *Jordanis conversus est retrorsum.*

Sans doute, chez Jean Racine, nous sommes-nous divertis à débusquer les raisons humaines de ce grand changement qui le livre à Dieu. Mais si la grâce, au commencement de son travail, fait flèche de tout bois, sa victoire ne s'atteste décisive que dans la persévérance de l'homme qu'elle a subjugué. (Et c'est pourquoi il devrait être enjoint à tout converti de se taire pendant plusieurs années, de ne rien crier sur les toits avant que sa ferveur ait subi l'épreuve du temps.) Dieu peut bien se servir des plus minimes événements : un échec au théâtre ou en amour ; la mort d'un être aimé ; le chantage de quelque complice... Il n'empêche, qu'un jour, Racine ne se sent plus menacé : la Voisin est morte ; nul ne lui dénie la première place dans la poésie dramatique ; le succès d'*Esther* efface l'échec de *Phèdre*. Pourtant, il ne retourne pas au monde ; le fragile échafaudage des causes secondes disparaît, et l'inébranlable monument de sa

dévotion demeure ; des contingences l'ont plus sûrement retourné vers Dieu que n'eût fait un état de sensibilité mystique, brûlant mais vite éteint. Il apparaît à tous un autre homme que celui qu'il était. L'inquiet, le jaloux de naguère offre à ses enfants un visage serein et paisible ; le voluptueux se passe de plaisir ; toutes ses passions sont, sinon détruites, transposées ; il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. Il ne songe point, par sa dévotion, à faire sa cour, puisqu'elle va à l'encontre de la doctrine officielle et qu'elle lie son sort à celui d'une faction que le roi exècre. Sur ce point précis, Racine violente surtout sa nature. Qu'il n'ait pas une seule fois renié Nicole ni Arnauld, quelle victoire de Dieu !

Rejeter, même de sa vie à venir, le christianisme, c'est donc perdre le bénéfice de cette espérance : échapper un jour à soi-même, guérir de soi-même. Un critique mécréant triomphait devant nous

de ce que les convertis se recrutent souvent parmi les êtres de mauvaise vie. Les créatures sur qui pèsent de lourdes fatalités sont, en effet, les mêmes qui souhaitent le plus ardemment de mourir et de renaître. Nul ne les délivrera de leur corps de boue, hors Celui qui pour cela d'abord est venu en ce monde. Comment échapperaient-elles à cette alternative : se glorifier de leur misère, s'enhardir à une complaisance, à une satisfaction désespérée ; se consoler de leur déchéance avec ce qui les a déchus, ou au contraire se haïr jusqu'à mériter de devenir un autre ? Quelqu'un nous disait d'un poète revenu à Dieu (revenu de loin) que tout en lui avait changé, jusqu'au son de sa voix, jusqu'à son rire. Ainsi Pascal bénissait tous les jours de la vie son Rédempteur qui « d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce... »

Mais même lorsque nous croyons nous haïr, nous ne cessons de nous aimer. Racine est admirable en ce qu'il ne tourne jamais la tête vers ce qu'il a quitté. Nous avons souri, au passage, des règles austères qu'il imposait à un fils de vingt ans, comme si ne l'eussent pas embarrassé les souvenirs du jeune loup vorace qu'il avait été à cet âge. Mais c'est que l'image de ce louveteau lui fait horreur, qu'il ne lui garde aucune complaisance, et qu'il ne croit pas qu'il y ait un temps pour offenser Dieu et un autre pour le servir. Ici nous apparaît sa conviction sereine de posséder enfin le souverain bien : il veut épargner à ses enfants le malheur de le découvrir trop tard.

Telle est donc la leçon de Racine : il est donné à tous de se haïr quelquefois, de céder un instant au dégoût de soi-même ; le difficile est de persévéérer dans cette haine et dans cette horreur. Aucun doute que ce fût plus aisé en un siècle qui

n'élevait pas, comme le nôtre, des autels à la jeunesse, et qui ne la déifiait pas. Nous nous souvenons bien du soupir de La Fontaine : « Ai-je passé le temps d'aimer ? » Mais il n'y a point là trace de ce désespoir, de cette nostalgie morne qui asservit un grand nombre d'entre nous à leur passé le plus trouble et qui crée une horrible race de vieux adolescents inconsolables.

Après plusieurs mois vécus dans l'intimité de Jean Racine, de ce cœur dévoré de passions, nous l'admirons d'avoir su prendre parti contre lui-même. Certes, il a poussé, selon saint Paul, l'immortelle plainte d'un chrétien « sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même » :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que plein d'amour pour toi
Mon cœur te soit toujours fidèle.
L'autre à tes volontés rebelle
Me révolte contre ta loi.

L'un tout esprit, et tout céleste,
Vent qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix !
Je veux, et n'accomplis jamais.
Je veux, mais ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Le roi, la première fois qu'il entendit chanter ces paroles, se tourna vers Mme de Maintenon en lui disant : « Madame, voilà deux hommes que je connais bien... »

Cette certitude que le mal est le mal et qu'il est haïssable, cette évidence, aujourd'hui beaucoup l'ont perdue ; ils ne détestent pas le mal, même en cessant de le commettre ; d'où ces fausses conversions, ces rechutes qui suscitent la risée du monde. L'excès de souffrance ramène une âme à Dieu, sans qu'elle cesse

de découvrir du charme à ce qu'elle a quitté. Maints docteurs de tout âge élèvent la voix pour la supplier de ne pas se mutiler et de ne se refuser à rien. Ils légitiment son délire et donnent raison à sa folie. Le dur Nietzsche aurait eu horreur de ces faciles enfants qu'il a fournis de raisons sublimes pour s'assouvir. Il n'empêche que leur appel aujourd'hui domine tous les autres, retentit dans les cœurs malades, à mi-chemin de Dieu. Ainsi se multiplient les échecs de la grâce, les retours au vomissement. Et c'est pourquoi beaucoup, témoins de ces tristes relapses et qui voient encore dans la religion le dernier espoir de guérir, de renaître à la vraie vie, hésitent, réservent cette suprême carte, ne peuvent se résoudre à la jouer : « Si peu qu'il représente d'espérance, dit Montherlant, ne gâchons pas Dieu. » L'atteindre, croit-il, serait le perdre à jamais.

Simplicité de Jean Racine. Il s'en tient à

Celui qu'il a trouvé. Il embrasse la croix. Nous, il faudrait nous y faire attacher ; encore serait-ce en vain, car ce moi, à peine lié à l'Arbre, ne serait déjà plus nous-même ; détaché de nous, il ne vivrait plus que dans notre mémoire. Nous avons perdu le secret de Jean Racine ; le secret d'avancer continûment dans la vie spirituelle, d'y progresser, de n'en point laisser derrière nous des parcelles vivantes, attachées encore à la boue. Simplicité de Jean Racine : le sang rédempteur versé pour lui en particulier est la garantie de son existence personnelle et de son unité. Il se limite, il s'émonde selon le modèle divin. Aucune voix ne lui crie que ce qu'il détruit de lui-même, c'est justement l'essentiel ; que tout en nous, même le pire, doit servir à créer l'être irremplaçable dont nous recélons les éléments. Racine se délecte à se simplifier : sa dévotion de petit enfant faisait sourire Mme de Maintenon. Rien qui lui fût plus

étranger que cette complaisance pour notre trouble.

Nous ne souffrons pas, nous jouissons d'être des âmes troublées ; mais il y a là beaucoup plus qu'une jouissance : le respect d'une complexe richesse à utiliser, soit pour vivre avec intensité, soit pour créer des œuvres vivantes. Qu'elle a de puissance sur nous, cette voix qui déplore nos renoncements, ou qui les tourne en dérision ! On a beaucoup soutenu que Pascal, aujourd'hui, ne serait plus chrétien, et que les fondements de sa foi ne résisteraient pas à telles conclusions de la critique historique ; mais plusieurs fragments des *Pensées* balayent, d'avance, ces sortes d'objections. Racine, au contraire, nous pouvons l'imaginer de nos jours, séduit par

Cette inimitable saveur
Que tu ne trouves qu'à toi-même.

Complaisance qui n'offre rien de vil. Nous concentrions notre pensée sur notre cœur

vivant ; et l'ivresse de nous connaître, de nous regarder vivre, l'emporte sur le souci de nous sauver. La Mère Sainte-Thècle adjure son jeune neveu de « penser à lui-même » sans se douter que cette formule peut avoir un autre sens que « penser à son salut éternel ». Et Racine converti en usera de même avec son fils. Penser à soi, du temps de Racine, c'était toujours en fonction de ses fins dernières. Tout nous incline, aujourd'hui, à un reploiemment désintéressé ; nous cédonns à une passion de lucidité qu'embarrasse (fusions-nous croyants) ce qui risquerait de changer, d'altérer notre monde intérieur : se sauver, mais se sauver tout entiers, en restant eux-mêmes, voilà sans doute la prétention de ceux d'entre nous que Dieu sollicite. Prétention démesurée : faire passer du plan de la nature au plan de la grâce leur personnalité originale, unique, sans retranchement ni diminution, tous les méandres de la pensée gidiennne, par

exemple, mènent à cette exigence. Elle est connue des sauveteurs d'âmes les plus habiles, les plus saints, et ils y trouvent leur pierre d'achoppement.

« Restez libre, » disait un religieux à un poète près de rentrer en grâce. « J'attends tout de cette liberté, reprenait Jacques Maritain... Nul ordre postiche n'a droit sur vous. Qui vous demande de changer de registre? C'est de l'Église que vous êtes... non d'un monde quel qu'il soit, voire pieux. »

Devenir un autre, rester le même, c'est une folie sans doute que de prétendre résoudre cette antinomie. Mais l'exemple de Racine nous aide à comprendre le péril de ne pas la surmonter. Il se convertit à trente-huit ans, renonce au théâtre, change de registre, adhère à un monde dévot. Du seul point de vue humain, cet achèvement d'une vie passionnée a de la grandeur; ce cinquième acte ne déçoit pas les libertins eux-mêmes. Mais Racine

a des enfants ; et en particulier un fils auquel il assignera, comme point de départ, ce qui fut pour lui le point d'arrivée. Jean-Baptiste Racine, qui a vingt ans à la mort de son père, devra commencer par où Jean Racine a fini. C'était un garçon plaisant et de bonne mine, chez qui son père blâmait une certaine fantaisie, un penchant à satisfaire toujours sa propre volonté « au hasard de tout ce qu'il en pouvait arriver ». Racine louait chez ce jeune orgueilleux « une grande appréhension d'être à charge à personne » ; et Despréaux, qui aimait recevoir ses lettres d'adolescent érudit, le jugeait digne de sa race. Après la mort de Racine, M. de Torcy l'envoya à Rome avec l'ambassadeur de France. Mais au lieu de poursuivre sa carrière, il revint à Paris, vendit sa charge de gentilhomme ordinaire, ne se maria pas et, nous dit son frère cadet Louis, « il s'enferma dans son cabinet avec ses livres, et y a vécu jusqu'à soixante-

neuf ans, sans presque aucune liaison qu'avec un ami très capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. »

Étrange retraite en pleine jeunesse : renoncement, effacement d'un garçon qui avait le sang vif ; nous le pressentons à travers les lettres de son père, et celles que nous avons de lui nous en assurent. Avec quelle fureur il injurie Valincour, coupable d'avoir rapporté à l'abbé d'Olivet que Racine avait faibli un instant devant la souffrance ! « ...Valincour, qui après avoir rampé toute sa vie auprès de lui, comme auprès d'un homme à qui il devait tout, s'est avisé de faire le seigneur après sa mort, et de se donner comme un homme à qui mon père faisait sa cour, et pour confident de toutes ces impertinences va choisir un abbé d'Olivet... pour lequel je me ferai toujours honneur de déclarer mon profond mépris ». Il en parle plus loin comme du plus grand misérable et

du plus fat personnage qu'il y ait au monde. Ici éclate la haine du dévot retranché de tout, contre le bel esprit amusé de tout, et dont la vertu même était païenne (Valincour se consolait de ce que ses livres avaient été brûlés, en disant qu'ils ne lui auraient servi de rien, s'il n'avait appris d'eux à pouvoir s'en passer.)

Mais les plus beaux endroits de ses lettres sont ceux où il morigène son pauvre frère Louis et met en pièces, avec une implacabilité toute racinienne, le fade poème sur la religion. Il lui rappelle durement que leur père avait déjà renoncé à écrire à l'âge où il s'y résout ; il soutient que ce poème ferait la fortune de tout autre nom que celui qu'il porte « dont la fortune est faite, qui ne peut guère croître et qui peut plutôt diminuer... Parlons à cœur ouvert, comme des frères doivent parler. Croyez-vous surpasser ou du moins égaler votre père? Vous avez raison de

faire ce que vous faites ; mais si vous vous défiez d'y pouvoir réussir, j'ai raison de vous donner les conseils que je vous donne ; et quand je vous les donne, je ne le fais uniquement que pour vous épargner toutes les amertumes attachées au métier que vous embrassez. Et c'est pour cela que je vous ai mandé qu'à votre place je me contenterais de cultiver pour moi et pour mes amis les talents que le ciel m'aurait donnés, et d'en faire mes amusements innocents... Vous ne faites pas peut-être réflexion que vous avez donné dans un écueil qu'il faut éviter le plus qu'on peut : c'est de parler de soi... Vous n'entretenez votre lecteur que de vous, et vous ne paraissiez en un mot occupé que de vous, de vos vers, et de ce que les siècles à venir en diront, et vous finissez par leur souhaiter quasi la vie éternelle. Permettez-moi de vous dire que vous vous donnez la plus brillante enfance dont on ait jamais entendu parler. A peine

êtes-vous sorti du berceau, que vous savez déjà tout sur le bout du doigt ; vous possédez poètes, orateurs, philosophes, jusqu'aux écrits de Newton, quoiqu'on dise pourtant qu'il n'y ait que trois hommes en Europe capables de l'entendre. Et il ne se trouve qu'une chose que vous ignoriez, c'est votre catéchisme ; car il vous aurait appris qu'il y a un livre sacré qu'on appelle l'Écriture sainte, qui est le fondement de toute notre religion ; ce que vous n'apprenez cependant que par hasard, et après avoir tout lu, tout feuilleté et parcouru, en un mot quand vous ne savez plus où donner de la tête. »

Il y a là un ton de puissance, un mordant qui trahit la race de cet homme, fait pour se battre, pour être le plus fort, pour dominer comme avait fait son illustre père. Mais il a été vaincu par les objurgations de ce père pénitent : rien ne compte que le salut ; c'est une partie où l'on ne doit rien hasarder. Il fait litière des dons

qu'il a reçus et laisse Louis se marier, écrire de mauvais vers, s'adonner à la boisson : ce pauvre être était enfant à la mort de leur père ; il en a moins subi l'influence et s'efforce à vivre un peu, tandis que Jean-Baptiste s'enferme dans son cabinet ; il y attend la mort, durant plus de quarante ans, au milieu de ses livres. Et nous ne saurons jamais les propos qu'il tenait à cet unique ami dont il souffrait la compagnie. Il ne produit rien, il ne fait pas d'enfants. Il n'a de commerce avec personne ; il est sûr d'être sauvé. Mais c'est ici qu'il faudrait examiner ce qu'a de proprement janséniste une si totale négation de soi-même. Le grand Racine y eût-il applaudi ? Sans doute, puisque dans les dernières années de sa vie il ne cessait de renier le théâtre et qu'enfin il jeta au feu l'exemplaire de ses ouvrages où il avait eu la faiblesse de marquer des corrections.

Il n'empêche que si, comme le dit Bos-

suet, « rien n'est plus opposé que de vivre selon la nature et de vivre selon la grâce », ce fut pourtant lorsqu'il vivait sous l'empire de la grâce que Racine écrivit *Esther*, *Athalie*, les *Cantiques spirituels*, et qu'il joua des coudes à la Cour. Le malheur d'avoir déplu à Louis XIV lui coûta plus de larmes que la honte de ses souillures, et l'amitié de Dieu ne le consola pas de l'inimitié royale. Au vrai, en dépit de sa sincère pénitence, Racine meurt en pleine passion, il meurt de sa passion. Seuls ses enfants, sauf Louis, mettent en pratique cet art du renoncement auquel lui-même ne sut jamais parvenir. C'est en eux qu'il consomme enfin son sacrifice et qu'ils s'élève jusqu'à vouloir n'être plus rien. C'est par la bouche du mystérieux Jean-Baptiste qu'il put prononcer l'admirable prière à Jésus-Christ, que le saint M. Hamon récitait chaque matin, au réveil, et qui, peut-être, détient le mot de cette énigme : « Je vivrai avec toi, parce que tout autre

entretien est rempli de dangers. Je vivrai de toi, parce que tout autre aliment est un poison. Je vivrai pour toi, parce que celui qui vit pour soi, et qui ne vit pas pour toi, ne vit pas, mais il est mort. »

⁹

Malagar, août. — Paris, novembre 1927.

(62)

65\341 A P.70 小麥

Date Due

FE 12 '72

MR 02 '83

Demco 293-5

PQ1904
M3

STACKS PQ1904.M3
Mauriac, Francois,
La vie de Jean Racine



3 5282 00137 8721